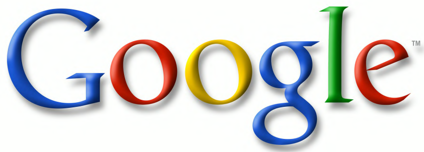
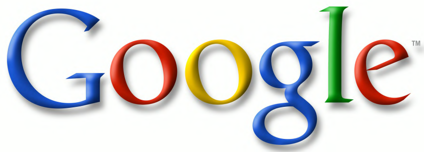





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LES AVANTURES DE ZELIM ET DE DAMASINE,

HISTOIRE AFRIQUAINE.

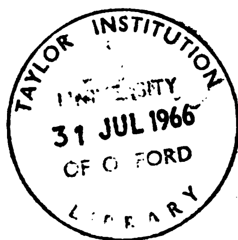
TOME PREMIER.

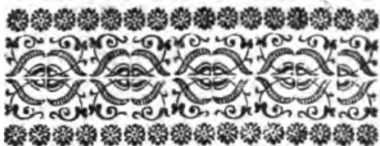


A AMSTERDAM,

Aux dépens de la COMPAGNIE.

MDCCXXXV.


TAYLOR INSTITUTION
31 JUL 1966
FORD
R Y



LES AVANTURES DE ZELIM ET DE DAMASINE.



PREMIERE PARTIE.



AIradin Barberousse faisoit trembler toutes les côtes d'Afrique. Ce Corsaire, que tant de rapines & de cruautés ont

rendu fameux, venoit de succeder au Royaume d'Alger à Horuch Barberousse son Frere. Ils étoient tous deux nez à Mitylene, de parens de la lie du peuple; mais ce qui leur manquoit du côté de la naissance, fut avantageusement reparé en eux par les grandes qualités, que la Nature leur donna en partage. Tous deux également hardis & entreprenants, leur bras fit toute leur fortune; & l'ambition furent les seuls dégrés, qui les éleverent au Trône.

Dès leur plus tendre enfance, ils s'adonnerent au métier des armes, & leur courage parût avec éclat dans mille occasions. Ils coururent d'abord la Méditerranée sur un seul brigantin; mais le bruit de leurs captures s'étant peu après répandu dans toutes les mers, ils virent bientôt se ranger sous leurs ensei-

gnes,

gnes, une foule de Pirates, qui les reconnurent pour leurs Chefs. Avec ce ſecours ils infeſtoient toute la Méditerranée, & il ne ſe paſſoit presque point de jour, qui ne fût marqué par quelque priſe conſidérable.

En exerçant le métier de Pirate, ils apprirent inſenſiblement celui de Conquérant. Ils s'emparerent de pluſieurs Villes ſituées le long des côtes d'Afrique; & le Roi d'Alger les ayant appellés à ſon ſecours, Horuch poignarda ce Prince infortuné, tandis qu'il étoit au bain, & ſe fit déclarer Roi en ſa place. Airadin après la mort de ſon Frere, pour mettre ſon Royaume ſous une puiſſante protection, en fit hommage à Soliman, & ſe rendit ſon tributaire.

Ce Prince charmé des ex-

ploits de ſon Vaſſal, & trouvant qu'il étoit propre aux expéditions les plus importantes, le fit ſon Amiral; & en cette qualité lui déféra le commandement d'un armement extraordinaire, qu'il avoit fait faire à ſa perſuaſion. Ce fut alors que ce Roi Corſaire ſe voyant à la tête de tant de troupes, & Amiral d'une Flotte de plus de deux cens Voiles, ne mit plus de bornes à ſes projets ambitieux. Ses premiers efforts tomberent ſur Tunis: il s'empara ſans peine de cette Ville; & il étoit à craindre qu'il ne tournât ſes armes victorieuſes contre Tripoli.

Les Chevaliers de Malthe, par un Traité avec l'Empereur Charles V. étoient alors chargés de la garde de cette Ville; & ſe trouvant trop foibles pour réſiſter à la puiſſance formidable de Barberouſſe, ils envoyerent

rent une Ambassade à ce Prince pour en obtenir du secours. Les Ambassadeurs trouverent l'Empereur dans des dispositions très-favorables. Il avoit déja été sollicité par Muley Hascen d'envoyer une armée en Afrique, pour lui aider à recouvrer le Royaume, dont Airadin venoit de le dépouiller. Ce Prince de son côté avoit plus d'interêt que personne de s'opposer aux progrès du Corsaire: en perdant Tripoli, il perdoit le seul Port qui lui restât en Afrique. Barberousse, fier de tant de Conquêtes, auroit peut-être voulu tenter celle des Royaumes de Naples & de Sicile; & enfin le Commerce entre l'Espagne & l'Italie étoit presque interrompu, nul Vaisseau n'osant plus paroître, sans s'exposer à être enlevé aussi-tôt. Tant de rai-

ſons importantes engagerent l'Empereur à accorder ce qu'on lui demandoit. Il fut donc arrêté qu'on porteroit la guerre en Afrique.

En exécution de ce projet l'Empereur fit équiper une Flotte conſidérable. Il voulut cette fois commander ſes troupes en perſonne; & ayant été joint par les ſecours du Pape & de l'Ordre de Malthe, il alla débarquer heureuſement à une portée de canon du Fort de la Goulette. Ce n'étoit qu'une groſſe Tour quarrée; mais fortifiée ſelon toutes les régles de l'Art, & défendue, par ce que Barberouſſe avoit de braves gens. L'Empereur néanmoins l'emporta d'aſſaut, & marcha droit enſuite vers Tunis, où Airadin s'étoit renfermé. Ce Corſaire bien que peu aſſuré de la fidélité des Maures

&

& des Arabes, voulut toutes fois tenter le sort des armes, & sans attendre l'ennemi dans une Place mal fortifiée, il alla présenter la bataille à Charles V. Les Arabes parurent d'assez bonne grace au combat; mais à peine eurent-ils entendu tonner l'artillerie des Allemands, & essuyé les premiers coups de mousquets, qu'ils se débanderent, & entrainerent toute l'armée dans leur fuite.

Barberousse voyant la déroute générale de ses gens, fit aussi-tôt sonner la retraite, & se retira dans Tunis. Son dessein n'étoit pas d'y attendre l'Empereur. Entouré de tous côtés par des ennemis secrets ou déclarés, il résolut de s'enfuir secrétement de cette Ville, & de sauver du moins ses trésors, en perdant son Royaume. Pour mieux couvrir sa re-

traite, & la pouvoir faire avec ſureté, il retint toutes ſes troupes ſous les armes, & en donna le commandement à un de ſes Fils nommé Zelim. Il avoit autrefois aimé ce Fils avec beaucoup de tendreſſe; un interêt d'amour le lui avoit rendu odieux depuis quelque tems: il ne le regardoit plus que comme ſon Rival; & il n'étoit pas fâché qu'il fût envelopé dans la ruine de Tunis.

Zelim, dont nous parlons, étoit un Prince de grande eſpérance. Jamais la Nature & l'Art n'avoient aſſemblé tant de qualités éminentes en un ſeul objet, qu'en poſſedoit ce jeune Prince; ſa taille, ſa démarche, ſon action, avoient je ne ſai quoi d'héroïque & de martial, qui lui attiroit l'amour & la vénération de tout le monde. Il étoit d'un ſang froid au milieu

lieu des ennemis, qui donnoit un caractere de prudence à tout ce qu'il faisoit. Elevé pour ainsi dire dans le feu & au milieu des dangers, rien n'étoit capable de l'épouvanter; tout cédoit dans les combats à la force de son courage, & on peut dire qu'il étoit un vieux guerrier dans un âge, où les autres sont à peine en état de porter les armes.

Une Ville défendue par un Chef de cette importance, auroit pû tenir longtems contre l'ennemi, si son ardeur avoit été secondée; mais les Maures étoient naturellement ennemis de la domination des Turcs; ils en souffroient le joug avec impatience, & ils étoient ravis dans le fond de l'ame de voir les progrès de l'Empereur. Pour comble de malheur près de vingt mille esclaves Chrétiens, qui

étoient enfermés dans des caves soûterraines, trouverent le moyen de rompre leurs chaînes; ils forcerent la Place d'armes du Château, & ayant fait main-basse sur tous les Turcs qu'ils y trouverent, ils s'emparerent de ce poste important. On en avertit aussi-tôt Zelim, qui apprit dans le même-tems que les ennemis étoient dans la Ville. L'Empereur informé de ce qui se passoit, avoit fait avancer ses troupes près des portes & des remparts, & ne trouvant aucune résistance de la part des Maures qui y étoient en gardes, il entroit en triomphe dans Tunis, lorsqu'on en vint apporter la nouvelle au Fils de Barberousse.

Ce Prince pensa se désespérer de ce revers. Il avoit formé le dessein de défendre Tunis contre toutes les forces de Char-

Charles-Quint, & de rentrer par ce service signalé dans les bonnes graces de Barberousse; mais n'ayant plus d'endroit, où se fortifier dans la Ville, & voyant qu'il n'y avoit plus pour lui d'autre parti à prendre que la fuite, il se sauva à la faveur des ténébres. Il passoit auprès des murs de Carthage, lorsqu'il entendit un bruit d'armes, comme de deux personnes qui se battoient, & la voix plaintive d'une femme, qui paroissoit avoir besoin de secours.

Tout ordinairement allarme un fuyard, le moindre bruit qu'il entend, lui fait croire que les ennemis le poursuivent, mais Zelim ignoroit ce que c'étoit que la peur: & comme il avoit l'ame naturellement tendre & généreuse, il ne put résister au désir de sécourir ceux qui étoient dans

le danger. Il s'avança auſſitôt avec une aſſûrance digne de ſon grand cœur, vers l'endroit d'où venoit le bruit. A peine eut-il fait quelque pas qu'il connut ce dont il s'agiſſoit. C'étoit deux hommes qui ſe battoient avec beaucoup de fureur & d'animoſité, & qui paroiſſoient ſe diſputer une femme attachée à un de leurs Chevaux. L'obſcurité l'empêcha d'abord de diſtinguer, s'ils étoient Turcs ou Allemands, & pour s'en éclaircir il leur parla Arabe. Les deux combattans s'arrêterent tout d'un coup au ſon de ſa voix; & comme ſi ſa préſence eut terminé leur difference & les eut réunis, ils tournerent de concert leurs armes contre lui. La partie n'étoit pas égale; mais Zelim n'avoit jamais reculé, & ce n'é-

n'étoit pas la premiere fois qu'il s'étoit vû plusieurs ennemis en tête. Il tira donc son cimetere, & en déchargea un si furieux coup sur la téte du premier qui osa se présenter, qu'il lui fit mordre la poussiere. L'autre, craignant un pareil sort, chercha son salut dans la fuite, & laissa ainsi Zelim maître du champ de bataille.

Le premier soin du Prince fut de délier la femme, & de lui demander qui elle étoit. Il fut agréablement surpris de reconnoître que c'étoit une des femmes du Roi, nommée Damasine, dont il étoit devenu passionément amoureux: il la fit monter sur le cheval où elle étoit liée, & la conduisit dans un hameau qui étoit à quelques lieuës de là dans le désert.

L'aurore commençoit à paroître lorsqu'ils y arriverent; & la

la premiere perſonne, qui s'offrit à leurs yeux, fut un vénérable Vieillard, qui méditoit dans un livre au bord d'une claire fontaine. Zelim l'aborda avec reſpect, & lui adreſſant la parole: Nous avons été obligés, lui dit-il, cette femme & moi, de nous ſauver de Tunis, dont les Chrétiens viennent de s'emparer; nous avons marché toute la nuit, & nous ſommes fatigués; daignez, illuſtre Vieillard, nous enſeigner quelqu'endroit, où nous puiſſions prendre un peu de repos; vous obligerez ſenſiblement deux miſérables, qui après avoir perdu leurs biens & leurs proches, ſe voyent contraints de fuïr de leur patrie, pour éviter un dur & honteux eſclavage. Puiſſe le ciel en récompenſe vous accorder une longue ſuite d'années, & vous préſerver des

maux

maux, que nous éprouvons.

Le Vieillard parut fort touché du discours de Zelim, & lorsqu'il eut cessé de parler: Mon Fils, lui dit-il, car l'âge que j'ai sur vous semble me donner ce droit, je n'ignore pas ce qu'on doit aux malheureux; je sai ce que j'aurois été bien aise qu'on m'eût fait en pareille occasion. Il n'y a ici que des cabanes de Bergers, où vous ne seriez pas commodement; mais ma maison n'est pas loin d'ici: si vous voulez y accepter un logement, je vous l'offre de bon cœur. Vous y demeurerez autant que vous jugerez à propos; & je puis vous assurer que je me ferai un plaisir de vous faire voir combien je suis sensible à vos maux.

Zelim & Damasine accepterent avec bien des marques de reconnoissance les offres du Vieil-

Vieillard, qui se leva, & les conduisit dans sa demeure. C'étoit une maison fort simple, mais commode & agréable; elle étoit située sur le panchant d'une coline, d'où on découvroit des bois, des prairies, des côteaux, qui formoient le plus beau païsage du monde. On y entroit par un fort beau Jardin orné de fleurs, dont l'odeur & le bel émail flattoient également le plaisir de la vue & de l'odorat.

Si-tôt qu'ils y furent arrivés, le bon Vieillard jugeant bien que ses nouveaux Hôtes avoient plus besoin de repos, que d'autre chose, leur fit apprêter deux lits. Lorsqu'on lui eut dit qu'ils étoient réveillés, il allà les visiter. Damasine, qui se trouvoit fatiguée, voulut rester au lit; & Zelim descendit avec lui dans un petit

bois

bois d'Orangers, qui étoit derriere la maison. On leur servit à dîner dans cet endroit: le Vieillard pendant le repas dit au Prince qu'il s'appelloit Ben Ibbi; qu'il étoit fils de Gazelle Gouverneur de Syrie, & que ses malheurs l'avoient obligé de venir s'établir dans cette solitude. Zelim fut vivement touchée de la confiance que Ben Ibbi lui témoigna; & pour ne pas demeurer en reste, il lui avoua son nom, & lui apprit ce qui s'étoit passé à la prise de Tunis.

Le Vieillard fut surpris du nom de Zelim; il savoit que ce Prince s'étoit rendu fameux dès ses premieres années par la prise de plusieurs Villes, & par des actions d'une valeur, qui avoient donné de l'admiration à toute l'Afrique; il voulut entreprendre de le consoler des pertes qu'il venoit de faire.

Prin-

Prince, lui dit-il, votre malheur eſt grand, je l'avoue, il en faut néanmoins tirer un bien; c'eſt-à-dire, la ſageſſe. Un peu d'adverſité pour les Grands, n'eſt pas toujours un auſſi grand mal qu'ils ſe l'imaginent. La proſpérité aveugle; elle corrompt l'eſprit, & dérégle le cœur. L'adverſité redreſſe l'un & l'autre: elle apprend à ſe connoître ſoi-même, & à connoître les autres; elle adoucit les mœurs, & rend ſenſible au malheur d'autrui. Enfin pour peu qu'on ait de diſpoſition à devenir honnête homme, on y réuſſira bien plutôt avec un peu d'adverſité, que dans le cours heureux d'une proſpérité conſtante. Hélas! pourſuivit-il avec un soûpir, ſans donner le tems à Zelim de l'interrompre, c'eſt ce qui m'eſt arrivé

à moi-

à moi-même. Avant ma disgrace je comptois le reste des hommes pour rien, & je croyois qu'ils n'étoient faits que pour servir aux plaisirs des Grands ; je ne savois ce que c'étoit que de me laisser attendrir à la vûë d'un malheureux : j'étois insensible aux larmes, que je voyois répandre : j'étois cruel, & je punissois les moindres fautes avec la derniere sévérité : je mettois au nombre des vertus, cette fole ambition, qui s'ouvre un chemin aux honneurs & aux dignités à travers les crimes & les forfaits : j'aimois les plaisirs ; j'y donnois tous mes soins & tout mon tems : mes richesses faisoient toute ma félicité ; & je ne pouvois m'imaginer comment on pouvoit vivre heureux sans ces biens immenses,

qui

qui sont ordinairement attachés à la fortune des Grands. Ma disgrace m'a ouvert les yeux: elle m'a fait voir l'abîme où j'étois. C'a été après avoir tout perdu, que j'ai commencé à être véritablement riche; & que j'ai compris combien je m'étois trompé, quand j'avois cru qu'il n'y avoit point d'autre bonheur, que celui que procure l'éclat d'une fortune brillante. La sagesse, dont j'ai tâché de faire profession depuis ma retraite, m'en a procuré un mille fois plus précieux; c'est un repos une tranquillité de conscience, que je n'avois jamais goûté dans le tems de mon élevation. J'ai appris à me passer de peu, à être doux & complaisant, & à présent il me seroit impossible de voir une personne s'affliger, sans mêler mes larmes aux siennes.

Voilà,

Voilà, mon cher Zelim, continua Ben Ibbi, le fruit que j'ai retiré de mon infortune ; & c'est aussi celui que doit vous procurer la vôtre. Si jamais vous succedez à Barberousse, souvenez-vous toujours que vous avez été malheureux ; & que cette idée vous fasse regarder avec compassion, ceux que la Fortune persécutera. Que la félicité des peuples fasse toute votre étude ; regardez-vous-en comme le Pere, plutôt que comme le Roi ; & n'omettez rien pour les rendre heureux : envisagez sur tout la vertu comme le seul & le véritable bien. Par cette conduite, vous gagnerez le cœur de vos sujets, qui exposeront volontiers leurs vies pour conserver la vôtre, & qui repandront jusqu'à la derniere goutte de leur sang, plutôt que de

de perdre un si bon Roi : vous vous mettrez au-dessus des caprices du sort ; & quelque revers qui puisse vous arriver, vous aurez toujours une ressource de consolation dans vous-même : l'adversité ne sera point capable de vous abattre, & vous ne vous laisserez point éblouir à la vûë des succès, dont la fortune vous favorisera.

Zelim étoit saisi d'admiration pendant le discours de Ben Ibbi ; il ne pouvoit assez s'étonner de la sagesse des conseils, que lui donnoit cet illustre Vieillard. S'étant remis néanmoins, il s'entretint avec lui de la situation des côtes d'Afrique, & des moyens que Barberousse pourroit avoir de recouvrer son Royaume. Leur conversation les conduisit insensiblement jusqu'à la fin du jour ; & ils reprenoient le chemin

min de la maison, lorsque tout d'un coup on entendit ces mots répétés: *Tue, tue, à moi.* Le Prince courut aussi-tôt à la porte pour voir d'où provenoit la cause de ces cris.

C'étoit une troupe d'Allemands, qui poursuivoient quelques Bergers. Après la prise de Tunis, ils s'étoient répandus dans la Campagne pour faire du butin. Le hazard en avoit conduit une partie dans ce hameau; ils s'étoient jettés dans les cabanes des Pasteurs, avoient pillé d'abord tout ce qui leur étoit tombé sous les mains; & non contents d'avoir dépouillé ces bonnes gens de leurs biens, ils en vouloient encore à leur liberté, & couroient après eux pour les faire esclaves. Mais ils n'eurent pas plutôt apperçû Zelim, qu'ils abandonnerent la poursuite des

Fuyards,

Fuyards, & qu'ils fondirent ſur lui l'épée à la main. Zelim ſans s'épouvanter du nombre, tira auſſi-tôt ſon cimetere, & ſe mit en devoir de défendre l'entrée de la maiſon: il le fit d'abord avec tant de valeur & de réſolution, qu'il arrêta lui ſeul l'impétuoſité de ces ſoldats, qui s'efforçoient d'entrer. Il ſe battoit avec une force, que le ſeul deſeſpoir & la crainte de voir encore une fois ſa chere Damaſine en la puiſſance des ennemis, étoient capables de lui inſpirer; mais un des Allemands irrité de ſa longue réſiſtance, le renverſa par terre à demi-mort d'un coup de feu.

Que devint Damaſine à la vue de ce ſpectacle! Accourue au bruit des coups & des armes, elle vit Zelim étendu ſur la pouſſiere, couvert de ſang & de bleſſures. Sa vertu cette fois

fois ne fut plus la maîtresse des mouvemens de son cœur : elle n'avoit pu surmonter une secrette inclination pour ce Prince, qui s'étoit emparée de son ame ; elle étoit jeune, & par cette raison capable de foiblesse ; Zelim lui avoit plû malgré elle, & elle n'avoit que trop connu à quel point elle en étoit aimée. Quelquefois des pensées flatteuses avoient voulu lui dire que ce Prince seul étoit digne d'elle ; mais à peine les connoissoit-elle, qu'elle les condamnoit sévérement, & qu'elle leur opposoit un devoir auquel les plus doux intérêts ne pouvoient donner la moindre atteinte.

Quand elle vit néanmoins ce généreux Prince aux approches de la mort, elle donna un libre cours à des larmes innocentes ; & poussa des cris si douloureux,

qu'ils auroient attendri tout autre que des Soldats en furie.

Elle déchira ſon voile, pour étancher le ſang, qui couloit des bleſſures de Zelim; & voyant que ce ſecours étoit inutile, elle entra dans un déſeſpoir, qu'on ne ſauroit imaginer. Elle ſe tourna vers les Soldats; & oubliant qu'ils ne pouvoient l'entendre, elle leur reprocha leur cruauté, & leur demanda la mort avec les paroles les plus outrageantes, & les plus capables d'exciter leur fureur. Ce cruel office lui fut refuſé; & les Allemands ne comprenant rien à ce qu'elle diſoit, l'arracherent d'auprès ſon cher Prince, & l'emmenerent captive.

Pour Zelim, il demeura baigné dans ſon ſang, privé de tout ſentiment; & il étoit dans un grand danger de ſa vie, lorſque Ben Ibbi vint bander ſes playes.

playes. Ce bon Vieillard l'avoit vû tomber sous les coups des Soldats; & ayant trouvé le moyen de s'enfuir, il vint, lorsqu'ils furent retirés, voir si le Blessé étoit encore en état d'être secouru. Il fut ravi de trouver que ses soins n'étoient pas inutiles; mais jugeant bien que le Prince avoit besoin d'un plus grand secours, que celui qu'il pouvoit lui donner, il alla promptement rassembler quelques Bergers; & avec leur aide, il le porta chez un autre Vieillard, qui avoit des secrets admirables pour la cure des playes. Il se nommoit Felisor, & demeuroit proche de là, dans les ruines d'un vieux Château, où il s'étoit pratiqué un petit logement.

C'étoit un homme vénérable pour son âge, & pour sa science. Bien qu'il fût Chrétien, &

que ce titre ſemblât devoir le rendre odieux aux Maures Mahométans, qui ſont ennemis déclarés de ce nom, il en étoit toutes fois tendrement aimé; il ſavoit joindre à une vie fort dure & fort exemplaire tant de douceur & de bonté, qu'ils n'avoient pas pour ſa perſonne moins d'amour que de reſpect. Ils avoient recours à lui dans toutes leurs maladies; & cet homme charitable ſe faiſoit un plaiſir d'employer à leur guériſon, toutes les connoiſſances de ſon art. Il fut ſurpris de voir un homme vivant, couvert de tant de bleſſures; mais ſans s'arrêter à des conſidérations inutiles, il mit d'une poudre ſur les playes du malade, qui d'abord en étancha le ſang, il lui fit enſuite avaler d'une liqueur, qui répandit une chaleur ſalutaire dans tous ſes membres, & lui ren-

rendit peu à peu l'usage des sens. Zelim commença à ouvrir les yeux ; & sortant comme d'un songe, il fut surpris de voir tant de monde attentif à le regarder. La connoissance lui étant entiérement revenuë, & avec elle le souvenir de ce qui venoit d'arriver, il demanda d'une voix foible à Ben Ibbi, où étoit Damasine, & ce qu'elle étoit devenuë.

Ben Ibbi parut surpris à cette demande, à laquelle il ne s'attendoit point ; il ne sut que lui répondre, & Zelim lisant son malheur dans les yeux de ce Vieillard : Ah ! Damasine, s'écria-t-il, chere Damasine, je vous perds. C'est en vain que je vous ai délivrée des mains des ennemis ; le sort jaloux du plaisir innocent que je goûtois à être auprès de vous, vous arrache aujourd'huy d'entre mes

bras, & m'ôte pour jamais l'espérance de vous revoir. Juste Ciel! si vous punissez si sévérement des cœurs qui s'aiment avec tant de pureté, que reservez-vous à ces ames coupables, dont l'union est une source de crimes & de forfaits? Un peu d'amour pour ce que vous avez créé de plus parfait, est-il donc un si grand crime; & ne vous avez-vous donné des cœurs si tendres, que pour punir les moindres effets de leur tendresse avec tant de sévérité? Mais qu'ai-je à me plaindre de vos jugemens? Ne devois-je pas m'attendre à cette cruelle séparation? Quand les ennemis ne seroient pas venus m'enlever Damasine, n'étois-je pas condamné à ne la plus revoir; ne lui avois-je pas promis? L'austéririté de sa vertu & mon propre devoir, ne m'en auroient-ils

pas fait une loy ? Cependant je me fens fi peu capable de cette réfolution, que tout mon courage m'abandonne. Mon amour augmente ; il allume dans mon cœur des feux que ma raifon ne fauroit défavouer. Ah ! meurs, infortuné Zelim, puifque tu ne peux vivre fans aimer, & que tu ne faurois aimer avec innocence : meurs, puifque ta vertu te défend d'afpirer à la poffeffion de ta chere Damafine ; & que fans elle, le jour ne feroit pour toi qu'un fupplice & un cours perpétuel de plaintes & des larmes: meurs, & termine une vie, qui n'eft que le rebut de la Fortune, & l'objet du caprice du Deftin.

Ces cruelles réflexions lui cauferent un tranfport fi violent, que toutes fes playes fe rouvrirent, & qu'il perdit la connoiffance une feconde fois.

Felisor pendant ce tems-là se servit heureusement de la connoissance qu'il avoit des simples ; il en composa un beaume excellent, qui referma les playes de Zelim ; & quand il fut révenu de son évanouïssement, il lui dit des choses si fortes, & lui fit voir si clairement qu'il n'appartenoit qu'à une ame basse de se laisser vaincre à son malheur, que ce Prince consentit enfin qu'on prit soin de sa vie, & qu'il promit de ne plus apporter d'obstacle à sa guérison.

Les remédes étoient si salutaires, qu'ils mirent Zelim en peu de tems hors de danger. Il recevoit tous les jours des visites de Ben Ibbi ; & lorsqu'il fut en état de marcher, il alloit souvent se promener avec lui & son charitable Médecin, pour recouvrer ses forces. Quelquefois ils s'as-

s'asséoient dans la prairie sur le bord d'un petit ruisseau, ou à l'ombre de quelques arbres. Là ces illustres Vieillards, qu'une triste expérience avoit rendu savans dans l'art de connoître le monde, lui donnoient des préceptes de sagesse. Ils lui faisoient voir l'instabilité des choses humaines, & combien peu un homme prudent devoit s'y attâcher, & s'affliger de leur perte. Ah! dit Zelim, mes malheurs apparens sont les moindres de ceux qui m'accablent; & si je n'avois perdu que mon bien, mon autorité, & l'espérance que j'avois à un puissant Royaume, je puis dire que je supporterois cette perte avec patience; mais j'ay perdu la seule personne que j'aimois, & avec elle tout le repos & toute la joye de ma vie. Mon fils, reprenoit Ben Ibbi, à qui ce dis-

cours, & ceux que le Prince avoit déja tenus, faisoient comprendre que sa douleur provenoit de la passion qu'il avoit pour Damasine, si vous voulez vivre heureux, & si la vertu a pour vous quelques charmes, ne donnez jamais d'entrée à l'Amour dans votre cœur. Fermez-lui avec soin toutes les avenuës de votre ame; défiez-vous surtout de ses ruses; il sait se déguiser sous mille formes différentes, pour surprendre un cœur. D'abord tout paroît innocent, tout paroît soûmis aux regles du devoir; on croit n'aimer dans une jeune personne, que la vertu, l'esprit, & les rares talens dont le Ciel l'a favorisée; & cette erreur empêchant un jeune homme de se précautionner contre les effets de ce qu'il ressent, il est surpris de voir qu'il aime moins la vertu, que l'objet

jet où elle ſe trouve. L'Amour n'ayant plus alors à ſe déguiſer, uſe tyranniquement du pouvoir qu'il a ſur une ame, dont il s'eſt rendu maître, & lui fait ſentir tous les effets de ſa rage. Il n'eſt plus de repos ni de plaiſir pour vous ; vous n'êtes plus capable de rien ; l'Amour ſeul vous occupe tout entier ; il diſpoſe ſouverainement en ſa faveur de toutes vos penſées & de vos actions ; elles ſe tournent toutes vers lui, comme vers le centre ; la gloire & la vertu n'ont preſque plus pour vous d'attraits ; vous oubliez quelquefois même juſqu'au ſoin de votre propre vie ; & ſouvent il n'eſt rien que vous ne ſacrifiez, pour parvenir à une félicité menſongere, qui vous a paruë de loin ſi charmante, & qui n'eſt plus rien, dès que vous la voyez de près. Ah ! mon Pere, répon-

dit Zelim, que ce que vous dites de la tyrannie de l'Amour eſt bien véritable. Depuis le jour fatal, où mon ame a été attaquée de cette maladie, je n'ai pas goûté un inſtant de repos ; & ſi les maux, qu'elle me fait ſouffrir, vous étoient connus, vous ſeriez contraint d'avouer que je ſuis le plus malheureux de tous les hommes, & que perſonne n'a plus de raiſon que moi de s'affliger. Ben Ibbi & Feliſor ne purent alors s'empêcher de laiſſer voir tant de curioſité de ſavoir quels étoient ces maux, dont Zelim parloit, que le Prince, pour les ſatisfaire, prit la parole en ces termes.

HIS-



HISTOIRE DE ZELIM ET DE DAMASINE.

COMME je n'ay dessein que de vous conter l'histoire de mes malheurs, je ne vous ferai point celle de toute ma vie; vous saurez seulement que dès mon enfance je courus les Mers avec Barberousse mon pere, & que je combattois ordinairement à ses côtés. J'étois déja dans ma dix-huitiéme année; & je ne reconnoissois point encore d'autre passion que celle d'acquérir de la gloire, jusqu'à ce qu'à la prise d'Estora, jour mémorable pour moi, je trouvai dans les yeux de la plus belle personne du monde, la perte de ma liberté & de mon repos.

Vous n'ignorez pas sans doute, que Muley Mahomet Roy de Tunis avoit eu trente-quatre enfans de plusieurs de ses femmes. Quoique Muley-Hascen fut le dernier, à ce qu'on prétend, ou du moins des plus jeune, sa Mere, qui apparemment étoit alors la Sultane favorite, eut assez de pouvoir sur l'esprit de Mahomet, pour en tirer une déclaration en faveur de son fils, par laquelle il le désignoit pour son successeur.

Cette femme ambitieuse, pour l'empêcher de varier, le fit aussi-tôt empoisonner. Ce crime fut le premier degré, par lequel Muley-Hascen s'éleva sur le Trône; & pour s'y maintenir, il fit mourir ou aveugler la plûpart de ses freres & de ses neveux.

Arraschid, qui étoit un de ses

ses aînés, lui échapa. La perte d'une Couronne n'est pas de celles qu'on souffre patiemment; & on ne voit gueres d'un œil trànquille sa place occupée par un autre, quand elle est environnée d'autant de charmes que la Royauté. Arraschid ne se vit donc pas plutôt en liberté, qu'il songea aux moyens de remonter sur le Trône, que son frere lui avoit usurpé. Il s'aboucha secrétement avec plusieurs Bachas, qu'il savoit être mécontents du Gouvernement, & avec leur secours il se fit un grand nombre de Partisans; mais comme il se trouvoit encore trop foible pour réussir dans son entreprise, il vint à Alger implorer la protection de Barberousse. Ce Prince le reçut fort bien; & pour lui faire voir qu'il avoit envie de le servir, il mit aussi-tôt en mer.

Arra-

Arraſchid, à la vue de la Flote d'Airadin, ſe flatoit de rentrer comme en triomphe dans Tunis; mais la mort vint l'enlever au milieu de ſes eſpérances; deux jours après s'être embarqué, il fut attaqué d'une fiévre maligne, qui l'emporta en vingt-quatre heures.

Barberouſſe fut fort affligé de cet accident, qui rendoit ſon voyage inutile: il voulut d'abord retourner à Alger; mais ayant fait réflexion qu'à la faveur du parti, & des intelligences qu'Arraſchid avoit dans Tunis, il lui ſeroit aiſé de s'en emparer, il continua ſa route vers cette Ville. Pour cacher ſes deſſeins au Roi de Tunis, il s'approcha du cap de Paſſaro, comme s'il eût eu envie d'y faire une deſcente, & tourna enſuite tout court du côté de l'Afrique. Il aborda proche de

la Goulette, & fit publier qu'il ramenoit Arraſchid. Le Gouvernement intimidé à la vue de tant de troupes, livra la Place à Barberouſſe, qui ſe rendit après aux portes de Tunis.

A l'approche de l'Armée d'Airadin, & ſur les bruits qu'on répandoit qu'Arraſchid étoit à la tête des Turcs, le peuple toujours avide du changement, s'émut & prit les armes. Muley craignant qu'on n'attentât à ſa vie, ou qu'on ne le livrât à ſon ennemi, s'enfuit ſur le champ de la Ville; & il n'en fut pas plutôt ſorti, que les habitans ouvrirent les portes à Barberouſſe. Il y entra auſſi-tôt, & me donna quatre mille Turcs pour m'emparer des principaux poſtes de la Ville, tandis qu'il iroit ſe rendre maître du Château.

Les habitans ne voyant point pa-

paroître Arraſchid, & ſe doutant bien que Barberouſſe les avoit trompés, au lieu de lui prêter ſerment de fidélité, prirent les armes & voulurent obliger les Turcs de ſortir de la Ville; mais Airadin fit tonner l'artillerie du Château, dont il étoit le maître, & je fis faire aux troupes que je commandois une ſi furieuſe décharge de leurs mouſquets ſur cette multitude, que pour faire ceſſer le carnage, elle fut contrainte de reconnoître Barberouſſe pour ſon Souverain.

Toutes les Villes du Royaume ſuivirent l'exemple de la Capitale; de ſorte qu'en peu de tems Barberouſſe ſe vit paiſible poſſeſſeur de la Couronne de Tunis. Il reſtoit encore néanmoins le Fort d'Eſtora à ſoûmettre, où Muley avoit renfermé ce qu'il avoit de plus pré-

précieux. Bien que je n'eus alors que dix-huit ans, comme je vous l'ai déjà dit, Barberousse s'imaginant trouver en moi quelque conduite, voulut bien me confier cette expédition, & me mit à la tête d'un corps de troupes assez considérable pour en aller former le siége.

Je fis en cette rencontre tous mes efforts pour me rendre digne de l'estime que le Roi avoit conçuë de mon courage. Je montai à l'assaut, résolu de vaincre ou de mourir; & la Fortune ayant favorisé la générosité de mon entreprise, j'eus le bonheur de forcer la Place.

Ma valeur fut punie d'avoir été si heureuse: Damasine que vous avez vûë ici avec moi, étoit renfermée dans Estora avec les femmes de Muley-Hassen; le jour qui brilloit étoit moins

moins beau qu'elle ; sa taille, son air, ses traits sont au-delà de ce que j'ai jamais vû de plus parfait. Je fus ébloui de son éclatante beauté ; mon cœur nourri dans les hazards, ne put tenir contre tant de charmes ; & je sentis en la voyant un trouble, que je n'avois jamais éprouvé, & dont je ne pouvois démêler la cause. Je jettai mon cimetere, & m'approchant de cette adorable personne avec une soumission plus convenable à un esclave qu'à un Vainqueur : Je ne sai, Madame, lui dis-je d'une voix tremblante, si vous étes connuë de Hascen ; mais je sai bien que pour triompher de ses plus redoutables ennemis, il n'a qu'à vous opposer à leurs efforts. Pour moi je puis vous assûrer que je m'estimerai éternellement malheurex d'a-
voir

voir profané par du sang & des violences, un lieu que votre présence devoit me rendre sacré. J'allois continuer, & l'assûrer qu'elle étoit libre; mais j'en fus empêché par un coup de cimetere que je reçus à la tête, & qui me renversa par terre, privé de connoissance.

A mon réveil je me trouvai dans ma tente: quelques-uns de mes soldats, qui venoient après moi, m'ayant trouvé dans l'état que je viens de dire, m'y avoient transporté; & on étoit occupé à panser ma blessure, lorsque je repris mes sens. La premiere chose qui me vint en pensée, fut de demander si Damasine n'étoit point au nombre des esclaves: on me dit qu'il n'y en avoit point qui ressemblât au portrait que j'en faisois. Je la fis cher-

chercher dans tous les endroits de la Place, où elle auroit pû être cachée; mais envain: aucun de mes soldats ne l'avoit vue; & tout ce que je pus faire pour apprendre de ses nouvelles, fut inutile.

Après avoir réflêchi quelque tems sur mon avanture, je me confirmai dans la pensée que quelqu'un des soldats de Muley m'ayant surpris par derriére, tandis que je parlois à Damasine, m'avoit porté ce coup de cimetere, & avoit procuré à cette belle fille le moyen de se sauver. Cette idée me causa beaucoup de douleur, & apporta un grand obstacle à ma guérison; néanmoins comme ma blessure n'étoit pas profonde, je me trouvai au bout de quinze jours en état de retourner à Tunis.

J'y rentrai dans un état bien diffé-

différent de celui où j'étois, quand j'en sortis; toute l'assiéte de mon ame étoit changée. J'avois conservé une idée si agréable de mon avanture, qu'elle faisoit tout le plaisir de mes rêveries. Je parlois souvent du péril que j'avois couru, pour avoir occasion de parler de Damasine; ne pouvant ni bannir cette image impérieuse, ni savoir à quoi je devois l'appliquer. Je cherchois la solitude, sans savoir pourquoi je la cherchois; & je fuyois la compagnie sans pouvoir tomber d'accord avec moi-même de ce qui me la faisoit fuïr.

Mon cœur étoit dans cette disposition, lorsque je fus obligé de partir pour Sudaka. Le Roi informé que les Arabes faisoient de fréquentes incursions dans cette Ville, & que

que, comme elle n'étoit point murée, ils en ſurprenoient les habitans, leur enlevoient toutes leurs richeſſes, & les maſſacroient enſuite impitoyablement, m'envoya ſur le lieu pour y ordonner des fortifications.

Sudaka eſt ſur les frontieres du Royaume, au midi de Tunis. Elle eſt mal bâtie, & les habitans en ſont groſſiers & miſérables. Ma préſence y étant néceſſaire pour quelque tems, j'allois ſouvent me promener ſeul, pour me déſennuyer au bord d'un bois, qui eſt près des portes de cette Ville. Un jour occupé de mes rêveries ordinaires, je m'y engageai plus que je n'avois coûtume; & comme je marchois ſans ſuivre de route déterminée, le hazard conduiſit mes pas dans un lieu charmant.

C'étoit une prairie ornée de fleurs, & arrosée par un petit torrent, qui formoit à quelques pas de sa source une grande nape d'eau : une infinité de Cygnes plus blancs que la nêge, nageoient sur ce canal, & il étoit bordé de deux grandes allées d'arbres, qui servoient d'avenues à une fort belle maison de campagne. Je me promenai longtems dans cette agréable solitude ; & m'étant fatigué à marcher, je me couchai à l'ombre d'une palissade, qui fermoit l'entrée du jardin.

La fraicheur qu'on respiroit en ce lieu, m'invita au repos ; & je commençois à goûter les douceurs d'un agréable sommeil, lorsque je fus réveillé par la voix de deux femmes, qui parloient ensemble de l'autre côté de la palissade. Elles avoient le dos tourné vers moi,

de sorte qu'il me fut impossible de les voir par le visage. Non, mon malheur est inévitable, ma chere Alcinde, disoit une de ces femmes à l'autre, comme pour continuer une conversation commencée; le Prince veut absolument que je lui donne la main; il m'en presse tous les jours; tu as vû tous ses emportemens, & tu dois comprendre par là ce que j'aurois à craindre de sa violence, si j'apportois un plus long obstacle à l'impétuosité de ses désirs; rien ne peut m'arracher à un homme qu'il faudra que j'épouse malgré moi, & que je n'aurai jamais la force d'aimer. Hélas! poursuivit-elle, avec un soûpir, que le Ciel ne m'a-t-il fait la même nécessité pour ce Vainqueur aimable, dont j'ai l'ame si remplie, & dont le souvenir est si cher à ma mémoire?

moire? Quelle différence, grand Dieu! de ce Prince, au fils de Muley; quelle noblesse, quelle fierté, & qu'elle douceur tout ensemble! Vis-tu, Alcinde, l'air timide & soumis, avec lequel il m'aborda? Il parut alors dans ses yeux un trouble si tendre, que je ne pus m'empêcher d'en être touchée; mais, ô! considération inutile, & qui ne sert qu'à me faire sentir plus vivement la tyrannie qu'on veut exercer sur mon cœur; peut-être qu'à présent ce Prince si digne de vivre, est enseveli dans les ombres de la mort; & quand il jouïroit encore de la lumiére, il ignore mes sentimens; il ne sait pas même où je suis: ne me flattes donc point, ma chere Alcinde, la Fortune qui me persécute dès ma naissance, me défend toute espérance; & il faut me résou-

dre à être toute ma vie la plus infortunée des femmes.

Elle fit une exclamation à ces mots; & se levant brusquement avec celle qui l'accompagnoit, elles coururent toutes deux derriere un cabinet de verdure. Leur action me fit juger qu'elles vouloient se dérober aux yeux de quelqu'un; & je n'en doutai plus, lorsque je vis un homme magnifiquement habillé, qui parcouroit avec empressement toutes les allées du Jardin. Je compris que c'étoit l'Amant ou plutôt le tyran de cette femme, qui venoit de parler. Cette pensée me causa une aversion pour lui, dont j'ignorois le motif. Je le suivis long-tems des yeux entre les branches avec des mouvemens si tumultueux de haine & de colere, que j'aurois été lui faire mettre le sabre à la main,

s'il

s'il n'y avoit pas eu de barriere entre-nous. Lorsque je l'eus perdu de vûë, je me levai de l'endroit, où j'étois assis ; & repassant dans mon esprit le discours de cette personne, que je venois d'entendre, je plaignis sa destinée : je sentois que son malheur m'interessoit ; & je retournai tout triste à Sudaka, résolu de m'informer qui elle étoit.

Je trouvai en arrivant un ordre du Roi, par lequel il me mandoit de revenir aussi-tôt à Tunis. Le Courrier me dit que c'étoit pour commander quelques Vaisseaux, qui alloient croiser la Mediterranée. Je fus donc contraint de partir sur le champ de Sudaka, sans pouvoir m'éclaircir de ce que je desirois. Tout ce que je pus apprendre, c'est que la maison de campagne, dont je

faiſois la deſcription, apparte-noit au Bacha Ememphi.

A peine fus-je de retour à Tunis, qu'il fallut m'embarquer. Comme il ne m'eſt rien arrivé de remarquable dans cette campagne, je ne vous en parlerai point : je vous dirai ſeulement qu'après avoir eſſuyé quelques tempêtes, & avoir pris deux Vaiſſeaux Eſpagnols, nous rentrames dans le Port.

J'avois trouvé dans la chambre du Capitaine d'un de ces deux Vaiſſeaux, un Portrait en mignature, enrichi de pierreries ; je le fis voir avec empreſſement à Barberouſſe, comme quelque choſe de curieux. Après l'avoir examiné, il me dit qu'il en avoit pluſieurs d'un plus grand prix ; & voyant que j'étois ſurpris de ce qu'il me diſoit, il me conduiſit dans ſon cabinet, où entre autres, il me montra ce-

lui

lui d'une de ses femmes, dont je fus ébloui. Il étoit dans une petite boëte de chagrin couverte d'émeraudes; le contour en étoit varié par des pierreries de différentes couleurs, assorties avec tant d'art, qu'elles jettoient un éclat merveilleux.

Je ne fis pas d'abord attention à la peinture; mais, ô! Dieux, quelle fut ma surprise, lorsqu'ayant examiné les traits du Portrait, je les reconnus pour ceux de cette aimable personne, qui m'avoit charmé par sa beauté à la prise d'Estora, & dont la vûë avoit jetté tant de trouble dans mon ame? Je n'avois joui de sa présence qu'un instant; mais j'en avois conservé une si forte idée, qu'elle étoit toujours présente à mon imagination.

Tout ce que l'amour & la

 jalou-

jalousie ont de plus cruel, s'empara alors de mon esprit. Je fus saisi d'une douleur, que je n'avois jamais ressentie ; le cœur me palpita; une horreur secrette pour Barberousse s'élevant du fond de mon cœur, je le regardai avec des transports de colere, que je pouvois à peine retenir; enfin le trouble & l'agitation de mon esprit furent si grands, que le Roi jugea que je me trouvois mal, & me fit conduire dans mon appartement. Je m'y laissai mener sans prononcer une seule parole, & sans savoir, ni où j'allois, ni ce qu'on vouloit faire de moi.

Après être revenu de mon accès, & avoir donné quelque tems à l'impétuosité de mon premier mouvement, je commençai à me demander à moi-même la cause de mon trou-

trouble, & d'où naiſſoit ce grand interêt, que je prenois dans les affaires de Damaſine: j'avois crû juſqu'alors que ce que je reſſentois pour elle, n'étoit qu'un effet de l'admiration que m'avoit cauſée ſa beauté.

Quand néanmoins j'eus examiné rigoureuſement tout ce qui ſe paſſoit dans mon ame, je trouvai que j'avois une jalouſie effective contre Airadin, qui ne pouvoit partir que d'un amour ſecret pour Damaſine: Quelles ſont mes prétentions, me dis-je alors à moi-même? Puis-je eſperer de me faire aimer de Damaſine? Elle eſt la femme du Roi. D'ailleurs, quels ont été mes premiers pas auprès d'elle? Qu'a-t-elle vû en moi? Un Vainqueur odieux; un ennemi couvert du ſang des ſiens;

ſon cœur en a ſoûpiré; des larmes en ont coulé de ſes beaux yeux; je l'ai aſſez vûë pour ſouhaiter toujours de la revoir, aſſez offenſée pour n'en être jamais ſouffert; mais quand je pourrois me flatter de cette penſée, aurois-je donc bien la force de trahir le reſpect que je dois au Roi? Quoi! tandis que ce Prince me comble de ſes bienfaits, & m'honore des marques les plus ſenſibles de ſon amitié; tandis qu'en apparence je ſuis le fils le plus reconnoiſſant, je lui enleverai le cœur & les affections de ſa femme. Mais quel crime! Un Fils aimer la femme de ſon Pere: grand Dieu! ai-je donc bien pû découvrir ce feu ſacrilége, ſans l'éteindre auſſi-tôt dans tout mon ſang; ai-je donc bien pû ſurvivre un moment à la

perte

perte de mon innocence?

C'est ainsi que je combattois mes sentimens, & pour achever de me vaincre entiérement, je me représentois toute l'horreur d'un amour aussi criminel que celui, dont je brûlois pour Damasine; & d'une injustice qui me faisoit haïr le meilleur de tous les Peres, parce que sans le savoir, il avoit mis un obstacle invincible à ma passion. Ces pensées me couvrant de honte & de confusion, je voulois me cacher à moi-même; la lumiere du jour m'étoit insupportable; les remords, l'amour, la jalousie, déchiroient mon cœur tour à tour, & me causoient des maux si cruels, que je pensai plusieurs fois rendre l'ame dans ce tourment.

Après plusieurs heures d'une agitation qu'on ne sauroit bien

exprimer, je fus un peu plus tranquille; le calme revint dans mon ame; & le Roi m'étant venu voir, & m'ayant paru fort affligé de l'état où j'étois, acheva de me déterminer à mourir, ou à surmonter ma passion. Mais l'Amour revint bien-tôt à la charge; mon imagination échauffée me retraça fidélement toutes les graces de Damasine; quelque chose de plus fort que ma raison, se fit entendre dans mon cœur; il m'étoit impossible d'en régler les mouvemens impérieux; mon inclination pour Damasine m'entraînoit malgré-moi, comme un torrent auquel je ne pouvois resister.

Dans ce transport il n'y eut point de résolution criminelle, qui ne me passât par l'esprit: je voulois me défaire de mon Rival; je voulois enlever Damasine,

masine, & aller avec elle dans quelque partie du monde éloignée, où je pus être maître de sa personne & de sa destinée : mais des réflexions plus sages succedant tout à coup à celles-là, je les condamnois avec sévérité ; je rougissois de mes foiblesses ; & la vertu prenant ensuite le dessus : C'est trop, m'écriai-je en me levant brusquement de dessus mon lit, c'est trop combattre une résolution inébranlable : vous rappellez inutilement des pensées qui sont si cheres à mon souvenir, ô! passion téméraire ! je sai que Damasine est adorable ; mais je sai mieux encore, que je ne saurois l'aimer sans crime, & c'est assez pour empêcher Zelim de céder à ton aveugle puissance.

Je formai donc encore une fois le généreux dessein de ban-

nir Damasine de mon cœur, quoiqu'il m'en pût coûter; & persuadé que l'absence ne serviroit pas peu à cette cure importante, j'allai aussi-tôt trouver le Roi, pour lui demander le commandement d'une Flotte, qu'il envoyoit vers les côtes de Sicile; mais comme si le sort eut conspiré contre ma liberté, & eut voulu fortifier ma chaîne de plus en plus, cette même Damasine, que je voulois fuïr, étoit avec Barberousse au moment que j'entrai dans sa chambre. Le voile de cette belle Fille étoit relevé sur sa tête, & tomboit ensuite sur ses épaules avec beaucoup de grace: elle étoit couchée négligemment sur un carreau, & son air avoit quelque chose de si touchant ce jour-là, que mon amour en augmenta de moitié.

A peine fus-je maître de ma

pre-

premiere surprise, quand je la vis, & si l'excès de mon trouble ne m'eût d'abord ôté la voix, il m'eût échapé quelques paroles; qui eussent trahi le secret de mon ame. Damasine de son côté changea de couleur, si-tôt qu'elle eut jetté les yeux sur moi; & je vis bien aux mouvemens de son visage, que son cœur & son esprit étoient agitées. Barberousse heureusement étoit alors occupé à lire une lettre, de sorte que nous eumes l'un & l'autre le tems de nous remettre, avant qu'il se pût apperçevoir de notre trouble.

Néanmoins comme je ne me trouvois pas en état de soutenir une conversation générale, je sortis d'auprès du Roi le plutôt qu'il me fut possible. Je me gardai bien de lui parler du sujet qui m'avoit amené; la vûë de

de l'aimable Damaſine avoit triomphé du peu de courage qui me reſtoit, & avoit rouvert une playe mal fermée. En vain cette fois la raiſon voulut-elle venir à mon ſecours ; envain cette qualité de femme de mon Pere, vint s'offrir à ma penſée : quand je me repréſentois Damaſine avec ce charme inévitable, qui étoit répandu ſur toute ſa perſonne ; cette douceur & cette majeſté, qui ſervoient à la rendre la plus belle perſonne du monde ; je ſentois des redoublemens de paſſion, que je ne pouvois modérer, & qui me firent prendre la réſolution de voir Damaſine en particulier : Peut-être, me dis-je alors à moi-même, que ſa vertu & la paſſion qu'elle me fera paroître pour Airadin, ne ſerviront pas peu à me guérir ; peut-être que je trouve-

rai en elle des défauts d'esprit; qui terniront l'éclat de ses charmes; & leur raviront une partie de leur pouvoir. Ainsi je prenois plaisir à me tromper moi-même, & je cherchois la cause de mon mal, où j'en croyois trouver le reméde.

Je gagnai le premier Eunuque, & je l'engageai à m'ouvrir pendant la nuit les portes du Serail, & à me conduire dans la chambre de Damasine. Elle me reconnut à la clarté des flambeaux; & sa surprise fut si grande, qu'elle en pensa perdre l'usage des sens. Je craignis de lui avoir déplu, & m'avançant vers elle d'un pas mal-assûré: Ne vous irritez point, Madame, lui dis-je, si je viens offrir à votre vûë un objet odieux: je ne parois pas ici dans un état à m'y faire craindre; au lieu d'en chercher la con-

quête, je n'y viens demander qu'un peu de pitié, pour de longues & de cruelles souffrances.

J'en eus dit d'avantage ; mais Damasine, qui s'étoit remise pendant mon discours, m'interrompit : Vous ne devez pas douter, Prince, me dit-elle, que votre présence ne m'étonne, & ne m'afflige : vous connoissez assez nos Loix & les devoirs de notre condition, pour n'ignorer pas que la vûë des hommes nous est défenduë ; & que nous ne la pouvons souffrir, sans nous exposer à beaucoup de honte : retirez-vous donc, Prince, puisque la bienséance & la vertu doivent rompre toute intelligence entre nous. Eh ! que deviendrai je, lui répondis-je, si vous me chassez d'auprés de vous si cruellement ? Songez, Madame, que je

je ne vous verrai peut-être qu'aujourd'hui; & quand le destin me fait jouïr de votre vûë un moment, ne me l'arrachez pas avec tant d'inhumanité. Hélas! réprit Damasine, en laissant échaper quelques larmes, à quoi peut vous servir ma vûë, dans l'état où nous sommes? avez-vous oublié ce que je suis, & ce que vous êtes? Non, Madame, je ne l'ai pas oublié, répliquai-je; la douleur qui doit vous paroître dans mes yeux, vous annonce assez combien mon infortune est présente à ma mémoire; mais, belle Damasine, quand j'ai le bonheur de vous voir, y a-t-il quelqu'idée de malheur, qui puisse détruire une joye si grande & si parfaite?

Damasine rougit à ces mots, & nous demeurâmes quelque tems à nous regarder sans nous

rien dire; mais enfin rompant le ſilence le premier: Oſerai-je, Madame, lui dis-je, vous prier de m'apprendre quelle avanture vous arracha des bras de l'amoureux Zelim à la priſe d'Eſtora; & par quel effet du hazard je vous retrouve aujourd'hui dans ce lieu, lorſque je croyois ne vous plus jamais revoir. Puiſque c'eſt aujourd'hui la derniere fois que nous nous verrons, reprit-elle, je veux bien vous accorder ce que vous me demandez; mais pour cela, il faut reprendre mon hiſtoire d'un peu plus haut. Elle commença alors ſon diſcours de la ſorte.

Je ne ſaurois rien vous dire de ma naiſſance, bien que pluſieurs m'ayent aſſurée qu'elle eſt illuſtre. Tout ce que je ſai, c'eſt que ma Mere ayant été priſe par des Corſaires & ven-

due à Muley; tandis qu'elle étoit grosse de moi, elle me mit au monde pendant son esclavage; & ayant après acheté sa liberté, on lui supposa un enfant mort en ma place, lorsqu'elle fut sur le point de partir. J'ai été élevée depuis ce tems-là avec beaucoup de magnificence dans le Palais de Hascen: j'ai toûjours été parée des étoffes les plus précieuses; & lorsque j'eus atteint l'âge de douze ans, le Roi m'adopta pour sa fille.

Les bontés que ce Monarque avoit pour moi, rendoient ma condition assez agréable; mais je la vis bien-tôt changer en une source de larmes. J'eus le malheur de plaire à Hibrahim, fils aîné de Muley: c'est un Prince mal fait, de petite taille, & de ces physionomies funestes, qui annoncent un mauvais caractere. La diffor-

mi-

mité de son ame répond à celle de son corps ; & son génie féroce le rend brutal & emporté. La cruauté & l'ignorance sont les premiers de ses titres ; & on ne trouve en lui aucune de ces qualités, qui sont l'ornement des hommes, & qui les rendent aimables.

Voilà quel fut l'esclave, que l'Amour assujettit à mon empire : jugez comment je reçus ses vœux. Je le traitai si mal, qu'il en conçût un violent chagrin ; il n'y put résister, & tomba dangereusement malade. Comme c'étoit l'héritier présomptif de la Couronne, les médecins les plus experts furent appellés à sa guérison. Tout leur art & toute leur science ne servit qu'à découvrir un grand fond de mélancolie.

La Sultane qui l'aimoit tendrement, parce qu'il étoit aussi

vi-

vicieux qu'elle, lui demanda la cause de sa douleur; & en ayant tiré l'aveu de sa bouche, elle lui dit de se consoler, & lui promit de me parler en sa faveur. En effet, elle vint me trouver aussi-tôt, & me dit que je n'étois guere reconnoissante des bontés que le Roi avoit pour moi; puisque je traitois son sang avec tant de rigueur, & que j'avois si peu de pitié pour le premier de ses Fils, qui s'étoit laissé entraîner de bonne foi à sa passion, dans l'espérance de m'y trouver sensible. Les bienfaits du Roi sont toûjours présens à ma mémoire, lui répondis-je; mais, Madame, l'amour n'est pas une chose arbitraire; je voudrois pouvoir répondre à celui que le Prince a pour moi: j'avoue qu'il me fait un honneur, auquel je n'aurois jamais osé pré-

tendre, & que bien loin d'être digne de l'estime qu'il a pour moi, je ne mérite que son mépris; mais mon cœur n'est point fait pour aimer, & j'ai pour tous les autres la même indifférence, que vous me reprochez pour lui.

La Sultane ne se contenta pas de cette réponse; & elle me commanda de recevoir les marques de la passion du Prince, comme d'une personne à qui je devois être attaché toute ma vie. Cet ordre me causa beaucoup de douleur: je voyois bien que je ne pourrois jamais vaincre l'aversion que j'avois pour le fils de Muley; & je me connoissois d'un naturel à ne pouvoir assez me contrefaire, pour feindre d'aimer une personne, que je haïssois. D'un autre côté, je craignois l'indignation de la Sultane: cet-

cette femme est impérieuse; elle a un pouvoir absolu sur l'esprit du Roi, & j'avois tout à appréhender de sa part, si je refusois de lui obéïr.

J'étois dans cette extrême perplexité, lorsque Barberousse vint assiéger Tunis. Muley, comme vous savez, se voyant abandonné de ses propres Sujets, sortit aussi-tôt de cette Ville, pour aller chercher du secours chez les Princes Chrétiens. Ne voulant pas néanmoins abandonner ses femmes & ses enfans, à la fureur du Vainqueur, il nous fit conduire dans Estora, qui étoit la Place la plus en état de soutenir un siége: il y laissa le peu de troupes qui lui étoient demeuré fidéles, & en donna la garde à Hibrahim. Je craignois bien que ce Prince me voyant entiérement sous sa

puissance, ne recommençât ses importunités; mais vous ne lui en laissâtes pas le tems.

La nouvelle de votre arrivée, jetta l'épouvante dans l'ame de tout le monde; mais elle produisit un effet bien contraire dans la mienne. Je louai le ciel du secours qu'il m'envoyoit; & considérant l'esclavage comme un moyen de sortir des mains de l'audacieux Hibrahim, je regardois cet état avec une joye, que sa dureté ne pouvoit diminuer. Ce ne fut donc pas sans un plaisir mêlé de crainte, que je vous vis entrer dans ma chambre: vous savez qu'il fut bien court. Hibrahim n'ayant pu résister à la force de vos armes, & voyant que la Place étoit prise, ne songea plus qu'à se sauver, & à m'emmener avec lui. Vous aviez le dos tour-

tourné vers la porte, lorsqu'il entra; il lui fut aiſé de meſurer ſon coup: & j'eus la douleur de vous voir hors d'état de pouvoir me délivrer de ſa violence.

Je fus obligée de le ſuivre; il trouva le ſecret de me faire évader avec lui, par un conduit ſouterrain, dont il connoiſſoit les avenues; & me conduiſit chez le Bacha Ememphi, qui étoit redevable à ce Prince de ſa dignité. Vous ne ſauriez croire ce que j'ai eu à ſouffrir de la brutale paſſion d'Hibrahim, pendant le tems que nous y avons reſté cachés; il ne me laiſſoit aucun moment de repos: j'évitois ſa préſence avec beaucoup de ſoin. Un jour entre autres, fatigué de ſes importunités, je le quittai bruſquement, & j'allai me promener dans le Jardin. Alcin-

de, qui s'étoit enfuie avec nous d'Eſtora, m'y ſuivit. C'eſt une Fille fort aimable, & qui s'eſt toujours attachée à moi d'une façon particuliere: elle ſavoit tous mes ſecrets; & c'étoit elle, qui me conſoloit ordinairement dans mes peines.

Je répandois mon cœur dans le ſein de cette officieuſe Confidente, je ne vous le cacherai pas; & je lui parlois de vous, lorſque j'apperçus de loin Hibrahim, qui ſans doute me cherchoit: je courus auſſi-tôt derriere une paliſſade. J'y demeurai cachée bien avant dans la nuit, de peur d'être obligée de le voir.

Huit jours après le Prince reçut ordre de ſon pere de le venir trouver en Eſpagne, où il s'étoit réfugié; il nous fallut donc partir: mais en paſſant par Sudaka, Hibrahim fut re-

connu

connu de quelques habitans, qui l'avoient vû à Tunis. Ils coururent en avertir le Beglierbey, qui envoya aussi-tôt après nous. Le Prince, qui étoit bien monté, se sauva: pour moi, je fus prise, & menée au Beglierbey. Il ne douta point que je n'appartinsse à Muley, & m'envoya à Barberouse. Ce Prince s'est apparemment imaginé trouver en moi quelques charmes, & m'a mis au nombre de ses femmes: vous étiez alors sur la Méditerrannée; & c'est ce qui a sans doute empèché que vous n'ayez été informé de ce qui m'est arrivé. Voilà, Prince, ce que vous désiriez de savoir. Damasine finit ainsi son discours.

Mon étonnement fut d'abord si grand, qu'il ne me permit pas de lui répondre. Etant revenu néanmoins peu après à

moi-même. Quoi! Madame, m'écriai-je, vous avez séjourné chez le Bacha Ememphi? C'est vous, que j'entendis à travers la palissade. Je suis cet Amant heureux, ce Vainqueur pour qui vous soupiriez. Ah! Madame, mes maux ne sont plus rien; puisque vous y avez été sensible. Aussi je sentois bien qu'il n'y avoit que ma belle Damasine, qui pût causer tant de trouble dans mon ame: cent fois je fus sur le point de croire que c'étoit vous qui parliez; mais quelle apparence que vous fussiez encore dans le Royaume de Barberousse, & que Zelim eut eu le bonheur de ne vous pas déplaire? Voyant alors sa surprise, je lui appris le voyage que j'avois fait à Sudaka, & je lui racontai ce qui m'y étoit arrivé.

Puisque vous avez été témoin

moin de la conversation que j'eus avec Alcinde dans les jardins du Bacha, interrompit-elle, il seroit inutile de vouloir déguiser mes sentimens. Ma foiblesse, il est vrai, a triomphé; elle triomphe encore aujourd'hui, & vous la voyez toute entiére; mais, Prince, je ne veux point vous la cacher, & connoissez-la telle qu'elle est: Ouï, Zelim, vous trouvâtes le secret de surprendre mon cœur la premiere fois que vous parûtes devant moi à Estora; croyez même que je n'aime le Roi que parce que mon devoir & ma gloire me l'ordonnent; & que j'aurois aimé Zelim par un autre motif, s'il eut été pour moi, ce qu'est Airadin aujourd'hui. Mais après cet aveu, n'attendez plus rien de Damasine. Allez, Prince infortuné, allez chercher auprès de quel-

qu'autre une félicité, que vous ne devez pas vous promettre auprès de la femme de Barberousse ; retirez-vous tout à l'heure, & recevez l'adieu que je vous dis, comme le dernier que je vous dirai jamais. Quoi ! Madame, interrompis-je, outré de douleur, vous me banissez ? Je devrois avoir fait plus, reprit Damasine, je devrois ne vous avoir pas parlé. Un sentiment que je n'ai pû vaincre, m'y a forcée ; mais si ma foiblesse a été la maîtresse de mes premiers mouvemens, ma gloire le sera des seconds. Adieu, Prince ; adieu, sortez tout présentement, s'il est vrai que vous ayez jamais aimé Damasine. Je voulus encore répliquer ; mais elle me parla si impérieusement, que je fus contraint de lui obéïr.

Je me retirai chez-moi plus amou-

amoureux que jamais ; & réfléchissant sur la joye que j'avois ressentie à la vûë de Damasine, je m'abandonnai à des ravissemens, dont je pouvois être seul capable. Mais quand à cette idée de félicité, j'eus joint celle d'être condamné à ne plus revoir ma Maîtresse, ces charmes, cette douceur, cette scrupuleuse délicatesse sur l'honneur, cette vertu austere, que j'avois trouvés dans Damasine, ne servirent qu'à me faire connoître combien ma perte étoit grande, & à me faire sentir plus vivement mon malheur.

Quelle destinée est la mienne, m'écriai-je ? Je vois Damasine à Estora ; mon cœur brûle aussi-tôt pour elle ; & le sort par un de ses coups imprévus, me l'enleve au même moment. Je la trouve à Sudaka ; j'apprends ses sentimens de sa pro-

propre bouche; je peux lui découvrir les miens; je peux en la délivrant d'un amant téméraire, me rendre heureux: & je ne la reconnois pas. Aujourd'hui que je la reconnois; que je lui parle; qu'elle fait mon amour, elle est la femme de mon Pere. Grand Dieu! fut-il jamais Prince au monde plus malheureux?

Ces tristes réflexions causoient de l'égarement dans mon esprit, & m'accabloient de douleur: quelquefois la vertu vouloit encore se faire entendre; mais je n'étois plus ce Zelim, qui avoit été si prompt à obéïr à sa voix, & à qui l'ombre seule du crime auroit fait peur; l'amour avoit fait de moi un tout autre homme, & il m'avoit mis un bandeau devant les yeux, pour m'empêcher de voir l'abîme où j'étois.

Je

Je fis donc plusieurs tentatives auprès de Damasine, pour obtenir d'elle que je la visse une seconde fois ; elle me refusa cette grace, & me fit dire de n'y plus songer. Ce refus me jetta dans le désespoir, & mon chagrin me dicta cette lettre.

LETTRE DE ZELIM à DAMASINE.

JE ne murmure point, Madame, contre l'ordre que vous me donnez : tout ce qui vient de votre part, me sera toujours infiniment cher ; mais est-il possible qu'on ait aimé, & qu'on puisse sur soi-même, ce que vous pouvez sur vous? Quoi! vous m'interdisez votre présence ; vous me privez de la seule consolation qui me reste : avez-vous fait attention, Madame, que le destin me

me permet plus que cette vûë, dont vous me privez si cruellement; & quand Airadin est le possesseur de Damasine, feriez-vous donc un grand larcin à cet époux bienheureux, en accordant quelques momens d'entretien au plus misérable & au plus passionné des Amans? ZELIM.

Je donnai cette lettre à une des Femmes de Damasine, que j'avois mise dans mes interêts, pour qu'elle la rendit à sa Maîtresse; mais cette Esclave, qui n'avoit pas été à l'épreuve de mes bienfaits, ne la fut pas à l'espérance de la liberté, que le dépôt dont elle étoit chargée, sembloit lui offrir. Elle crut que l'importance de ce secret pourroit engager le Roi à rompre ses fers. Dans cette pensée elle alla trouver Barberousse, lui

lui raconta l'entretien que j'avois eu avec Damasine dans le Serail, y ajouta des circonstances criminelles, pour mieux faire valoir le secret, qu'elle lui découvroit; & enfin pour preuves elle lui donna la lettre que j'écrivois à Damasine.

On ne sauroit croire de quelle rage, & de quelle fureur Airadin fut saisi au récit, que lui fit cette Fille. Il lut ma lettre avec empressement; & y trouvant la confirmation de ce qu'on lui disoit: Quoi! s'écria-t-il, Zelim, ce Fils à qui je prodigue mes plus tendres caresses, met tout en usage pour corrompre mes gardes; il ose prophaner par sa présence un lieu, dont il sait que l'entrée lui est défendue; il m'enleve les affections de celle de toutes mes

femmes, que j'aime avec plus de paſſion ? Ah ! l'ingrat, il mourra: plus je l'ai aimé, plus ſon crime eſt grand, & plus je dois le punir.

Il commanda auſſi-tôt qu'on me fit venir devant lui, avec Damaſine, & l'Eunuque qui m'avoit introduit dans le Serail. Il lança ſur nous des regards foudroyants, lorsqu'il nous vit; & tirant ſon cimetere, d'un ſeul coup, il en fit tomber la tête de l'Eunuque à ſes pieds.

Les paroles ne ſauroient repréſenter quelle fut alors la douleur & la crainte dont mon ame fut épriſe. De l'humeur dont je connoiſſois Airadin, je ne pouvois douter qu'un pareil ſort ne nous fût deſtiné à Damaſine & à moi: cent fois je me reprochai dans un inſtant d'avoir expoſé par

mon

mon imprudence, cette Princesse à ce danger ; & cent fois je détestai un amour, qui livroit au trépas ce que j'aurois sauvé par mille vies, si je les avois eues.

Jusqu'alors la mort n'avoit pû me donner de crainte, sous quelque forme qu'elle se fût offerte à mes yeux : je l'avois vue mille fois présente dans les combats, sans frayeur ; je l'avois bravée dans mille occasions ; mais elle eut l'art de me faire trembler, si-tôt que je la considérai comme la fin des beaux jours de Damasine : Je ne vous demande point la vie, Seigneur, dis-je à Barberousse en me jettant à ses pieds ; mon crime est d'une nature à ne devoir point attendre de pardon. J'avoue que j'ai offensé par l'endroit le plus sensible le meilleur de tous les Peres ; je suis

ſuis indigne de la lumiere du jour, & j'en prends le Ciel à temoin, elle m'a été inſupportable, depuis que par la force de mon étoile, j'ai eu des ſentimens qui pouvoient vous déplaire; mais, Seigneur, s'il m'eſt encore permis d'implorer votre clémence, j'oſe vous demander la grace de Damaſine. Elle n'a point de part dans ce que j'ai fait contre vous: ſi elle m'a vû, ç'a été malgré elle; & elle m'a enſuite interdit ſa préſence pour jamais. Enfin tout le crime eſt de mon côté. C'eſt donc ſur moi ſeul que doivent tomber vos coups. Votre juſtice, Seigneur, eſt trop éclairée pour confondre l'innocent avec le coupable; & vous ne priverez pas du jour, la perſonne du monde, qui eſt la plus digne de vivre, & dont vous êtes ſi ſin-

sincérement, & si uniquement aimé.

Pendant que je parlois ainsi, le Roi me regardoit avec des yeux enflâmés de couroux; & lorsque j'eus fini mon discours: Ouï, lâche, tu mourras, me répondit-il. En effet, dans ce transport il m'alloit trancher la tête; mais Damasine lui arrêtant le bras, qu'il avoit déja levé: Qu'allez-vous faire, Seigneur, s'écria-t-elle? Si vous devez une victime à votre vengeance, je suis prête: immolez, Seigneur, immolez une misérable, qui est la triste cause de tout ce désordre; & conservez-vous un cher Fils, qui ne manque aujourd'hui au respect qu'il vous doit, que parce que je l'y ai forcé. Oui, Seigneur, poursuivit-elle, remarquant la surprise du Roi, apprenez tout mon crime. El-
le

le lui raconta alors de quelle maniere elle m'avoit déclaré ses sentimens. Si j'avois pris plus de soin, continua-t-elle, de lui cacher ce que ma gloire & mon devoir me défendoient de lui découvrir, il auroit sans doute combattu sa passion, & seroit venu à bout de la vaincre; mais j'ai eu la foiblesse de vouloir qu'il crût que je l'aimois; j'ai entretenu son amour, & c'est moi qui lui attire votre ressentiment. Je combattis ses raisons de toute ma force, & je n'omis rien pour prouver son innocence; mais elle s'obstina à me justifier, & à vouloir seule paroître coupable.

Ces discours, qui ne servoient qu'à faire voir la tendresse que Damasine avoit pour moi, ne servirent aussi qu'à augmenter la rage de Barberousse. L'amour, la crainte,

se

le désespoir, la jalousie, la haine se disputoient l'avantage de mieux tyranniser son cœur. Il avoit le regard farouche; & on voyoit aux mouvemens convulsifs de son visage, qu'il étoit déchiré par les plus cruelles pensées, & il ne savoit, ni ce qu'il vouloit, ni ce qu'il devoit faire. Il appréhendoit la mort de Damasine pour lui-même, & il la souhaittoit pour moi: étranges effets des passions humaines, qui par des sentimens incompatibles, allument dans nos ames une guerre, dont nous sommes les victimes.

Je croyois à chaque moment qu'il alloit nous immoler à sa fureur; mais elle s'exhala par par un torrent de reproches, & il se contenta de nous faire enfermer dans deux appartemens différents. Je demeurai plusieurs mois dans ma prison, en

proye aux plus triſtes réflexions ; mais enfin la guerre qu'Airadin eut à ſoutenir contre l'Empereur, engagea ce Prince à me procurer ma liberté. Je l'avois ſervi pluſieurs fois avec aſſez de bonheur ; on me flattoit d'un peu d'expérience ; & le Roi ne ſe fioit pas trop à la fidélité de la plupart de ſes Officiers. Voyant donc que je pourrois lui être de quelque ſecours, dans cette guerre, il ordonna qu'on briſât mes fers : il ne voulut néanmoins pas me voir, & me fit dire d'aller chercher ma grace dans la Goulette.

J'y trouvai le Corſaire Sinan, ſous qui je devois commander : il m'expliqua les volontés du Roi, & me donna les ordres de ce Prince. Cependant Charles-Quint parut bien-tôt à la vûë de la Goulette,

lette, & vint se camper dans un endroit commode, qu'il fit entourer de lignes larges & profondes, & fortifiées d'espace, par des redoutes. J'interrompois ses travaux par de fréquentes sorties, où mon bonheur voulut que j'eus toujours l'avantage, & que je défisse un grand nombre d'Allemands. Mais lorsque les fortifications furent achevées, on dressa contre nous des batteries, dont le feu fut si continuel & si terrible, qu'il nous empêcha d'approcher du camp de l'Empereur.

Ce Prince, qui jugeoit bien que la prise de cette Forteresse emporteroit avec elle celle de Tunis, ne vit pas plutôt que la bréche étoit ouverte, qu'il y fit donner un assaut. Je fus chargé de la défendre avec deux cens Turs, & je puis dire

dire que je le fis longtems avec assez de succès. Je repoussai plusieurs fois les Chevaliers de Malthe, qui montoient en foule; mais les Espagnols, soutenus par les Italiens & les Allemands, ayant attaqué en même-tems un autre endroit, gagnerent le Boulevard, malgré la courageuse résistance de Sinan, & s'en rendirent les maîtres. Outre cela la plûpart de mes Soldats avoient tombé sous une grêle de mousqueterie, qu'on faisoit pleuvoir sur nous. Voyant donc que ma défense étoit inutile; & ayant appris que Sinan s'étoit sauvé, je me jettai dans l'étang, & je me retirai à Tunis, à la faveur des basses eaux, par une route qu'on avoit marquée avec des pieux. Bien que j'eusse fait mon devoir au siége, & que Sinan

Sinan & tous les autres Chefs en rendissent témoignage à Barberousse, ce Prince toutefois me reçut avec beaucoup de froideur; & je vis bien à un air de chagrin répandu sur son visage, lorsque je l'abordai, qu'il ne m'avoit pas encore pardonné. Je vous ai raconté ce qui m'étoit arrivé depuis ce tems-là; comment je m'étois sauvé de Tunis, & par quelle avanture je rencontrai Damasine dans les ruines de Carthage. Jamais surprise n'a été plus agréable.

Je pris une des belles mains de Damasine, que je baisai avec mille transports; & lui témoignant l'excès de mon ravissement par les termes les plus passionnés: Est-ce donc vous, belle Damasine, lui dis-je, ou n'est-ce qu'une illusion, qui flatte agréablement tous mes sens

ſens par une image ſi charmante? Quoi! votre Zelim eſt aſſez heureux que de vous voir aujourd'hui? Le Ciel l'a aſſez favoriſé, pour que vous lui ſoyez redevable de l'honneur & de la liberté? Ah! Madame, quel bonheur peut être comparable au mien? Qu'il me coute peu, & que n'y avoit-il mille morts à affronter? Je n'aurois pas balancé d'un moment, & vous m'auriez vû périr, Madame, ou vous délivrer de vos ennemis. Mais, dites-moi, je vous prie, belle Damaſine, par quel accident vous êtes tombée dans les mains de ces ſoldats.

Damaſine revenue de ſa premiere ſurpriſe, leva les mains & les yeux au Ciel, pour le remercier du ſecours, qu'il venoit de lui procurer dans ma perſonne; & prenant la parole: Vous n'ignorez pas, Zelim,

Zelim, me dit-elle, que Barberousse se voyant sur le point de perdre son Royaume, voulut au moins sauver ses trésors, & arracher ses femmes à l'infamie, où elles auroient été exposées dans une Ville, qui alloit devenir la proye des ennemis. Je n'avois point vû ce Prince, depuis le jour où vous savez que je fus enfermée. Hier il me fit sortir de ma prison, pour partir avec lui; mais à peine avions-nous quitté les murs de Tunis, que nous nous vîmes enveloppés par un gros des gens de l'Empereur.

Ils se jetterent sur nous avec furie; les Turcs qui n'avoient pas prévû cette attaque, prirent presque tous la fuite. Barberousse voulut faire ferme avec le petit nombre de ceux qui étoient à ses côtés. Il se

battoit comme un Lion ; ſon épée étoit teinte du ſang des ennemis ; & je le voyois écarter à grands coups de cimetere, tous ceux qui oſoient l'approcher. Les Allemands toutefois l'environnerent, & je le perdis de vûë. Sa valeur ſans doute aura été accablée par le grand nombre ; car le combat ceſſa auſſi-tôt, & les ſoldats ne ſongerent plus qu'à piller.

J'ignore ce que devinrent mes compagnes ; je ne ſai ſi elles ſe ſauverent, ou non : pour moi, j'étois dans un ſaiſiſſement, qui me laiſſoit aſſez de connoiſſance, pour voir tout le danger, & qui ne me laiſſoit pas aſſez de force pour l'éviter. Je fus donc priſe par les ſoldats qui m'ont amenée dans ce lieu. La crainte avoit tellement troublé tous mes ſens, qu'il me ſeroit impoſſible de vous dire

com-

comment ils m'y ont conduite, & ce qu'ils vouloient faire de moi. A ce que j'en puis juger à présent, ils avoient remis au sort des armes, à qui des deux demeureroit maître de ma per. sonne; & j'aurois été sans doute le prix d'un infame victoire; mais le Ciel vouloit que vous eussiez encore sur ma foiblesse, l'avantage de m'avoir délivrée d'un si grand danger. Ah! Zelim, poursuivit-elle avec un soûpir, pourquoy vous ai-je tant d'obligation, ou que n'étes-vous le seul homme que j'aye connu? Eh! quoy, belle Damasine, repris-je tout surpris, m'enviez-vous la gloire de vous avoir rendu ce petit service; & parce qu'il vient d'une personne qui vous adore, vous seroit-il odieux?

Cette réponse remplit Damasine de dépit: Cruel, interrom-

pit-elle, n'ai-je donc pas aſſez de moi-même à combattre, ſans que vous vouliez triompher d'un reſte de vertu? Allez, Prince injuſte, laiſſez-moi aux ennemis; ils ſont bien moins redoutables pour moi, que ne l'eſt Zelim. Mais, Madame, répondi-je douloureuſement, Barberouſſe n'eſt plus; & ce devoir auſtere, qui pendant ſa vie vous faiſoit combattre votre inclination, vous fera-t-il encore y réſiſter après ſa mort: Quoi donc, Zelim, interrompit Damaſine, ne vous ſouvenez-vous déja plus que vous êtes le Fils de ce Prince; & que je ne ſuis pas moins ſa Veuve, que j'étois ſon Epouſe? Ignorez-vous qu'un inſtant de mariage avec lui nous ſépare pour jamais? Barberouſſe, mon cher Prince, continua-t-elle en s'attendriſſant, vit pour nous a-

près

près ſa mort; & cette méme deſtinée, qui nous a donné des inclinations ſi violentes à nous aimer, a eu l'injuſtice de mettre à notre félicité des obſtacles invincibles. Mais montrons-nous dignes d'un meilleur ſort; faiſons repentir la Fortune de nous traiter avec tant de rigueur. Je ſens bien que de mon côté je ne pourrai jamais ſurmonter le penchant que j'ai pour Zelim; mais je ſaurai le ſoumettre aux régles de la vertu la plus ſévére. Suivez, Prince, ſuivez mon exemple: & pour obtenir ſur nous cette glorieuſe victoire, il ne nous reſte plus qu'à nous dire un éternel adieu. J'y ſuis réſoluë, pourſuivit-elle, & je vous défends moi-même de remontrer jamais Zelim aux yeux de Damaſine.

Je pâlis à ce diſcours; & l'idée d'être condamné à ne

 plus

plus revoir Damaſine me fit frémir : des ſentimens néanmoins d'une vertu ſi ſublime rappellerent la force de mon courage, & tout honteux de ne pouvoir ſur ma foibleſſe, ce qu'une femme pouvoit ſur elle-même : Quelque ſévéres que ſoient vos ordres, Madame, lui dis-je, je les exécuterai fidélement. Cette violence me coûtera la vie ; n'importe: vous êtes la Souveraine des volontés de mon cœur ; & le moindre commandement de la charmante Damaſine ſera toujours pour le paſſionné Zelim une loi inviolable. Mais, Madame, ſouffrez que j'acheve mon ouvrage: il y a dans ce déſert un hameau, où vous ſerez à couvert de l'inſolence des ennemis ; je vais vous y conduire, pour y prendre un peu de repos ; & de là je

vous menerai dans quel endroit, qu'il vous plaira de vous retirer. Après cela, je vous jure que je ne troublerai jamais par ma présence un repos, que je voudrois payer au prix de tout mon sang.

Damasine parut satisfaite de cette réponse, & me regardant avec beaucoup de tendresse: C'est à ces marques de grandeur d'ame, me dit-elle obligeamment, que je reconnois Zelim; mais, Prince, soyez persuadé que je n'oublirai jamais ce que vous faites aujourd'hui en ma faveur. Non, puisque Damasine ne peut être à Zelim, elle ne se donnera jamais à d'autre: vous régnerez toujours sur mon cœur; & je vous aimerai toute ma vie avec toute l'ardeur, que vous

pouvez exiger de moi raisonnablement. Je lui promis la même chose de mon côté ; & elle me dit ensuite qu'elle vouloit aller à Bone, où elle espéroit retrouver quelques femmes du Roi. Vous savez comment nos desseins ont été traversés ; il seroit inutile de vous en parler.

Jugez maintenant si jamais l'Amour a traité personne avec plus de rigueur que moi. Que dis-je ! mon cœur n'est pas encore à couvert de sa tyrannie ; j'aime toujours ; ma passion est la même ; je sens bien que je suis destiné à combattre & à souffrir toute ma vie, & que la mort seule pourra arracher le trait fatal, qui m'a blessé.

Il se tut à ces mots, & parut accablé de son malheur. Felisor jugea alors qu'il étoit tems de

lui

lui déclarer un secret, qui ne devoit pas peu servir à le consoler. Les traits du Prince l'avoient d'abord frappé, & il l'avoit entiérement reconnu à un bracelet d'or, qu'il lui avoit mis au bras dans son enfance. Il le lui avoit néanmoins caché avec beaucoup de soin, de peur que la joye qu'il recevroit de cette connoissance, ne préjudiciât à sa guérison; mais voyant qu'il étoit en état de recevoir une impression violente, il lui parla de la sorte.

Mon fils, lui dit-il, la Providence, qui a des desseins cachés sur les hommes, les conduit quelquefois au but qu'elle le s'est proposé, par des routes si secrétes, que souvent ils trouvent leur bonheur, où ils ne croyoient voir que leur perte. Les effets de cette sagesse éternelle n'ont jamais paru a-

vec plus d'éclat sur personne, que sur vous. Né dans le sein de la Religion Chrétienne, elle sembloit vous avoir abandonné aux superstitions d'une secte impie ; & aujourd'hui ce n'est qu'à travers mille dangers, & par un nombre infini de malheurs qu'elle vous conduit auprès de moi, pour que je vous fasse ouvrir les yeux à la vérité, & que je vous apprenne quelle est votre Loi, & celle qu'ont suivie vos Parens : car, mon Fils, continua-t-il sans lui donner le tems de marquer sa surprise, vous êtes Chrétien, bien que vous ayez été élevé dans les erreurs de Mahomet ; & Barberousse n'est point votre Pere, comme vous l'avez crû jusqu'alors. Quoi ! s'écria Zelim, je suis Chrétien ; Barberousse n'est point mon Pere ; je peux m'abandonner sans re-

remords à tout mon amour ; je pourrois passer le reste de mes jours avec Damasine, si j'avois le bonheur de la retrouver, ce grand obstacle qui s'opposoit à notre félicité, n'est plus ? Ah !.... L'excès de sa joye & de sa surprise ne lui permirent pas d'en dire davantage, & le Vieillard, pour l'éclaircir de la vérité de ce qu'il lui disoit, reprit ainsi son discours.

Suite de l'Histoire de Zelim.

CHARLES de Bourbon Connétable de France, est celui qui vous donna le jour. Ce Prince se faisoit admirer à la Cour de François I. par ses belles qualités ; & il y étoit bien moins recommandable pour sa dignité, que pour cent autres avantages, qu'il tenoit de la

Nature. Quelques démêlés qu'il eut avec le Reine-mere, dont le Roi prit aveuglément le parti, l'engagerent à passer en Allemagne.

L'Empereur regardant ce Prince comme un instrument très-propre à susciter de grands embarras au Roi de France dans son Royaume, le reçut à bras ouverts: il fut ravi de voir son parti fortifié par le secours d'un si grand homme ; & croyant ne le pouvoir pas trop attacher à ses interêts, il lui promit l'investiture du Duché de Milan, & l'envoya en Italie pour y commander en son nom à la place du Marquis de Pescaire.

L'Eté se passa à former des siéges, à prendre des Villes, à donner des batailles, & le reste de l'année fut employé par la plupart des Chefs aux intrigues amoureuses. Charles de

de Bourbon en eut une avec
fille d'un Seigneur Italien
nommé Florent Metelli.

Elle s'appelloit Dona Bell
l'Italie, jusqu'alors n'avoit rie
vû de si beau, que cette cha
mante personne. Elle avo
l'air noble & enjoué, & la N
ture avoit pris plaisir à confo
dre dans ses beaux yeux tou
la vivacité des Noirs, & to
te la langueur des Blancs. D
cheveux noirs, frisés nature
lement, lui tomboient à gro
ses boucles le long des joues
& servoient admirablement
relever la délicatesse de s
teint. Elle avoit le parler g
cieux, & faisoit d'ordinaire
souris en parlant, qui déc
vroit les plus belles dents
monde.

Cette aimable personne,
étoit si bien partagée des p
belles qualités du corps,

l'étoit pas moins pour celles de l'ame. Elles avoit le cœur généreux; des ſentimens, qui ne tenoient rien de la foibleſſe de ſon ſexe; un eſprit vif & ſubtil, qui donnoit à ſa converſation un tour plein de délicateſſe, & enfin ce charme ſecret, qui prévient, qui attire & entraîne tous les cœurs.

Le Connétable conçut pour elle une violente paſſion, dès qu'il la vit; & comme il étoit l'homme le mieux fait, & le plus ſpirituel de ſon tems, il n'eut pas de peine à s'en faire aimer. L'Amour fit des progrès conſidérables ſur ces deux cœurs; ils ſe virent bientôt très-étroitement ſur les promeſſes mutuelles d'un hymen; & c'eſt de cette union que vous êtes ſorti.

Dona Bella n'avoit plus de mere heureuſement; & ſentant

ſon

son terme approcher, elle feignit une maladie, & pria Florent Metelli de lui permettre d'aller passer quelque tems à la campagne, sous prétexte d'y prendre l'air, pour se rétablir. Ses couches y furent fort secrettes; on vous nomma Charles au batême; & je fus chargé de vous porter à Barlette, où le Connétable avoit eu soin de vous choisir une Nourrisse. Je m'étois toujours attaché à la fortune de ce Prince; & comme il m'honoroit de son estime, & qu'il avoit en moi beaucoup de confiance, il me donna cette commission. Je m'en acquittai avec bien du bonheur; j'évitai plusieurs fois d'être pris avec vous par les troupes Italiennes, qui étoient répandues dans la campagne; & après vous avoir remis dans les bras de votre Nourrisse, je revins

revins trouver le Connétable.

Cependant ce Prince se trouvoit dans l'embarras ordinaire à tous les Généraux de l'Empereur. Les troupes ne lui manquoient pas; mais il manquoit d'argent, pour les soudoyer.

C'est ce qui lui fit prendre *la* résolution de les faire vivre aux dépens du pays ennemi, & surtout de l'État Ecclésiastique, s'il pouvoit parvenir jusques-là. Il fallut donc s'arracher au plaisir, qu'il goûtoit auprès de Dona Bella, & se mettre en campagne.

Sa marche fut de plusieurs mois, étant plus embarrassé à gouverner ses troupes, qui n'avoient ni argent ni munition de bouche, qu'à combattre les ennemis. Il dédommageoit ses soldats par le pillage de diverses petites Villes, & leur promet-

mettoit un plus grand butin, sans s'expliquer encore davantage. Dès qu'ils furent au-delà de Florence, ils virent bien que c'étoit à Rome qu'il les conduisoit, & ils commencerent à compter pour rien leurs fatigues passées.

Cependant le Pape, voyant que le Duc de Bourbon avançoit toujours, avoit conclu une nouvelle tréve de huit mois avec le Vice-Roi de Naples, & l'avoit engagé à écrire à ce Prince, pour l'empêcher de la rompre; mais soit que le Vice-Roi n'agit pas sincérement en cette affaire, soit que le Connétable ne pût faire autrement, sans s'exposer à être massacré par ses soldats, en trompant leurs espérances, il continua sa marche. Il s'empara de Viterbe, & vint camper le vingt-cinquiéme de Mai dans les

Prai-

Prairies de Rome. Il envoya un Trompête pour demander paſſage dans Rome, afin de continuer, diſoit-il, ſon chemin au Royaume de Naples; & ſur le refus qu'on lui en fit, il préſenta dès le lendemain l'eſcalade au Fauxbourg du Vatican, du côté du mont Saint-Eſprit.

C'étoit-là & en ce moment, que ſa mauvaiſe fortune l'attendoit: dès le commencement de l'aſſaut, comme il appuyoit lui-même une échelle contre la muraille, il reçut un coup d'arquebuſe, qui lui perça la cuiſſe. Etant tombé du coup, & ſe ſentant affoiblir, il ordonna qu'on le tranſportât au camp, & qu'on le couvrit d'un manteau, de peur que ſes gens effrayés de ſa mort, n'abandonnaſſent l'aſſaut. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il y expira

à l'â-

à l'âge de trente huit ans. Ainsi mourut ce grand homme dans les bras de la Victoire; car ses soldats excités par l'envie de venger sa mort, emporterent Rome d'assaut.

A cet endroit Zelim interrompit Felisor: Ah! permettez moi, lui dit-il, de pleurer un Pere si illustre; vous savez mieux que moi combien il mérite d'être regreté. Le Vieillard approuva ces marques de la tendresse du Prince, il loua son bon caractere; & lorsqu'il lui eut donné le tems d'essuyer ses larmes, il continua son récit de la sorte.

Je partis aussi-tôt pour aller apprendre cette triste nouvelle à Dona Bella; elle en fut si frappée, qu'elle perdit l'usage des sens: & lorsque la connoissance lui fut revenue, elle fit des plaintes, qui auroient atten-

attendri les cœurs les moins ſenſibles. Je laiſſai paſſer ces premiers tranſports de ſa douleur. Quelque tems après elle parut plus tranquille, & voulant profiter de cette tréve, qu'elle faiſoit à ſes maux, je pris avec elle des meſures ſur ce qui vous regardoit. Nous convinmes que j'aurois ſoin de vous, & que je vous ferois paſſer pour mon fils, juſqu'après la mort de Florent Metelli, qu'elle devoit vous reprendre chez elle.

Je commençai dès-lors à avoir pour vous les ſentimens d'un véritable pere, & je me rendis à Barlette, pour voir dans quel état vous étiez; mais je fus bien ſurpris, lorſque votre Nourriſſe pâlit à ma vue: des larmes coulérent de ſes yeux en abondance. Je la priai de m'apprendre la cauſe de ſa dou-

douleur, & elle ne me répondit que par des cris & des sanglots.

Je reconnus aussi-tôt que vous étiez le sujet de ses pleurs; & la premiere chose, qui me vint dans l'esprit, fut que vous étiez mort. Cette pensée me causa un violent chagrin: je demandai aussi-tôt à vous voir; & votre Nourrisse, vaincue par mes instances, m'avoua qu'un espion Turc, qui avoit logé chez elle, vous avoit enlevé pendant son absence.

Je ne pus me resoudre à retourner auprès de Dona Bella, à qui cette nouvelle apporteroit le coup mortel; & je m'embarquai dans une Tartane, qui faisoit voile pour le Golfe de Venise. Mon dessein étoit de demeurer quelque tems dans cette Ville, pour tâcher d'y apprendre de vos nouvelles; & d'aller

d'aller ensuite vous chercher dans toute la Turquie.

Nous eumes en partant un vent favorable: la mer étoit calme; & la joye rioit au cœur de tous les passagers; mais elle se convertit en crainte & en larmes, lorsque qu'au point du jour, nous vimes que nous étions poursuivis par un Corsaire. C'étoit Barberousse, qui croisoit alors sur ces mers. Nous fimes tous nos efforts pour l'éviter: mais ses voiles étoient meilleures que les nôtres, il nous joignit.

Je voulus inspirer aux passagers le desir de nous défendre, & de mourir, plutôt que de tomber dans un triste esclavage; mais c'étoient tous marchands, qui n'avoient jamais vu le feu, & que la frayeur avoit tellement consternés, qu'ils étoient incapables de

rien

rien entreprendre pour leur défense : nous nous rendimes donc sans combat.

Les Corsaires entrerent dans notre Vaisseau, & nous mirent tous à la chaine. Mais Barberousse, qui me prit pour un Vénitien, me donna la liberté, parce qu'il avoit un Traité de paix avec cette République. Comme je n'avois point d'autre dessein que celui de vous chercher, & que ce Corsaire par ses relations, avec tous ceux qui trafiquent en esclaves, pouvoit m'en faciliter les moyens, je refusai la grace qu'il me faisoit, & le priai de me la reserver pour un autre tems.

Barberousse parut charmé que je voulusse bien rester avec lui, & il me prit en affection. Je n'omis rien pour m'avancer de plus en plus dans ses bonnes gra-

graces ; & par mes ſoins & mon application à lui plaire, je parvins enfin à l'honneur de ſa confiance. Je lui decouvris alors quelle étoit ma réſolution, & je lui laiſſai voir tant de douleur de vous avoir perdu, qu'il me promit de la ſeconder de tout ſon pouvoir ; & m'aſſura que quand vous auriez été tranſporté aux extrémités de l'Orient, il ſauroit vous retrouver.

Vous ne ſauriez croire, mon cher Fils, combien les eſpérances que ce Corſaire me donnoit, me cauſerent de joye. Je lui rendis mille actions de grace, & je lui témoignai combien j'étois ſenſible à ſes bontés dans les termes les plus forts, que la reconnoiſſance put m'inſpirer.

Cependant l'hyver approchoit ; & Barberouſſe voyant que

que la mer commençoit à devenir orageuse, rentra dans le Port de Constantinople. Je le fis alors souvenir de sa promesse; il l'exécuta; de sorte que par les recherches qu'il fit faire, & aux indices que je donnois, nous apprimes qu'on vous avoit présenté à Soliman. Airadin voulut me faire voir en cette occasion, le crédit qu'il avoit auprès de ce Prince, & négocia l'affaire avec tant de succès, que j'eus bientôt le plaisir de vous recevoir dans mes bras.

Je demandai alors permission à Barberousse de me retirer. Il parut embarrassé à cette demande; s'étant remis néanmoins, il me pria de demeurer encore quelque tems avec lui: il me protesta qu'il avoit pour moi beaucoup d'estime, & que je ne me séparerois ja-

mais mécontent d'avec lui : Au reste, ajoûta-t-il, si vous n'êtes point sensible à l'amitié que j'ai pour vous, soyez-le du moins à votre propre interêt : vous ne sauriez maintenant vous embarquer, sans courir de grands dangers ; & c'est vouloir vous exposer vous & votre Fils à un triste naufrage : attendez que la mer soit redevenue praticquable, & je me ferai alors un plaisir de vous remettre dans tel Port que vous souhaiterez.

Il fallut me rendre malgré moi aux raisons de ce Corsaire. J'eus beaucoup de chagrin de voir ainsi mon départ différé ; & je reconnus bien que je n'obtiendrois pas ma liberté aussi facilement, que je me l'étois imaginé.

Ce fut dans ce tems-là que je vous mis au bras droit le bracelet d'or, que vous portez en-

encore aujourd'hui; vous n'aviez que trois ans, & vous faisiez déjà l'admiration de tous ceux qui vous voyoient. Barberousse ne pouvoit se lasser de donner des louanges à votre beauté, & à la maniere noble avec laquelle vous faisiez dès-lors toutes vos actions; il vous aimoit avec beaucoup de tendresse; il vous appelloit souvent son fils Zelim, & vouloit que vous l'appellassiez son Pere.

L'amitié que ce Prince avoit pour vous, commença à me devenir suspect; elle me donna de l'inquiétude, & me fit appréhender qu'elle ne devint assez forte, pour l'engager à vous retenir auprès de lui. Je ne me trompai pas. Barberousse craignant que vous ne prissiez trop d'attache pour moi, m'apporta un Passe-port, & m'offrit un Vaisseau pour m'em-

barquer: Mais en même tems, poursuivit-il, il faut vous résoudre à me laisser votre Fils. Je suis plus en état que vous, de lui procurer une fortune éclatante: j'en aurai un soin particulier, & soyez sûr qu'il ne perdra rien au change.

Je fus indigné de ce procedé injuste de Barberousse: ne lui laissant néanmoins rien voir de ma colére, je tâchai de le fléchir par mes remontrances. Je lui mis devant les yeux la promesse qu'il m'avoit faite, & l'injustice qu'il y avoit de priver un Pere malheureux d'un Fils, qui étoit toute sa consolation; j'eus recours aux larmes; je me jettai à ses genoux; & les embrassant étroitement, je le conjurai par ce qu'il avoit de plus cher, de ne me pas traiter avec tant d'inhumanité. Mes larmes, mes prieres furent inuti-

inutiles ; & tout ce qu'il m'accorda fut un délai de huit jours, pour avoir le tems de prendre ma résolution.

J'employai cet espace à chercher les moyens de pouvoir vous enlever. Je tentai pour cela de gagner par présens un des Esclaves, qui avoit soin de vous, & qui étoit commis à votre garde ; mais il me trahit, & alla découvrir mon projet à Barberousse. Ce Prince entra aussi-tôt en fureur contre moi ; peu s'en fallut qu'il ne me mit au nombre de ses Esclaves ; & il me chassa de chez lui, après m'avoir dépouillé de tout ce que j'avois.

Il seroit inutile de vouloir vous représenter quelle fut alors ma douleur. J'en fus plusieurs jours si fort accablé, que je n'avois pas la force de prendre une résolution ; à la fin ce-

pendant je me déterminai à ne m'éloigner jamais de l'endroit de votre résidence. J'ai donc demeuré caché auprès de Constantinople, jusqu'à ce que les affaires de Barberousse vous ayent appellé dans ce Royaume. Je suis venu alors dans cette solitude, espérant toujours que je trouverois peut-être quelque jour l'occasion de vous apprendre qui vous étiez. Elle ne m'a pas trompée, mon cher Zelim; & j'ai toute la joye possible de vous revoir aujourd'hui.

Felisor, à ces mots, se jetta au col du Prince; il le serroit dans ses bras: O! mon Fils, mon cher Fils, lui disoit-il, que vous avez coûté de larmes. Avec combien de chagrin ne vous vois-je point engagé dans la Loi impie de Mahomet; & combien de fois m'ai-je pas déses-

sespéré de pouvoir jamais vous remettre dans les voyes du salut? C'étoit l'objet de tous mes vœux; & maintenant que le Ciel sensible à mes peines, a daigné les exaucer, je mourrai content. Zelim attendri par ces discours, mêloit ses larmes avec celles du Vieillard; Ô! mon Pere, s'écria-t-il, comment pourrai-je reconnoitre tous les services que vous m'avez rendus? Vous avez eu soin de moi dès l'instant que j'ai vû le jour; je vous dois la liberté; je vous dois la vie: que dis-je? Vous m'avez procuré un bien mille fois plus précieux; puisqu'en me découvrant le secret de ma naissance, vous m'avez appris que je pouvois aimer sans crime. Ben Ibbi étonné de ce qu'il voyoit, croyoit être dans un songe, & à peine pouvoit-il se persuader que ce qu'il

venoit d'entendre, fût véritable. Comme il étoit deja tard, ils se retirerent tous les trois, & allerent donner quelques heures au repos.

Le lendemain Felisor parla de la sorte à Zelim, en présence de Ben Ibbi: Mon Fils, lui dit-il, la protection du Ciel éclate visiblement sur vous; & après les malheurs, dont la Providence Divine vous a tiré jusqu'alors par des voyes surprenantes, chaque instant de votre vie seroit une marque d'ingratitude, si vous cherchiez votre consolation dans les créatures. L'Etre Suprême qui vous créa, est jaloux de notre cœur, qu'il veut posseder; & il ne nous a tiré du néant, que pour l'adorer & le servir. Il a lui-même établi le culte, par lequel il vouloit être honoré: & ce culte est une Loi, dont la sain-

sainteté fait le caractere, dont la charité est la base, & l'équité le principe. C'est une régle immuable de la vie, où l'on trouve tout ce qui peut entretenir la justice, éloigner l'iniquité, exterminer le vice; où le cœur dans une douce contrainte, se sent entrainer volontiers à tout ce qui peut le perfectionner. C'est une Religion qui fait embrasser sans peine les travaux les plus pénibles, exercer sans dégoût les actes les plus humilians, marcher sans difficulté dans les sentiers les plus affreux; qui donne la force de souffrir sans impatience, & qui modere l'excès de la joye dans les plus grands plaisirs. Je parle, mon Fils, du Christianisme, où vous êtes né, & qu'ont suivi vos Parens. C'est à ceux, qui en seront zélés observateurs, que Dieu promet

met un bonheur éternel, dans un séjour plein de gloire.

Là, les Bienheureux, au lieu des plaisirs vains & tumultueux de cette vie, qu'ils ont méprisés, en goûtent de purs & sans mélange, qui remplissent tous leurs désirs. Les rayons de la Divinité les environnent; ils les éclairent, & les embrasent d'un feu, qui fait toute leur félicité. Un torrent de délices enyvre leurs cœurs; ils ont en eux-mêmes une source de joye, qui ne tarit jamais; ils voyent; ils sentent qu'ils sont heureux, & que rien ne peut altérer la paix & la sérenité, dont ils jouissent. Mais, mon Fils, continua-t-il, Dieu, qui promet tant de biens à ceux qui sont initiés aux graces de cette Religion, & qui la gardent inviolablement, condamne tous les autres à des supplices

ces infinis; ils sont tourmentés dans des gouffres de feu, & leurs peines égalent la joye des ames bienheureuses. Mais, interrompit Zelim, si cette Loi étoit aussi sainte, que vous le dites, & qu'il y eut tant de peines portées contre les réfractaires, verroit-on tant d'abus parmi les Chrétiens? N'en trouve-t-on pas d'aussi vicieux, d'aussi abandonnés à leurs passions, que chez les Turcs mêmes, qu'ils regardent comme des Barbares? Mon Fils, répondit Felisor, les passions sont partout les mêmes; elles n'épousent point de Nations, ni d'hommes en particulier. Partout il se trouve des gens sans foi, sans religion, qui font gloire de leurs crimes, qui foulent aux pieds les loix les plus saintes, & qui ne reconnoissent d'autre Divinité, qu'eux-

 mêmes.

mêmes. J'avoue qu'on voit quelquefois de ces impies parmi nous; mais ce n'eſt pas ce que j'appelle des Chrétiens: ils en portent le nom, ſans en avoir les ſentimens. Ce ſont des branches mortes d'un arbre vivant, qui ne tiennent plus au tronc que par l'écorce. Cette ſéve, c'eſt-à-dire, la grace qui fait fleurir l'innocence dans les ames, & qui y prépare en abondance des fruits de Juſtice, ne coule plus dans leurs cœurs; elle ne les nourrit plus: ils ſe deſſéchent, & ce n'eſt plus qu'un bois inutile, deſtiné aux flammes éternelles. Ainſi, mon Fils, l'impiété de ces ſortes de gens ne détruit point la ſainteté & la vérité de la Religion Chrétienne, & n'empêche pas qu'elle ne ſoit la ſeule & l'unique qu'on doive ſuivre. Ces diſcours pleins de force & de ſageſ-

fagesse, firent impression sur l'esprit de Zelim; il en parut ébranlé; & Felisor voulant achever l'ouvrage qu'il avoit si heureusement commencé, lui expliqua le fond de la Religion Chrétienne, & l'éclaircit si bien dans tous ses doutes, que ce jeune Prince abjura le Mahométisme. Ben Ibbi par les soins & les instructions de Felisor, en avoit fait autant depuis quelques années, de sorte que la joye de cette nouvelle conversion fut générale. Ils en rendoient tous les trois des actions de graces à Dieu; & ne se lassoient point d'admirer la bonté de cet Etre suprême, qui tire quelquefois l'homme de l'abîme par des voyes surprenantes, pour le rappeller à lui, lorsqu'ils furent interrompus dans cet entretien, par un parti d'Al-

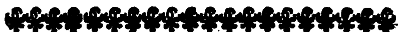
lemands. Ces derniers battoient incessamment la campagne; & le butin qu'ils avoient déja fait dans ce hameau, les y avoit attirés une seconde fois. Ils se jetterent sur Zelim & les deux Vieillards, avant qu'ils eussent eu le tems de se sauver; ils les chargerent de chaînes, & se séparerent ensuite en deux corps. Les uns continuerent leur chemin dans le désert, & les autres prirent la route du Camp. Zelim avec Ben Ibbi fut contraint de suivre ceux-ci; & il eut la douleur de voir que, malgré ses larmes & ses prieres, les premiers emmenoient Felisor avec eux.

Zelim fut alors surpris d'une grande rêverie: ce n'est pas qu'il appréhendât aucun mauvais traitement, il étoit Chrétien; & les obligations

que

que l'Empereur avoit à son Pere, lui faisoient tout espérer de la générosité de ce Prince. Il attendoit même avec la derniere impatience, que sa santé pût lui permettre de l'aller trouver, pour lui découvrir *qui* il étoit, & lui redemander sa chere Damasine, qu'il se doutoit être au nombre de ses Esclaves; mais il s'étoit tellement accoutumé à la douceur de la conversation de Felisor, & il avoit pris tant d'attache pour ce sage Vieillard, qu'il regardoit comme son Pere, qu'il n'en pouvoit supporter la séparation, qu'avec un mortel déplaisir. Ben Ibbi n'y étoit pas moins sensible: comme il avoit néanmoins beaucoup de force sur son esprit, il ne laissa rien voir à Zelim de sa douleur; & voulant le détourner des réflexions,

xions, où il étoit enseveli, il lui proposa de lui faire le récit de ses avantures. Elles sont assez tristes, mon cher Prince, lui dit-il, pour être conformes à la situation de votre ame. Nous ne pouvons nous occuper plus agréablement pendant la route, répondit Zelim; il y a long-tems que je désirois d'être instruit de tous vos malheurs; & puisque vous consentez de me les apprendre, je vous écouterai avec toute l'attention & le plaisir, dont je me sens capable.



Histoire de Ben Ibbi.

Vous savez, Prince, continua le Vieillard, que je m'appelle Ben Ibbi; & que je suis fils de Gazelles. Mon Pere

re eut soin de me faire donner dès mon enfance, une éducation digne de ma fortune, & n'omit rien, pour cultiver les talens qu'il crut remarquer en moi. Un sentiment de vanité l'engagea de m'y faire paroître avec un éclat proportionné à ma naissance & au rang qu'il occupoit, il me donna un train magnifique.

Je n'avois point de sentimens contraires à la vertu, lorsque j'arrivai à la Cour; mais l'air qu'on y respire, me rendit bientôt comme tous les autres Courtisans. C'est là que j'appris à être maître de mon geste & de mes yeux, que je devins profond & impénétrable. L'art de composer mes actions, de dissimuler les mauvais offices, de soûrire à mes ennemis, me devint familier. Je sus bientôt contraindre mon hu-

humeur, être complaisant, parler & agir contre mes sentimens. J'étois attentif à ménager les plaisirs du Prince, à étudier ses foibles, & à flatter ses passions.

Mon inclination & mon devoir m'attacherent à Soliman II. fils aîné de Zelim. Ce Prince est bien fait de sa personne; il réunit en lui les qualités d'un habile Guerrier & d'un savant Politique; & il a montré plus d'une fois, qu'il ne savoit pas moins régler des affaires dans le cabinet, que se faire craindre à la tête des armées. Il est grand dans ses desseins, heureux dans ses entreprises, magnifique dans ses récompenses, infatigable dans la guerre, religieux à tenir sa parole; & tout ce qu'on peut lui reprocher, est une passion pour les femmes, qui le fait pas-

passer par dessus les regles de la justice & de l'équité, lorsqu'il s'agit de la satisfaire.

Je fus assez heureux, pour avoir ses bonnes graces : il n'étoit point content, s'il ne m'avoit auprès de lui; j'étois de toutes ses parties; nous étions des mêmes intrigues & des mêmes plaisirs: c'étoit à moi seul qu'il ouvroit toute l'étendue de son ambition, il me fit souvent craindre qu'elle ne le portât à quelqu'excès; il n'avoit rien de caché pour moi, & j'étois maître de tous ses secrets. Je m'efforçois de mon côté de me rendre digne de sa confiance par beaucoup de fidélité; & mon bonheur voulut que j'eus occasion de lui en donner des preuves, en le délivrant d'un danger où il couroit risque de la vie.

Ce Prince aimoit la chasse avec

avec beaucoup de passion ; & comme il avoit l'ame naturellement guerriere, il amusoit son courage à faire une guerre innocente aux bêtes féroces. Un jour qu'il s'étoit abandonné avec trop d'ardeur à la poursuite d'un ours, il s'éloigna de ses gens ; & lorsqu'il voulut reprendre le chemin de Constantinople, il en prit un tout opposé. Il marcha long-tems sans s'appercevoir de sa méprise ; mais étant tombé dans un Vallon, où il ne s'étoit jamais trouvé en chassant, il comprit qu'il s'étoit égaré ; & il demanda à des bergers, qui paissoient leurs troupeaux dans cet endroit, s'il étoit bien éloigné de Constantinople.

Ces bergers étoient des gens grossiers, & farouches, & ne connoissant point le Prince, ils lui répondirent brusquement qu'ils

qu'ils n'en savoient rien. Le Prince avoit l'ame naturellement fiere, & il n'étoit pas accoûtumé qu'on le traitat avec tant de froideur. Berger insolent, qui me parles de la sorte, dit-il à celui qui lui avoit fait la réponse, sais-tu que je pourrois t'apprendre le respect que tu me dois. Les bergers, qui étoient au nombre de cinq, & qui voyoient que ce Prince étoit seul, ne firent que rire de ses menaces; & ne daignant pas même y répondre, ils continuoient un jeu, qu'ils avoient commencé. Soliman se sentit transporté de fureur à ces marques de mépris: il met le sabre à la main, & alloit en percer le premier qu'il auroit rencontré; mais un des bergers le prévint: il le renversa de dessus son cheval d'un coup de houlette; & le prince alloit être

être assommé par ces brûtaux, lorsque j'arrivai à son secours.

Inquiet de voir qu'après un long-tems il ne paroissoit point, & craignant qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident, je commandai à ceux qui m'accompagnoient, de se séparer, & de prendre différentes routes dans le bois pour le chercher. Je pris moi-même la premiere qui se présenta, & ma bonne fortune me conduisit dans le Vallon où étoit ce Prince. Je frémis à la vue du danger, qui le menaçoit; & poussant mon cheval à toute bride, je me précipitai avec tant de fureur sur les bergers, qu'ils prirent la fuite. Le Prince se releva, me témoignant beaucoup de joye & de reconnoissance pour le service, que je venois de lui rendre. Mon cher Libérateur, me dit-il en me tendant

la

la main, je vous dois la vie ; mais assûrez-vous que c'est un frere que vous venez de sauver plutôt que le Fils de votre Empereur ; & que je n'oublirai jamais l'avanture des bergers, & celui qui m'a délivré si heureusement de leurs mains.

Je répondis en peu de mots au discours obligeant du Prince, & nous voulumes poursuivre les bergers ; mais ils s'étoient retirés avec tant de vitesse dans le bois, que ne trouvant point de passage pour nos chevaux, nous n'en pumes attraper aucun. Notre dépit fut grand lorsque nous vimes qu'il nous avoient ainsi échapés : nous voulions aller chercher les gens de notre suite, & nous mettre en embuscade pour les surprendre, & les faire tous passer au fil de l'épée. Tel est le caractere des princes élevés

dans

dans le luxe & la molesse: la moindre chose enflamme leur colere; & ce n'est que dans des fleuves de sang qu'ils veulent l'éteindre: cependant, comme il étoit déjà tard, nous fumes contraints de nous retirer.

Le Prince crut ne se pas ressentir de sa chûte. Le lendemain toutes fois il se trouva un grand mal de tête, qui lui fit garder la chambre. La fiévre le prit, & on commençoit à craindre qu'elle n'eût des suites fâcheuses; mais la bonté de son tempéramment le tira d'affaire. Pour se rétablir entiérement, il alla prendre l'air à une maison de plaisance que les Ottomans ont à une journée de Constantinople, & voulut que je l'y suivisse.

Quelques jours après, mes affaires me rappellant à la Cour, je fus contraint de le quit-

quitter ; & comme si le sort eût pris à tâche de me procurer des occasions de servir ce Prince, j'y arrivai dans le tems que l'Empereur venoit d'expirer. Il avoit été surpris d'une apoplexie, qui malgré l'art des Medecins, l'avoit emporté en moins de deux heures.

Mon premier soin fut de dépêcher un courrier à Soliman, pour lui porter cette nouvelle : & comme l'amitié, dont il vouloit bien m'honorer, m'avoit donné beaucoup de crédit parmi les premiers Officiers de la Porte, qui l'aimoient à l'adoration, je fis placer des corps de garde dans le Palais, & dans divers endroits de la Ville, afin de contenir tout le monde dans le devoir, & d'arrêter le trouble, qu'apporte ordinairement une telle révolution.

Il étoit déjà tard : tout paroissoit tranquille, & j'étois à donner quelques ordres dans le Palais, lorsqu'on vint m'avertir que Soliman étoit attaqué par une troupe de soldats, qui en vouloient à sa vie. Je reconnus aussi-tôt qu'il s'étoit trâmé quelque trahison secrette ; mais sans m'arrêter à ces réflexions, je pris ceux des Janissaires, que je jugeai les plus affectionnés au Prince, & je courus à son secours. L'obscurité fit que nous surprimes ses assassins, & nous les passâmes tous au fil de l'épée, à l'exception d'un seul, que je fis épargner, pour découvrir ce qui les avoit portés à vouloir commettre un tel attentât.

Nous sumes de lui que Ben-Iaka frere de Soliman, avoit à peine vû Selim expiré, qu'il s'étoit saisi de ses trésors ; qu'il

les avoit ensuite distribués aux troupes, & que plusieurs séduits par cet acte spécieux de générosité, lui avoient prêté serment de fidélité. Il ajoûta que ce Prince avec ce secours & celui de ses amis, avoit résolu de s'emparer du Trône; mais que redoutant la valeur & la conduite de son frere, il avoit formé le dessein de s'en défaire, avant que d'exécuter son projet; que dans cette vûë il avoit envoyé les Janissaires, qu'il avoit gagnés, dans tous les endroits de la Ville par où Soliman devoit rentrer, avec ordre de l'assassiner, & tous ceux de sa suite. Il nous nomma aussi tous les Officiers, & tous les Grands de la Porte, qui trempoient dans cette conjuration; & nous apprit que leur dessein étoit de se rendre maîtres, le lendemain, du Palais,

de tous les postes importants de la Ville, & de déclarer ensuite Ben-Iaka Empereur.

Soliman fut surpris de ce discours ; mais son courage néanmoins n'en fut pas ébranlé. Sans vous, mon cher ami, me dit-il en m'embrassant avec beaucoup de marques de tendresse, j'allois succomber: je vous avoue que mes forces m'abandonnoient. Mais ce n'est pas assez que je vous doive la vie ; il faut aussi que je vous doive l'Empire : prévenons donc nos ennemis, continua-t-il, & ne leur donnons pas le tems de se fortifier dans leur révolte. En même tems il se mit à la tête d'une partie des troupes, que j'avois amenées avec moi ; & me dit d'aller avec l'autre, surprendre les principaux conjurés tandis qu'il iroit

se saisir de la personne de son rival.

La présomption fût toujours un mauvais guide. Ben-Iaka & tous ses Partisans crurent avoir pris des mesures si justes pour faire réussir leur projet, & se persuaderent si fort que le Prince tomberoit dans le piége qu'on lui avoit tendu, qu'ils s'étoient tous retirés chez eux sans la moindre précaution. Heureusement aucun de ceux qui avoient attaqué le Prince, ne nous étoit échapé, & n'avoit pu les informer du mauvais succès de leur entreprise : de sorte que nous les surprimes tous, lorsqu'ils y pensoient le moins; & que presqu'en un instant nous coupames pied à une conspiration qui auroit sans doute divisé l'Empire Ottoman par de cruelles guerres civiles.

 Le

Le lendemain Soliman fut déclaré Empereur avec une joye générale des Grands & du peuple. Comme il méditoit depuis longtems la guerre contre les Princes Chrétiens, il voulut commencer son regne par visiter les Places frontieres de la Hongrie. J'étois prêt de partir avec lui, lorsqu'on vint me présenter l'Esclave, dont la perte m'a conduit dans cette solitude.

C'étoit un prodige de beauté. Jamais la Nature n'avoit rien produit de si parfait, que cette aimable fille; ses charmes éblouïrent mes yeux, & mon cœur se sentit tout à coup transporté pour elle de la passion la plus violente. Vous ne sauriez croire quels efforts il me fallut faire pour m'éloigner d'elle. Cent fois je fus sur le point de deman-

der permission à l'Empereur de rester à Constantinople; mais comme je n'avois d'autre prétexte que celui de satisfaire ma passion, je craignis de m'exposer à son mépris, si je lui faisois cette demande. Je partis donc; mais auparavant je commandai qu'on eut un soin particulier de ma belle Esclave, & qu'on n'omit rien pour lui procurer toute sorte de plaisirs.

L'absence ne produisit point sur mon esprit, l'effet qu'elle a coutume de produire sur tous les autres; elle ne servit qu'à me donner de plus tendres impatiences; & je revins à Constantinople le plus passionné des hommes. La premiere chose qui me vint en pensée, fut d'aller voir mon Esclave.

Je la trouvai dans sa cham-

bre les yeux humides; & l'abordant avec trouble: Oſeroit-on, Madame, lui disje, vous demander la cauſe de votre chagrin? N'auroit-on pas eû pour vous la déférence, qu'on doit à une perſonne auſſi adorable; & mes ordres n'auroient-ils pas été exécutés? Parlez, Madame; je n'omettrai rien pour vous épargner des larmes, que je ne ſaurois vous voir répandre, ſans en avoir le cœur percé de douleur. Ah! s'il eſt vrai, Seigneur, reprit-elle, que vous ſoyez touché de mes pleurs, & que vous vouliez en arréter le cours, rendez-moi à ma patrie, rendez-moi à mes parens.

Je changeai de couleur à ce diſcours; & regardant ma belle Eſclave avec des yeux paſſionnés: Ne me demandez

point, lui dis-je, une chose que je ne peux vous accorder, sans qu'il m'en coute la vie. N'avez-vous pas compris par tout ce que j'ai fait, combien vôtre présence m'est chere? Voudriez-vous m'en priver, & me laisser le plus malheureux des hommes, moi, qui vous aime, qui vous adore, qui met tout au dessous de vous? Commandez ici en maîtresse absoluë: je veux que tout soit soûmis à vos ordres; mon cœur & tous mes biens sont à vous; disposez-en à votre gré; je vous en laisse la souveraine; mais n'esperez pas que je me prive moi-même de votre présence, tant que je vous aimerai, comme je vous aime. Je ne mérite point, Seigneur, reprit-elle froidement, les bontés que vous me témoignez; mais sans faire un personnage

indigne de vous, en attachant vos affections à une simple Etrangere, faites celui d'un grand Prince tel que vous êtes, en me rendant la liberté. N'appellez pas, repartis-je, simple Etrangere, une personne, que les plus rares dons de la Nature distinguent avec tant d'éclat & tant d'avantage. Bien loin de rougir de la passion que j'ai pour vous, je m'en ferai toujours une gloire; & les chaînes que vous donnez, sont si précieuses, que je les porterai avec plaisir toute ma vie.

Je la quittai à ces mots, ne voulant pas la presser davantage. Je crus que je la trouverois peut-être une autre fois disposée à m'écouter plus favorablement; j'aurois pû l'y forcer, le pouvoir des maîtres sur leurs esclaves me donnoit ce droit; mais ce n'étoit point

par

par l'envie seule de satisfaire ma passion, que j'étois alors animé; je voulois être l'amant de mon esclave, & non point son tyran; & j'aurois fait tout mon bonheur de lui plaire.

Tandis que je n'étois ainsi occupé que de mon amour, mon Pere ne l'étoit que de son ambition: vous avez pû apprendre comment il devint Gouverneur de Syrie.

Campson Gouri, Soudan d'Egypte, à qui Selim étoit redoutable, entra dans une ligue contre ce Prince avec l'Ordre de Malthe & le Persan. Le Grand Seigneur instruit de ces différentes négociations envoya des Ambassadeurs au Caire pour détâcher le Soudan de la ligue: mais n'en ayant pû venir à bout, il tourna l'effort de ses armes contre ce Prince; conquit en moins de quatre ans la

Palestine, la Syrie, & toute l'Egypte; & après avoir entiérement détruit l'Empire des Mamelus, il donna contre la politique, le gouvernement d'Egypte à Caïrberg, & celui de Syrie à Gazelle mon pere, qui étoit un des principaux d'entre les Mamelus.

Gazelle demeura fidele à Selim, tant qu'il vêcut; mais il se crut délivré de ses engagemens par la mort de ce Prince. Il n'en eût pas plutôt appris la nouvelle, qu'il songea à relever l'Empire des Mamelus; & il ne désespera pas d'en occuper le trône. Il ne manquoit ni de courage, ni de capacité pour la conduite d'un aussi grand dessein; mais il falloit commencer par me retirer de la Cour. Je lui étois un ôtage trop cher pour me laisser entre les mains d'un Prince, à qui il

il vouloit faire la guerre: il m'envoya un homme de confiance pour m'apprendre l'état des choses; me commander de l'aller trouver à l'heure même, & de partir de la Cour sans prendre congé de Soliman.

Cet Envoyé fut bien surpris de me voir dans des sentimens si éloignés de ceux de mon Pere. Je lui dis que je ne consentirois jamais à une révolte si injuste; que j'étois résolu de ne point quitter la Cour, & que je ne prendrois jamais les armes contre mon Empereur. Cet Envoyé porta ma réponse à mon Pere: il fut désespéré de voir tant de desseins prêts à réussir, se renverser par ma désobéissance. Il me manda (quoi qu'en effet ce ne fût pas son dessein) qu'il continueroit ce qu'il avoit entrepris, & que puisque j'avois si peu de sou-

miſſion pour ſes volontés, il ne changeroit pas de réſolution, quand même Soliman devroit me faire trancher la tête.

Cependant mon amour étoit parvenu à un point, que je ne pouvois plus vivre ſans ma belle Eſclave. Je la voyois à toutes les heures du jour; je lui parlois ſouvent de mon amour, mais je la trouvois toujours inflexible: mes larmes & mes prieres ne pouvoient ébranler ſa fermeté. Je voyois cependant que mes peines l'affligoient, & quelques paroles, qui lui échaperent me firent juger que je ne lui déplaiſois pas; mais que ſon cœur étoit prévenu par une violente paſſion pour un autre. Je voulus m'éclaircir de mon malheur, & je fis venir une Fille qu'on avoit priſe avec elle, & qui paroiſſoit avoir ſa confiance.

Elle

Elle m'apprit que ma Maitresſe s'appelloit Agnés, & qu'elle étoit fille de Dom Alphonſe Senateur Venitien. Agnés, ajoûta cette Fille, a eu dès ſes premieres années une forte inclination pour un jeune Venitien d'une naiſſance illuſtre, qui l'aimoit auſſi éperduement, La conformité d'âge & d'humeur, commença d'abord à former entre eux ce lien qui les uniſſoit ſi étroitement, & il s'eſt depuis fortifié tous les jours par une mutuelle découverte de belles qualités. Leur union a été traverſée une infinité de fois. Ils avoient néanmoins triomphé par leur conſtance de tous les obſtacles, qui s'oppoſoient à leur bonheur, & l'Himen avoit couronné leurs feux. Le jour des nôces on fit la partie d'aller ſe promener ſur la mer; des barques

ques peintes, & dont les rames étoient dorées nous attendoient sur le Port. Jamais le tems n'avoit été si serain; la mer étoit calme & unie comme une glace; mille instrumens faisoient retentir le rivage du son de leurs doux accords; tout annonçoit que cette fête seroit agréable; mais à peine commençions-nous de nous éloigner de terre, que le Ciel se couvrit de nuages: il s'éleva une furieuse tempête; les Matelots qui étoient pour nous conduire, firent de vains efforts pour gagner le port. Toutes les barques furent dissipés en un instant; celle où j'étois avec Agnés, & quelques-unes de ses parentes fut poussée par la violence des vents sur les côtes d'Afrique, où nous avons été prises par des Pirates, qui nous ont vendues à vos Emissai-

faires. Je dis à cette Fille que j'étois content, & je me rendis aussi-tôt auprès de l'Empereur qui vouloit me parler.

J'avois compris par ce que je venois d'entendre, que la belle Agnés étoit inébranlable dans ses résolutions, & qu'étant prise d'une violente passion pour un homme qui en étoit digne, j'aurois bien de la peine à m'en faire aimer. Cette pensée me rendoit triste & mélancolique: j'avois l'air distrait & embarrassé, & je ne répondois aux questions qu'on me faisoit, que par un *oui* ou par un *non*, placés souvent mal à propos. Soliman s'apperçut aisément de mon trouble, & il m'en demanda la cause: la confiance, dont ce Prince m'honoroit, ne me permettoit pas d'avoir rien de caché pour lui; je passai donc avec lui dans son

ca-

cabinet, & je lui découvris mon amour pour Agnés, & l'obſtacle que je croyois qu'elle y apporteroit. Je lui fis en même-tems un portrait ſi avantageux de cette belle Fille, & je lui dépeignis ſes graces ſi au naturel, & avec des couleurs ſi vives, qu'il ſe ſentit pouſſé à une fatale curioſité de la voir.

Je ne vis pas plutôt l'Empereur dans ce deſſein, que je me répentis d'avoir donné tant de louanges à ma Maitreſſe. Je fis tout ce que je pus pour l'en détourner; il y perſiſta. Ce Prince vouloit être obéi.

Le moindre retardement à ſes volontés excitoit ſa colere; & je me ſerois expoſé à perdre ſes bonnes graces, ſi je lui avois refuſé ce qu'il exigeoit de moi. Je fus donc contraint de lui amener Agnés. La triſteſſe

où

où elle étoit, prêtoit à ses yeux une langeur dangereuse, & rendoit sa beauté plus touchante. Soliman ne put être maître de son premier trouble, lorsqu'il la vit: il changea plusieurs fois de couleur; & il paroissoit comme un homme combattu de différentes passions. Il promenoit ses yeux égarés, qui marquoient l'agitation de son ame, tantôt sur elle, tantôt sur moi. Enfin après avoir été quelque tems, comme à réfléchir sur ce qu'il devoit faire, il sortit brusquement, & laissa tout le monde étonné de son action. J'en fus épouvanté, & je la reconnus pour un présage assûré de mon malheur. Je savois que ce Prince avoit l'ame tendre; son foible pour les femmes ne m'étoit pas inconnu, & après ce que je venois de voir, je

ne pouvois douter qu'Agnés n'eut fait une forte impreſſion ſur ſon cœur; & qu'il ne mît dans la ſuite tout en uſage pour s'en rendre le maître.

Cette idée me cauſa une douleur ſi violente, que dès ce moment je tombai malade, & je me retirai chez-moi avec un friſſon qui fut ſuivi de pluſieurs jours de fiévre. Néanmoins comme l'amitié que Soliman avoit pour moi, devoit me perſuader qu'il feroit tous ſes efforts pour vaincre ſa paſſion, inſenſiblement l'eſpérance reprit ſa place dans mon cœur. Je me flattai même de la penſée que ma conſtance, & mes bienfaits, pourroient porter ma belle Eſclave à la reconnoiſſance, & autant par cet eſpoir, que par la bonté de mon tempéramment, je recouvrai ma ſanté.

Lorſ-

Lorsque je me portai assez bien pour sortir de ma chambre, je voulus aller voir Agnés; mais, ô Dieux! que devins-je, lorsqu'on m'apprit que des Jaanissaires étoient venus l'enlever de la part de l'Empereur. On ne me l'avoit point encore dit, de peur d'irriter mon mal. Soliman m'enleve mon Esclave, m'écriai-je! A ces mots je me laissai tomber sur mon lit, comme si j'eusse été frappé de la foudre. Lorsque le premier accès de ma douleur fut passé, je dis & je fis des choses qui tirerent des larmes des yeux de tous ceux qui étoient présens. Je voulois aller poignarder l'Empereur au milieu de ses Gardes; lui arracher ma Maîtresse, & faire cent autres actions toutes impossibles, & qui n'étoient pas si-tôt résoluës, qu'un

qu'un reſte de bon ſens les détruiſoit. Enfin ma derniere réſolution fut d'aller trouver mon Pere; de l'engager à déclarer la guerre à Soliman; d'arracher à ce Prince une vie, que je lui avois conſervée au péril de la mienne; & de le renverſer de deſſus ce même trône, où je lui avois aidé à monter. Admirez un peu, mon Fils, ce que peuvent les paſſions ſur un homme qui leur laiſſe prendre trop d'empire dans ſon ame. La révolte de mon Pere m'avoit paru injuſte, avant que Soliman m'eût enlevé ma Maîtreſſe; & ſi-tôt que j'ai des raiſons particulieres de haïr ce Prince, je crois tout permis à ma vengeance, & je ne trouve plus que de l'équité dans un projet, qui m'avoit d'abord inſpiré tant d'horreur; ma paſſion change d'objet, &

je deviens l'ennemi de mes propres sentimens.

Je partis aussi-tôt malgré mon extréme foiblesse, & je me rendis avec une diligence incroyable auprès de mon Pere. Pour donner de nouvelles forces à son ambition, je lui peignis l'éclat de la Royauté; je fortifiai ses esperances; & je fis tant que ce Prince qui n'étoit que trop disposé à suivre mes conseils, & qui étoit ravi de voir que j'entrois dans ses vûës, se disposa à faire éclater sa révolte.

Comme il ne se trouvoit pas néanmoins assez de forces pour résister seul à la puissance formidable des Turcs, il dépêcha secrétement, par mon avis, un de ses Confidens à Cairberg, Gouverneur d'Egypte. Son Agent lui représenta que, sous le regne d'un jeune Prince, rien

rien ne feroit plus aifé & plus glorieux pour l'un & pour l'autre, que de joindre leurs forces, & de les employer à délivrer leur Nation de la tyrannie des Turs; mais Caïrberg préféra une fortune toute faite & des plus éclatantes, dont pût joüir un Particulier, au fuccès incertain d'une entreprife auffi dangereufe. Ainfi pour éloigner de lui tout foupçon d'infidélité, il fit mourir l'Envoyé de mon Pere, & dépêcha en même-tems un courier à la Porte pour informer le Grand Seigneur, & fes Miniftres de nos projets.

Soliman envoya auffi-tôt contre Gazelle une puiffante armée commandée par le Bacha Ferhat, un de fes plus habiles Généraux. Lorfque mon Pere ne vit point revenir fon Agent, il fe douta bien

bien qu'il avoit été trahi par le Gouverneur d'Egypte, & voulut faire sa paix avec Soliman; mais je lui remontrai qu'il s'étoit embarqué trop avant pour reculer; & que la seule délibération si on demeurera fidele à son Souverain, est une infidélité punissable, que Soliman ne lui pardonneroit jamais la démarche qu'il venoit de faire; & qu'ainsi il falloit vaincre ou mourir.

Gazelle se laissa persuader à mes raisons. Il rassembla auprès de lui ce qui restoit de Mamelus dispersés en différents endroits. Toute la Syrie par ses ordres prit les armes. Je l'engageai à envoyer en même tems des Ambassadeurs à Rhodes, pour obtenir des Chevaliers, un train d'artillerie, dont il avoit besoin pour résister à leur en-

nemi commun. Le grand Maître, lui envoya aussi-tôt des canons, de la poudre, & d'autres provisions de guerre, avec d'excellens Officiers d'artillerie. Gazelle s'en servit utilement; & bien qu'on attendît à tous momens l'armée des Turcs, qui étoit en marche, je ne laissai pas de lui persuader d'assiéger Tripoli & Barut, dont il se rendit le maître.

Il fallut interrompre ces conquêtes par l'arrivée de Bacha Ferhat: mon Pere avoit moins de troupes; mais je lui fis voir qu'il ne pouvoit trouver son salut que dans une victoire, & par mon conseil, il marcha droit aux Turcs. Il eut été bien plus à propos de se retrancher dans quelqu'endroit inaccessible, d'où on auroit pu harceler les ennemis,

nemie, leur couper les vivres, leur enlever leurs convois, & les laisser ruiner par les causes de destruction qui étoient parmi eux, alors à demi morts de faim & de maladies, on auroit pû les combattre sans rien risquer; la victoire auroit été sûre; mais tel est le propre des passions; elles aveuglent l'honneur, & le font marcher à grands pas vers sa perte. L'envie que j'avois de me venger, faisoit que je m'en ôtois à moi-même les moyens.

Les deux armées en vinrent bien-tôt aux mains. La Victoire fut longtems disputée. Gazelle, à la tête des Mamelus soutint pendant six heures tout l'effort des Turcs. Je combattois à ses côtés avec une fureur que rien ne sauroit égaler: je ne respirois que le sang & que le carna-

ge: je parai plusieurs coups, dont mon Pere auroit été accablé; mais je ne pus le défendre longtems contre la multitude, & je le vis tomber percé de coups sur un tas de Mamelus, qui avoient eu un pareil sort. Je fis des efforts incroyables pour venger sa mort; je tuai de ma main plusieurs Officiers des Janissaires: me voyant néanmoins accablé par le nombre, je ne songeai plus qu'à me sauver du combat, & même de toute la Syrie; & je vins m'établir dans le hameau que nous venons de quitter, pour y déplorer en liberté mon malheur.

Comme Ben Ibbi achevoit ces paroles, ils arriverent au camp. Zelim demanda à parler à l'Empereur. Comme il étoit mis d'une façon à faire

juger

juger qu'il tenoit un rang considérable parmi les Mores, on lui accorda cette grace. Prince, dit-il à Charles-Quint, vous voyez un ennemi qui a longtems persécuté les Chrétiens; mais si les maux que je leur ai faits peuvent recevoir quelque pardon, je vous le demande au nom de Charles de Bourbon, mon pere. Il lui raconta alors ce qu'il avoit appris de la bouche de Felisor, & lui montra un anneau, dont ce Prince avoit fait présent au Connétable.

L'Empereur à ces indices ne put doûter de la vérité de ce que Zelim lui disoit: il avoit appris quelque chose, quoique confusément de l'amour du Connétable; il savoit même qu'il avoit eu un Fils, & qu'on ignoroit ce qu'il étoit devenu. Il témoigna beaucoup de joye

de le voir ; & comme la mort l'avoit empêché de recompenser le Pere des services qu'il en avoit reçus, il étoit bien-aise de pouvoir faire retomber ses bienfaits sur la personne du Fils. Il embrassa Zelim avec bien des marques de tendresse ; lui assigna un revenu considérable, & voulut qu'il eût rang parmi les Seigneurs, dont sa Cour étoit alors composée. Une si éclatante faveur ne causoit aucune joye à Zelim ; & il auroit acheté de tous les avantages qu'il possédoit le plaisir de voir sa chere Damasine. Seigneur, dit-il à Charles-Quint, je suis confus de toutes vos bontés ; & je crains de ne vous en pas faire paroître assez ma reconnoissance : j'ose néanmoins vous demander encore une grace : Damasine est votre esclave, rendez-la moi,

Sei-

Seigneur, & par elle vous me rendrez plus heureux, que par tous les biens dont votre générosité m'accable. Ensuite il fit à l'Empereur le récit de ce qui lui étoit arrivé, depuis qu'il l'avoit vûë à la prise d'Estora; & lui fit voir tant de passion pour elle, que ce Prince résolut de couronner la flamme de ces deux Amans.

Il crût qu'il lui seroit aisé de le faire. Les Soldats qui avoient pris Damasine, la lui avoient présentée; & charmé de sa beauté, il avoit fait rompre ses liens, & l'avoit confiée au Marquis d'Aguilar, pour qu'il eut soin de la faire instruire dans la religion Chrétienne. Il dit donc à Zelim que dans peu il verroit Damasine; & que s'il étoit vrai qu'il l'aimât, il se-

roit bien-tôt au comble de ſes deſirs. Ces eſpérances cauſerent à Zelim des tranſports de joye qu'on ne ſauroit exprimer, il s'abandonna tout entier au plaiſir d'avoir retrouvé ſa chere Maîtreſſe ; & quand il fit réflexion qu'il ne ſentiroit plus de remords en la voyant, il tomba dans un raviſſement qui tenoit par ſa douceur tous ſes ſens enchaînés. Il fut longtems ſans pouvoir s'énoncer, & la parole lui étant revenue, il rendit mille actions de grace à Charles-Quint, & le conjura de ne pas différer ſon bonheur.

L'Empereur envoya auſſi-tôt chercher le Marquis d'Aguilar, & lui fit dire d'amener Damaſine avec lui ; mais le Marquis vint ſeul, & dit à Charles-Quint qu'il avoit fait paſſer Damaſine en Eſpagne chez

chez une de ses Parentes, où elle seroit avec bien plus de bienséance que dans un Camp, & où elle resteroit jusqu'à ce qu'il plût à Sa Majesté d'en disposer autrement.

Zelim demanda aussi-tôt s'il n'y avoit point de Vaisseau prêt à faire voile pour l'Espagne ; on lui dit que tous ceux qui restoient étoient nécessaires pour le transport des troupes, & qu'ils ne partiroient qu'à la fin du mois. Zelim ne pût voir ainsi reculer ses espérances sans beaucoup de douleur ; il se défioit de la rigueur du Sort, qui jusqu'alors sembloit avoir pris à tache de le persécuter ; & il craignoit toujours que quelque nouveau malheur ne lui enlevât sa Maîtresse. Les dangers qu'on éprouve sur mer venoient en foule se présen-

ter à son imagination échauffée ; & dans les frayeurs, dont son ame étoit alors saisie, les vents, les rochers, les Corsaires, le ciel, la mer, tous les élemens, lui paroissoient conjurés pour la perte de Damasine. Ces idées le tenoient dans de continuelles alarmes. O! combien de fois ne se reprocha-t-il pas d'avoir attendu qu'on le fît prisonnier, pour venir au Camp de l'Empereur. Deux ou trois jours plutôt, disoit-il en lui-même, j'étois heureux ; je pouvois sans scrupule lui faire voir toute l'ardeur de mon amour ; j'aurois peut-être eu la joye de la voir y consentir, & parce que je me suis trop écouté, je suis peut-être cause de son malheur & du mien ; car peut-être qu'à l'instant que je parle, elle est en-

ensevelie dans les ondes de la mer, peut-être qu'elle est dans les mains des Pirates, qui lui font éprouver une triste servitude : & quand tous ces accidens ne lui seroient pas arrivés, je serai toujours plusieurs jours sans la revoir.

Il ne lui fut pas long-tems permis de se flatter de cette pensée. Comme il alloit souvent sur le Port pour avoir des nouvelles de Damasine ; il apprit que le Vaisseau où elle s'étoit embarquée, avoit été coulé à fond par des Corsaires, & que personne ne s'étoit sauvé du naufrage. Il est aisé de juger ce qu'il devint à cette nouvelle. Il avoit crû son bonheur certain : Damasine avoit laissé voir qu'elle l'auroit aimé plus que toutes choses, si son devoir le lui avoit permis ; ce devoir n'apportoit plus d'ob-

ſtacle à ſa félicité; toutes les difficultés s'applaniſſoient au ſecret de ſa naiſſance; il retrouvoit ſa Maîtreſſe, & elle étoit au pouvoir d'un Prince, qui lui donnoit de tendres marques de ſon amitié, & qui ſe ſeroit fait un plaiſir d'en diſpoſer en ſa faveur; & on lui dit qu'elle a fait naufrage. Il ne put réſiſter à ſa douleur, & tomba ſans connoiſſance. Il fut long-tems privé de l'uſage des ſens, il revint néanmoins, & le premier objet qu'il remarqua, fut Ben Ibbi, qui le tenant dans ſes bras, l'arroſoit de ſes larmes: Ceſſez, mon Pere, lui dit-il, ceſſez de vous affliger pour un malheureux qui quittera la vie ſans regret, puiſqu'il perd ce qui étoit ſeul capable de la lui faire aimer. La mort eſt le plus grand bonheur qui puiſſe maintenant m'arri-

ver.

ver. Après ce peu de paroles, il demeura dans un morne silence: on l'entendoit seulement prononcer quelques fois le nom de Damasine, d'une voix entre-coupée de soûpirs : ses yeux étoient sans mouvement, & refusoient de répandre des larmes. L'Empereur étoit extrêmement affligé de l'état où il le voyoit; il se joignit à Ben Ibbi, pour tâcher de le consoler : il lui représenta qu'un homme de cœur devoit mettre sa raison au-dessus de tous les caprices du Sort, & que sa gloire & sa Religion, lui défendoient d'avancer ses jours, par une douleur immodérée. Il n'en falloit pas davantage pour obliger Zelim à donner des bornes à son affliction; personne n'étoit plus sensible que lui sur l'honneur, & il avoit assez de vertu pour

se soûmettre au devoir que lui imposoit sa Religion. Ce qui ne servit pas peu encore à le consoler, ce fut l'arrivée de Felisor, que les Allemands n'avoient gardé avec-eux, que pour qu'il les conduisit dans des endroits où ils pussent faire du butin. Sa douleur se convertit en sentimens de vengeance; il résolut de faire toute sa vie une guerre implacable aux Corsaires de la Méditerranée, & communiqua son dessein à l'Empereur, qui l'approuva, & lui donna deux Galéres bien équipées. Il se mit aussi-tôt en mer. Ben Ibbi voulut retourner dans sa solitude. Pour Felisor, il s'étoit entierement dévoué au Prince; & il le suivit. Zelim se rendit en peu de tems la terreur des Pirates. Fort ou foible il attaquoit tous ceux qu'il rencontroit;

troit ; il les poursuivoit quelques fois jusques dans le Port d'Alger ; & comme il entendoit parfaitement la marine, & qu'il se battoit avec beaucoup de valeur & d'animosité, il demeuroit toujours le Vainqueur.

Un jour qu'il étoit dans le Port de Tripoli, on vint lui dire qu'il paroissoit un Vaisseau Algérien ; il sortit aussitôt du Port avec ses deux Galeres, & lui donna la chasse. Les Corsaires qui étoient en grand nombre, n'éviterent point le combat : on en vint à l'abordage ; le combat se maintint long-tems avec un égal avantage ; la victoire plus d'une fois passa successivement dans l'un & dans l'autre parti. Les Corsaires gens de Mer, élevés dans le feu & au milieu des armes, se battoient avec un cou-

rage

rage déterminé : plus d'une fois ils se flatterent de faire reculer leurs ennemis ; mais ils avoient en tête un homme intrépide, qui n'avoit jamais connu de perils. Ce jeune Héros se jetta l'épée à la main dans leur Vaisseau ; ses gens encouragés par son exemple le suivirent ; ce fut moins alors un combat, qu'un massacre général. Zelim ne fit point de quartier, & tous les Corsaires furent passés au fil de l'épée.

On delivra tous les Prisonniers, qui se trouverent en grand nombre ; Zelim vouloit les voir tous les uns après les autres, & il se faisoit un plaisir de rompre leurs chaînes. La plupart de ces Esclaves étoient Marchands & Matelots ; mais Il y avoit parmi eux une Dame Italienne, qui paroissoit de distinction : bien qu'elle ne fût

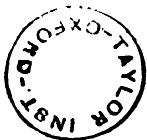
pas

pas dans sa premiere jeunesse; elle retenoit encore toutes les graces de cet âge, on peut dire qu'elle étoit parfaitement belle. Elle paroissoit triste; & regardoit Zelim avec beaucoup d'attention. Zelim de son côté ne pouvoit détourner les yeux de dessus cette Dame; & plus il examinoit ses traits, & plus il trouvoit qu'elle ressembloit à sa Maîtresse. Il lui vint alors en pensée, qu'elle pourroit bien être la mere de Damasine; & le desir de s'en éclaircir, fit qu'il la tira en particulier. Permettez-moi, Madame, lui dit-il, de vous demander par quel accident vous êtes tombée dans les mains de ces Corsaires; & apprenez-moi, je vous prie, quelle est cette Personne, pour qui j'ai conçu tant d'estime, & à qui j'ai été assez heureux que de

de procurer la liberté. L'Etrangere répondit au compliment de Zelim avec beaucoup de politesse ; & voulant payer les bontés de son Libérateur par toute sa confiance, elle satisfit à sa curiosité de cette maniere.

Fin du premier Tome.





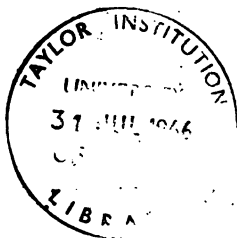
LES AVANTURES DE ZELIM ET DE DAMASINE,

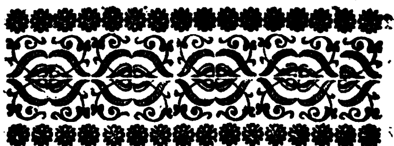
HISTOIRE AFRIQUAINE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Aux dépens de la COMPAGNIE.
MDCCXXXV.


TAYLOR INSTITUTION
31 JUL 1966
LIBRA



LES AVANTURES DE ZELIM ET DE DAMASINE.



SECONDE PARTIE.

HISTOIRE DE LÉONOR D'ELVEDO.



BIEN qu'à mes habits & à mon langage, il paroiſſe que je ſois Italienne, je ſuis pour-

tant née en Espagne, & j'ai passé les premieres années de ma vie à Madrid. Je suis fille de Dom Pédre d'Elvedo, Grand d'Espagne, & je fus nommée Leonor. Mes Parens, qui n'avoient que moi d'enfant, songerent de bonheur à me marier. Ils jetterent pour ce dessein les yeux sur le Fils de Lannoi, Vice-Roi de Naples. Il s'appelloit Alvar Lannoi, pour le distinguer de son Pere, & il devoit un jour avoir de grands biens. Ce mariage étant un effet de politique, on ne m'avoit pas demandé mon goût, & je n'avois jamais vû Alvar, quand je l'épousai; mais il me parut si bien fait, & je trouvai sa personne si aimable, qu'il me sembloit que je n'aurois pû choisir moi-même un Epoux plus à mon gré. J'eus de mon côté le bonheur de lui plaire;
&

& l'Amour, qui n'avoit point devancé notre union, lui succéda.

Dom Alvar me donnoit tous les jours de tendres marques de sa passion, & je tâchois d'y répondre par toute l'ardeur, dont j'étois capable. Nous ne nous parlions, & nous ne nous regardions qu'avec transport; & comme la Fortune nous avoit donné de grands biens, rien ne manquoit à notre bonheur.

Deux ans s'étoient écoulés de cette sorte, dans toutes les douceurs d'une flâme mutuelle & légitime, lorsqu'il prit envie à Dom Alvar, d'aller passer quelque tems auprès de son Pere. Il m'en parla; & comme j'étois bien aise de voir l'Italie, je voulus faire le voyage avec lui. On apprêta tout pour notre départ, & nous nous embarquâmes sur un fort Vaisseau,

que le Vice-Roi nous avoit envoyé. Je me repentis bien-tôt d'avoir approuvé la résolution de Dom Alvar. A peine commencions-nous à perdre la terre de vue, que nous fûmes attaqués par cinq Vaisseaux Algériens, qui entourerent le nôtre. Dom Alvar donna en cette occasion des marques d'une valeur extraordinaire; il coula à fond deux de ces Pirates, & les autres ayant accroché notre Vaisseau, & y ayant sauté en foule, il les en chassa plusieurs fois; mais un coup de fusil qu'il reçut à la cuisse, le mit hors de combat. Les Soldats, qui étoient pour nous défendre, perdirent courage, lorsqu'ils virent que le Chef étoit blessé, & ne firent presque plus de résistance. Les Corsaires irrités de la perte d'une infinité des leurs, les massacré-

ſacrerent tous impitoyablement. Dom Alvar ne fut pas épargné; j'eus la douleur de voir un de ces Barbares le percer de ſon épée. O Dieux! que devins-je à cette vue? Je fis des plaintes, qui auroient attendri tout autre, que ces Pirates. Il ne firent que rire de mon déſeſpoir, & je fus miſe à la chaine avec les femmes, qui étoient dans le Vaiſſeau pour nous ſervir. On nous expoſa en vente, lorſque nous fumes arrivés à Alger, & je fus achetée, pour ſervir la Femme de Muley. Je découvris ma naiſſance à cette Princeſſe; elle parut touchée de mes maux, & me diſpenſa des vils emplois, où les Eſclaves ſont engagés. J'obtins même d'elle que je ſerois reçûe à rançon, & j'écrivis auſſi-tôt à mes Parens & au Vice-Roi, pour les informer de mon mal-

heur, & les prier de m'envoyer la somme qu'on me demandoit pour mon rachat.

Cependant j'étois grosse de huit mois, & pendant l'interval que je fus sans recevoir de nouvelles, j'accouchai d'une fille que je nommai Agnés. Elle avoit tous les traits de son Pere, & on ne sauroit croire combien ce gage de notre union m'étoit cher. J'allois mille fois le jour dans l'appartement où on la nourrissoit; je croyois à chaque moment remarquer une grace nouvelle dans ses moindres souris; & je m'abandonnai de telle sorte à l'amour maternel, que je ne vivois plus que dans la naissante Agnés. Peu de tems après je reçus l'argent qui m'étoit nécessaire pour avoir ma liberté; mais quelle fut ma douleur, lorsqu'étant sur le point de partir,

tir, l'Esclave qui avoit soin d'Agnés, vint toute fondante en larmes me dire qu'elle étoit morte. Je ne pus d'abord croire ce que cette Fille m'annonçoit; il est vrai que je n'avois pas vû Agnés ce jour-là, mes affaires m'en avoient empêchée; mais je l'avois laissée la veille en parfaite santé. Jamais elle ne m'avoit paru se mieux porter. Je courus avec empressement dans la chambre d'Agnés; & lorsque je vis la pâleur de la mort répandue sur son visage, je fus frappée d'une si vive affliction, que j'en perdis la connoissance. On m'en leva de cet endroit, & lorsque j'eus repris l'usage des sens, je ne songeai plus qu'à m'éloigner d'un lieu, où tous les objets me rappelloient le souvenir de mon Agnés. Notre navigation fut traversée par une

une furieuſe tempête ; nous débarquâmes néanmoins heureuſement à Naples. Je trouvai le Vice-Roi inconſolable de la perte de ſon Fils ; il pouſſa des cris à ma vue, qui me percerent le cœur. Je lui cachai toutefois ma douleur, de peur d'aigrir la ſienne ; mais lorſque je fus en particulier, je verſai un torrent de larmes.

Mon deſſein n'étoit pas de reſter long-tems à Naples. je voulois repaſſer en Eſpagne ; mais la mort de mes Parens que j'appris, lorſque j'allois m'embarquer, & les prieres du Vice-Roi, qui me ſollicitoit tendrement à demeurer auprès de lui, me firent oublier ma patrie. Je fixai mon ſéjour à Naples ; je liai alors une étroite amitié avec une Dame du premier mérite. Elle avoit, comme moi, de juſtes ſujets

de

de douleur; & la conformité de notre malheur nous donna l'une pour l'autre cette forte inclination, que nous avons pour les personnes, dont nous jugeons les dispositions semblables aux nôtres. Elle étoit de Milan, & ses affaires l'avoient appellée depuis peu à Naples; il n'y eut bientôt rien de caché entre nous deux. Elle me conta qu'elle avoit été aimée d'un grand Prince, dont elle avoit eu un Fils; qu'elle devoit bientôt se marier avec lui; mais que la mort étoit venue à la traverse; qu'elle avoit enlevé ce Prince chéri au milieu de ses trophées; & que pour comble d'infortune, celui à qui elle avoit confié son Fils, avoit disparu avec lui. Toutes les fois qu'elle me parloit de son cher Fils, elle ne pouvoit retenir ses larmes.

une furieuſe tempête ; nous débarquâmes néanmoins heureuſement à Naples. Je trouvai le Vice-Roi inconſolable de la perte de ſon Fils ; il pouſſa des cris à ma vue, qui me perçerent le cœur. Je lui cachai toutefois ma douleur, de peur d'aigrir la ſienne ; mais lorſque je fus en particulier, je verſai un torrent de larmes.

Mon deſſein n'étoit pas de reſter long-tems à Naples. je voulois repaſſer en *Eſpagne*; mais la mort de mes Parens que j'appris, lorſque j'allois m'embarquer, & les ... du Vice-Roi, qui ... tendrement à d... de lui, me ... patrie. ... Naples ... te ...

de douleur; & la conformité de notre malheur nous donna l'une pour l'autre cette forte inclination, que nous avons pour les personnes, dont nous jugeons les dispositions semblables aux nôtres. Elle étoit de Milan, & ses affaires l'avoient appellée depuis peu à Naples; il n'y eut bientôt rien de caché entre nous deux. Elle me conta qu'elle avoit été aimée d'un grand Prince, dont elle avoit eu un Fils; qu'elle devoit bientôt se marier avec lui; mais que la mort étoit venue à la traverse; qu'elle avoit enlevé [illegible]nce chéri au milieu de [illegible]hées: & que pour com[illegible] celui à qui el[illegible] Fils, avoit [illegible] Toutes les [illegible]it de son [illegible]voit re-

Je m'efforçois par toutes sortes de raisons de la consoler. Le Ciel propice à vos vœux, lui dis-je, pourra vous rendre votre Fils, lorsque vous y penserez le moins ; peut-être que ce Fils par ses belles qualités vous consolera de la perte du Pere ; pour moi je ne dois plus me flatter de ces pensées ; toute esperance m'est interdite. Dom Alvar n'est plus ; j'ai vû mon Agnés, qui commençoit à adoucir mes peines dans les bras de la mort, rien ne peut l'en tirer ; mon malheur est certain. Elle ne répondoit à mon discours, que par des larmes & des sanglots : je m'abandonnois alors de mon côté aux réflexions les plus tristes, & nous restions quelquefois des heures entieres à nous regarder sans nous rien dire. Je ne sai néanmoins quel

rayon d'espérance venoit suspendre mes maux au plus fort de mon affliction; je me flattois qu'on avoit peut-être supposé un enfant mort à la place de ma Fille; je me souvenois même d'avoir vû dans cet enfant, que ma douleur m'avoit empêché de bien considerer d'autres traits que ceux qu'avoit Agnés; & je ne pouvois me persuader que la mort eut causé un tel changement. Je m'imaginois alors que c'étoit un artifice, dont Muley, s'étoit servi pour obtenir une seconde rançon, & qu'ainsi je pourrois revoir quelque jour ma Fille. Cette pensée s'est emparée de mon esprit, & s'y est tellement fortifiée depuis plusieurs années, que malgré les dangers que j'avois déjà courus sur Mer, malgré les larmes du

Vice-Roi & de mon Amie, malgré le peu d'apparence que je pusse retrouver Agnés, quand bien méme elle ne seroit pas morte, je m'embarquai pour Tunis, à dessein d'apprendre de ses nouvelles.

Telle est la suite déplorable de mes disgraces ; ma raison affoiblie se livre à des chimeres ; je cours après le phantôme d'une félicité, dont je ne joüirai jamais. Nous partîmes de Naples avec un vent favorable ; & nous commencions à découvrir les côtes d'Afrique, lorsque nous avons été pris par des Corsaires. Déjà ils nous conduisoient à Alger, & j'allois éprouver une seconde fois la dureté d'un triste esclavage ; mais vous étes venu nous délivrer heureusement : & je puis dire que je vous suis redevable de la vie ; je n'aurois pû

pû supporter sans mourir ce dernier coup de la rigueur du sort.

Pendant que Leonor achevoit son récit, Zelim rêvoit très-profondement à tout ce qu'il venoit d'entendre ; & repassant dans sa mémoire ce qu'il savoit de Damasine & de Dona Bella, il ne put douter que la premiere ne fût cette même Agnés que Leonor cherchoit, & la seconde, cette Amie avec qui elle étoit liée par les nœuds de l'amitié la plus tendre. Cette réflexion lui causa des mouvemens de joye qu'on trahit, quand on entreprend de les dépeindre par des paroles. Comme il étoit d'un naturel excellent, il aimoit Dona Bella, sans la connoître, avec une tendresse inconcevable. Felisor lui avoit dit qu'il la croyoit morte de douleur;

l'assûrance que Leonor lui donnoit, qu'elle étoit encore en vie, & l'espérance de la revoir, lui faisoient goûter un contentement indicible; mais l'idée de Damasine, qui avoit péri si misérablement dans les flots, venant se représenter à son imagination, toute sa joye se changea en amertume. Ah! Damasine, s'écria-t-il, oubliant qu'il étoit devant quelqu'un, votre image chérie viendra-t-elle toujours me troubler dans mon bonheur? C'est vous, qui m'avez empêché de jouir du retour de ma fortune. J'apprenois ma naissance, je rentrois dans le sein de ma Religion, j'étois comblé des bienfaits d'un grand Prince, & cependant votre souvenir me rendoit malheureux. Faut-il qu'il m'empêche encore aujourd'hui d'être sensible au plaisir de revoir

voir des nouvelles de ma Mere? Après ce peu de paroles, il entra dans une rêverie très-profonde. Plusieurs de ses gens vinrent alors lui dire, qu'on découvroit un Corsaire sur la gauche; il sortit comme d'un songe à cette nouvelle, & il fut bien surpris de voir Léonor à côté de lui. Il eût souhaité d'avoir un plus long entretien avec cette Dame, pour apprendre d'elle quelque chose de plus particulier, sur ce qui regardoit Dona Bella, & l'informer aussi du triste sort d'Agnés; mais il se seroit reproché toute sa vie comme un crime, d'avoir manqué l'occasion de combattre un Corsaire; il quitta donc aussi-tôt Leonor, & fit tout préparer pour donner la chasse au Brigantin.

Bien que les Pirates eussent plusieurs heures devant Zelim;

il

il avoit un vent si favorable, & il excitoit son Pilote par des paroles & des promesses si pressantes, qu'il toucha bien-tôt à sa proye. Le combat fut trés-sanglant; Zelim se battoit comme un homme, qui n'avoit jamais craint la mort, & qui ne se soucioit point de périr, s'il n'étoit point victorieux. Ses Soldats animés par ses cris, se porterent contre les Corsaires avec une valeur si déterminée, qu'ils entrerent dans leur Vaisseau. Ceux-là furieux de désespoir, & encouragés par l'exemple de leurs Chefs, se rallierent auprès du mât, firent des prodiges de valeur; & quoique reduits en petit nombre, forcerent Zelim d'abandonner le Brigantin, & s'étant décramponés d'avec la Galere, ils prirent le large. Zelim les rejoignit bien-tôt: ce fut

fut un second combat; mais la partie n'étoit plus égale. Les Pirates avoient perdu la plupart de leurs Soldats & de leurs Matelots; à peine en restoit-il assez pour conduire ce Vaisseau. Ils furent tous pris. Ils offrir à quelques Passagers de les remettre dans quel Port ils désireroient, mais, ô Dieux! quelle fut sa surprise, lorsque sur le visage d'un jeune Turc, qui étoit de leur nombre, il remarqua tous les traits de sa chere Damasine. Il se sentit ému à cette vue; le cœur lui palpita; des larmes s'échappoient de ses yeux; il pleuroit sans savoir pourquoi, & il étoit dans un trouble & une agition, qu'on ne sauroit représenter.

Le jeune Turc de son côté, étoit dans un état très-peu different de celui de Zelim: il chan-

changeoit à chaque moment de couleur. Le Prince, à qui aucun de ses mouvemens n'échappoit, s'en apperçut; il ne savoit que juger de ce qu'il voyoit. Une pensée flatteuse lui disoit que c'étoit Damasine; mais quelle apparence que cette Amante, dont la mort étoit confirmée depuis trois ans, se trouvât dans ce jeune Turc? Il le pria de vouloir bien lui dire qui il étoit; mais un homme qui étoit avec lui, & qui paroissoit son Pere, voyant son embarras, prit la parole & répondit à Zelim, qu'ils étoient Marchands; qu'ils alloient à Venise; & que n'ayant point trouvé d'autre Vaisseau prêt à faire voile que ce Brigantin, ils avoient fait marché avec les Corsaires, pour le passer, lui & son Fils, dit-il en montrant le jeune Turc, en

Sicile,

Sicile, d'où ils devoient se rendre à Venise.

Cette réponse augmenta le trouble de Zelim, & il tomba dans une perplexité, dont toute la force de son esprit ne pouvoit le tirer. Il n'étoit pas le seul qui fût dans l'embarras; la vue du jeune Turc n'avoit pas fait moins d'impression sur Leonor; elle ne pouvoit démêler ses sentimens; elle étoit attendrie, & elle sentoit quelque chose en elle, qui lui disoit que ce jeune Turc lui étoit cher. Toutes les inclinations & toutes les affections de son ame la portoient vers lui; elle imaginoit un plaisir infini à lui donner des marques de sa tendresse; & si elle avoit osé suivre les mouvemens de son cœur, elles auroit été se jetter à son col.

Cependant la nuit vint; Ze-

lim fit donner au jeune Turc la chambre la plus commode, & se retira dans la sienne pour rêver à son aise. Lorsqu'il fut couché, il repassa dans sa mémoire toutes les actions du jeune Turc; & comme il n'y en avoit aucune, qui ne lui représentât celles de sa chere Maîtresse: N'est-ce point Damasine, disoit-il en lui-même, & peut-il y avoir une personne au monde, qui ressemble aussi parfaitement à une autre, que ce jeune Turc ressemble à Damasine, sans être la même personne?

A ces mots il promenoit son imagination, sur tout ce qu'il avoit vû cette journée; & ne se représentant pas un seul soûris, qui ne lui fit reconnoître sa Maîtresse: C'est elle-même, reprenoit-il, le Ciel l'a ressuscitée, pour l'offrir encore une

autre fois à ma vue, sous une autre forme ; c'est Damasine que je viens de voir. Cette pensée lui causoit une joye inconcevable, puis se reprenant avec douleur : Hélas ! poursuivoit--il, qu'est-ce que j'ose croire ? Quoi, Damasine seroit encore vivante ? Il n'est pas vrai qu'elle a péri dans les flots ; c'est elle qui vient de se présenter à mes yeux sous l'habit de Turc. Non, Elle se seroit découverte à moi : ce n'est point Damasine ; c'est un phantôme agréable, qui vient m'annoncer le malheur de ma condition présente.

Cette réflexion rappellant dans sa mémoire le moment heureux, où on lui promettoit de lui faire voir bientôt l'objet de ses désirs ; & le caprice du destin, qui sembloit ne lui avoir montré son bonheur, que pour

pour lui en faire sentir plus vivement la perte; il s'abandonnoit à la douleur la plus vive. Il lui fut impossible de prendre aucun repos pendant toute la nuit; & las de se tourmenter dans son lit, il se leva pour aller se promener sur la Galére. En passant auprès de la chambre du jeune Turc, il entendit parler tout bas. Il s'en approcha sans faire de bruit, & prêta l'oreille: Quoi, disoit au jeune Turc cet homme, qui paroissoit son Pere, votre Vainqueur est cet Amant, dont vous m'avez parlé tant de fois; pour qui vous avez voulu mourir, & dont vous m'avez dit que le souvenir étoit si cher à votre mémoire? vous le retrouvez? Par ce que vous savez de ses sentimens, il ne vous est pas permis de douter qu'il ne soit au désespoir de vous avoir perdue.

due. Ses habits lugubres, l'air triste de son visage, & les larmes qu'il n'a pû retenir en vous voyant, en font des preuves suffisantes. Une seule parole arréteroit le cours de ses pleurs, & le rendroit heureux, cependant vous la lui refusez; il n'est donc pas vrai que vous l'ayez aimé. Ah! repartit le jeune Turc, que je voudrois que ce que vous dites fut véritable, & qu'il l'auroit été à souhaitter pour ma gloire. Mais puisque vous voulez que je vous le répéte: J'aime Zelim; je l'aime mille fois plus que moi-même; je serois prête encore de donner ma vie pour conserver la sienne; & si pour contribuer en quelque chose à sa félicité, il ne falloit que passer mes jours dans un supplice continuel, je ne différerois pas d'un moment à le rendre heureux; mais son

bonheur eſt un trop haut prix. Il me faudroit paſſer par deſſus les régles que je me ſuis preſcrites; & ſi Zelim m'eſt cher, mon devoir & ma gloire me le ſont encore davantage. Je ne me reſoudrai jamais à leur donner atteinte, en me découvrant à un homme qui m'aime, & que je dois fuir: bien plus, ſa vie & la mienne dépendroient d'un moment de converſation avec lui, que je ne m'y expoſerois pas.

Ces paroles & le ton de cette voix ayant fait connoître à Zelim, que c'étoit Damaſine, qui étoit déguiſée ſous l'habit de Turc; il fut ſaiſi par des mouvemens de joye ſi violens, qu'il penſa expirer dans cette même place. Il demeura immobile, ſans pouvoir faire un pas, ni prononcer une ſeule parole; & pendant ce tems-là

ce-

celui qui parloit à Damasine, lui répondit: Quoi, Madame, vous croiriez commettre un grand crime, en déclarant qui vous êtes à un Prince aimable, dont vous savez que la flâme est si pure? Que feriez-vous donc en cela contre votre honneur; & qu'auriez-vous à craindre auprès de ce Zelim, dont vous m'avez vanté tant de fois la vertu, le respect & la soumission pour vos ordres? Ne vous sera-t-il pas libre de vous retirer d'auprès de lui quand vous le voudrez? Mais plutôt pourquoi vouloir le fuir, si vous l'aimez? Quelle est votre espérance? De mourir, répondit tristement Damasine, & de mourir innocente. Ignorez-vous ce que peut l'Amour, quand on lui permet quelque chose? Je sai ce qu'il m'en cou-

coute, pour avoir suivi ses conseils. On croit d'abord n'avoir rien à risquer; on se promet tout de soi-même; on s'engage insensiblement; on entre dans le pas glissant, & comme nous ne sommes que foiblesse, que d'efforts pour ne pas tomber? Ne me pressez donc pas davantage de me faire connoître à Zelim. Je prendrois de nouvelles chaînes; je rallumerois les feux de mon Amant; & comme nous ne pouvons aspirer à une union, qui les autorise, nous n'en serions que plus malheureux, & je ne ferois que lui fournir & à moi de nouvelles matieres de douleur.

En vain je voudrois décrire quels étoient les sentimens de Zelim pendant cet entretien. Il retrouvoit sa Maîtresse; il ap-

apprenoit par une voye, qui ne pouvoit lui être suspecte, à quel point il en étoit aimé. Sa délicatesse sur l'honneur, sa vertu & les généreux efforts qu'elle faisoit sur elle-même pour lui cacher qui elle étoit, ne servoient qu'à la lui faire paroître mille fois plus aimable, & plus digne de toutes ses affections. Un cœur de cette nature lui paroissoit si précieux, & si propre à faire la félicité d'un honnête homme, qu'il ne pouvoit assez se louer du bonheur de l'avoir touchée. Il entre dans la chambre de Damasine; il se jette à ses genoux; il les presse entre ses bras; & demeure longtems dans cette posture, sans pouvoir s'exprimer, que par ses larmes & ses regards.

La Lune étoit fort belle cette nuit-là; & elle éclairoit assez

ſez la chambre, pour qu'on put aiſément diſtinguer les objets. Damaſine reconnut auſſitôt ſon Prince; elle promenoit ſes yeux languiſſans ſur toute ſa perſonne; & elle étoit ſi émûë & ſi attendrie, qu'elle en penſa perdre le ſentiment. Elle ſe remit néanmoins: En vain, lui dit-elle, je voudrois déguiſer la vérité, puiſque vous avez été témoin de notre entretien. Mais en apprenant que je ſuis Damaſine, ce que je vous aurois caché toute ma vie, ſi vous ne l'aviez découvert par un accident que je n'avois pas prêvu, vous avez dû apprendre quelles ſont mes réſolutions. Retirez-vous donc, Prince, & ne ſongez plus qu'à vous guérir d'une paſſion, que le Ciel déſapprouve.

Après ces paroles, elle fit tous

tous ses efforts pour se débarrasser d'entre les bras de Zelim ; mais Zelim la retenant: Ne me privez pas, Madame, lui dit-il, du plaisir d'embrasser vos genoux; ce qui a autrefois été défendu à Zelim, peut lui être permis à présent. Ce n'est plus, belle Damasine, le Fils de Barberousse que vous voyez à vos pieds, c'est un homme qui peut prétendre au bonheur de vous posséder, c'est le Fils de Charles de Bourbon.

Damasine fut si surprise de ce que Zelim lui disoit, qu'elle ne put lui répondre. Elle croyoit être dans un beau songe, & ne pouvoit s'imaginer qu'elle put attendre un tel bonheur de la rigueur de sa destinée. Elle regardoit Zelim attentivement, & sembloit chercher dans ses yeux la confirmation de ce qu'il venoit de lui

apprendre. Zelim alors pour lui dévoiler ce mystere, lui raconta de quelle maniere il avoit été reconnu par le vieillard Félisor, qui lui avoit découvert sa naissance. Il lui fit aussi le récit de tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Mais vous charmante Damasine, poursuivit-il, par quel miracle vous êtes vous sauvée du naufrage, où tout le monde vous croit ensevelie? & quelles sont les raisons qui vous ont obligée à vous travestir de la sorte?



SUITE DE L'HISTOIRE DE DAMASINE.

LOrsque je vous vis noyé dans votre sang, mon cher Prince, répondit Damasine, je

je jugeai que vous n'en reviendriez pas. Cette reflexion me causa une telle indifférence pour la vie, & pour la liberté, que je ne fis aucune tentative pour me sauver. Il est vrai que j'étois résoluë de vous dire un éternel adieu, & de me séparer de vous pour jamais ; mais la seule pensée que vous viveriez pour moi, & que je regnerois toujours sur un cœur, dont je faisois tant d'estime, suffisoit pour me faire aimer la vie. Quand il ne me fut plus libre de me flatter de cette consolation, la mort me parut un bien : je la demandois avec instance aux Soldats : je tâchois d'exciter leur courroux par les termes les plus injurieux & les plus offençans ; mais sans m'écouter ils m'emmenerent captive avec quelques Bergeres, qu'ils ve-

noient de prendre. Vous savez sans doute ce qui m'est arrivée au Camp de l'Empereur. Le Marquis d'Aguilar, qui est un parfaitement honnête homme, n'a rien obmis de ce qui pouvoit me persuader la vérité du Christianisme, & je puis dire que c'est à ses soins que je serai redevable de mon salut. Comme je commençois à avoir en lui beaucoup de confiance, je lui laissai voir que je serois bien-aise de sortir du Camp, où j'étois importunée tous les jours, par les visites de la plupart des Chefs. Il me proposa alors de m'envoyer en Espagne chez une de ses Tantes, qui n'ayant point d'enfans, se seroit fait un plaisir de m'avoir auprès d'elle. J'acceptai ses offres: il me donna des lettres pour sa Parente, & je me disposai

à par-

à partir. Il y avoit directement deux Vaisseaux prêts à faire voile pour Cadix ; le Marquis voulut que je m'embarquasse sur le plus fort ; mais comme je n'y avois pour compagnie que quelques-unes de mes Femmes, & que j'y étois abandonnée à moi-même, je commençai bien-tôt à m'y ennuyer. Ayant donc appris qu'il y avoit plusieurs Dames de distinction sur l'autre Vaisseau, je me fis mettre dans la Chaloupe, & je passai à leur bord.

Ces Dames me reçurent avec bien des marques de joye : je leur appris mes malheurs, elles y parurent fort sensibles ; & si mes maux avoient pu recevoir quelque adoucissement, je n'aurois pas été peu soulagée, par le soin qu'elles prirent de me consoler. Il y avoit déja

plusieurs jours que nous étions en mer, sans qu'aucun accident eût troublé notre navigation, & nous commencions à découvrir les côtes de la Sicile, lorsque nous fumes attaqués par quatre Galions de Corsaires Turcs. Ils nous sommerent de nous rendre, & sur le refus qu'on leur en fit, ils nous envoyerent une décharge de leur artillerie. On leur répondit de notre côté sur le même ton : le feu étoit continuel de part & d'autre. Le Vaisseau sur lequel j'étois d'abord embarquée, & qui faisoit le plus de resistance, fut ouvert par le flanc d'un boulet de canon, & coulé à fond. Tout l'équipage périt ; & comme on ignoroit que j'avois passé sur l'autre Vaisseau, c'est ce qui a sans doute occasionné le bruit qu'on a fait courir de ma mort.

Aprés

Après cette perte il n'y avoit plus moyen de résister aux Corsaires : nous fumes pris, & conduits à Constantinople chargés de Chaînes.

Celui des Corsaires à qui j'étois échue en partage, me présenta à Soliman. Je fremis à la vûe de ce Monarque, me souvenant d'avoir entendu dire qu'il étoit le plus violent de tous les Princes. Il me regarda avec des yeux passionnés, & me dit que les fers qu'il me donneroit seroient bien legers à porter. Il ordonna aussi-tôt qu'on me donnât un appartement à côté du sien & qu'on eut un grand soin de moi. Ses ordres furent exécutés ponctuellement, & je fus servie en Imperatrice, plutôt qu'en Esclave. On me conduisit dans une chambre parée superbement ; & comme la mer m'a-

voit extrêmement fatiguée, on fit venir des Filles pour me mettre au lit. Le lendemain on m'apporta des habits magnifiques, & lorsque je fus achevée d'habiller, Soliman vint lui-même me visiter.

Je fus surprise de cet honneur, & par un pressentiment secret, cette civilité de l'Empereur me devint suspecte, & je la reçûs avec un trouble qu'il lui fut aisé de remarquer. Il sembloit que j'eusse adouci la fierté naturelle de ce Prince; il m'aborda avec beaucoup de politesse, & m'ayant dit plusieurs choses fort obligeantes, il me demanda qui j'étois, & me pria de lui faire le récit de mes avantures. Je crus que je devois en cette rencontre faire gloire de ma Religon, & rendre témoignage à la vérité. Je lui répondis donc que j'étois

Chré-

Chrétienne; que j'ignorois quelle étoit ma naiſſance & ma patrie, & qu'en allant en Eſpagne pour quelques affaires; j'avois été priſe par les Corſaires, qui m'avoient préſentée à ſa Hauteſſe. A ces mots je me jettai à ſes pieds, & le conjurai de me donner la liberté; Soliman me releva avec beaucoup de douceur; il me dit qu'il m'accordoit ma demande; que j'étois libre; mais que pour prix de ma rançon, il falloit que je reſtaſſe encore quelque tems avec lui.

Depuis ce jour-là je fus obſervée avec beaucoup de ſoin, & bien que les gens qui étoient auprès de moi, me rendiſſent plus de reſpects que je n'en exigeois deux il eſt conſtant toutes fois qu'ils étoient commis à ma garde, & que ſous les apparences d'un hon-

neur que je ne méritois pas; on me tenoit captive. Cette connoissance m'affligea ; & ne pouvant dissimuler la douleur qu'elle me causoit, je suppliai l'Empereur une seconde fois de me permettre de me retirer.

Il parut chagrin de ma demande. Je croyois, me dit-il, vous avoir donné assez de preuves de ma passion; mais puisqu'il faut m'expliquer plus nettement, apprenez, charmante Personne, que je vous aime avec une ardeur inexprimable ; ne vous obstinez donc pas à vouloir me quitter. Quoi, Seigneur, lui dis-je outrée de douleur, ne m'avez-vous pas promis la liberté? Je vous l'accorde aussi, interrompit Soliman. Bien plus, si vous voulez embrasser la sainte Loi de notre grand Prophete, je vous offre de partager avec moi l'Em-

l'Empire ; & pour cela je ne vous demande que votre cœur. Je jugeai ne devoir pas dissimuler davantage avec un homme, qui s'expliquoit si ouvertement ; & reprenant la parole, avec toute l'assûrance que mon courage put me fournir : Seigneur, lui répondis-je, toute brillante qu'est une Couronne aux yeux de la plus grande partie du monde, son éclat n'est point capable de m'éblouïr ; je ne sai ce que c'est que de satisfaire mon ambition au dépens de ma conscience & de ma Foi : & bien loin de me faire Musulmane, je suis prête à souffrir les tourmens les plus affreux, plutôt que de renoncer à ma Religion. Pour mon cœur, il y a long-tems qu'il n'est plus à moi, & qu'il ne m'est plus permis d'en disposer. Je remarquai que Soliman fut surpris

pris de la liberté de mon discours : il me regarda avec toutes les marques d'un grand étonnement ; & après m'avoir dit que j'ignorois l'étenduë du pouvoir Souverain, & qu'il me faisoit connoître qu'il n'y avoit rien d'impossible à un Monarque de son autorité, il me *laissa* dans la douleur la plus violente, où je me fusse jamais trouvée. J'avois ouï parler de ce Prince en des termes, qui devoient me faire appréhender toutes choses de l'impétuosité de ses passions ; & les dernieres paroles qu'il m'avoit dites, me faisant comprendre qu'il avoit dessein de se servir de toute sa puissance, j'envisageai l'état de ma condition d'une maniere à n'esperer aucuns secours, que celui que je devois attendre de la solidité de ma vertu, & de la force de mon courage. Un

Un jour qu'il me vint voir, il me renouvella ſes inſtances ordinaires ; & lui ayant déclaré abſolument qu'il ne devoit rien attendre de moi, il parut tranſporté de fureur à cette déclaration ; & prenant la parole d'un ton de voix impérieux : Songez, me dit-il, à ſatisfaire mes deſirs, & ſongez-y dans peu, car je ſuis las de ſouffrir votre réſiſtance ; & ſi vous ne vous rendez de bonne grace, je vous ferai connoître que je ne ſuis pas fait pour languir aux pieds d'une Eſclave.

Je perdis toute conſidération à cette menace injurieuſe ; & regardant Soliman avec une fierté, qui ne tenoit rien de cette qualité d'eſclave qu'il me reprochoit ; Je ne ſai, lui dis-je, ce que vous appellez ſatisfaire vos deſirs ; mais ſi c'eſt faire quelque choſe d'indigne

digne de la vertu la plus austere, je saurai vous montrer que mon ame n'a pas été formée pour la condition, où la fortune m'a reduite ; & qu'une Esclave telle que moi, sait mourir comme la plus grande Princesse, quand il faut acheter sa gloire aux depens de sa vie.

Je ne sai si ce discours impétueux, dans lequel on m'a dit que j'avois plus de majesté qu'à mon ordinaire, augmenta l'amour de Soliman, ou si ce Prince qui étoit des plus emportés, fut outré de mes *refus*; mais à peine avois-je achevé de parler, qu'il jetta ses bras à mon col, & que m'exprimant la brutalité de ses desirs par des regards embrasés d'un feu détestable, il m'arracha par force quelques baisers ; & il se fut sans doute porté à une violence plus grande, si mon desespoir

poir ne m'ayant donné des forces surnaturelles, je ne me fusse démêlée de ses bras.

Je me reculai de quelques pas ; & le regardant avec indignation : Monstre, lui dis-je, est-ce ainsi que tu pratiques la justice & l'équité, où t'oblige le rang qu'il a plû au Ciel de te donner ? Crois-tu n'être le maître des autres hommes, que pour être leur tyran ? Apprends qu'il y a un Tribunal au-dessus de tous les Rois, où tu rendras compte de l'abus que tu fais de ta puissance ; & puisque tu es assez indigne du rang que tu occupes, pour avoir besoin qu'une Esclave te fasse des leçons, sache que les hommes les plus élevés, sont obligés à une vertu plus sublime que les autres, parce qu'ils sont en vue à plus de personnes ; & qu'ils sont responsables des mau-

mauvais exemples, qu'ils donnent à ceux, qui font gloire de les imiter.

Soliman ne put ſoutenir ces reproches; il ſortit tout furieux, & fut même quelque-tems ſans me venir voir. La ſcéne tragique qu'il donna dans cette intervalle, me donna encore un redoublement de haine & d'horreur contre ſa perſonne.

Ce Prince avoit aimé avec beaucoup de paſſion une belle Georgienne, qui mourut en mettant au monde un Fils nommé Muſtapha. Après la mort de Circaſſe, qui étoit le nom de la Georgienne, il parut inconſolable; il fut longtems inſenſible, & ne témoigna que de l'indifférence pour tous les objets qui ſe préſentoient devant ſes yeux; ſon imagination n'étoit remplie que de l'image de cette charmante Fille

Fille qu'il avoit tant aimée; & il en croyoit la perte irréparable, lorsque Roxelane armée de mille charmes, vint disputer son cœur à ce phantôme agréable, dont son ame étoit remplie. Elle étoit à la fleur de son âge, & toute propre à faire naître de ces passions, qui font perdre le repos & la raison. La délicatesse de son teint, le feu de ses yeux, l'air riant de sa bouche, & sa taille fine & dégagée servent à en faire une beauté des plus accomplies; ses maniéres sont engageantes, elle est naturellement enjouée, & d'un abord aisé; mais sous ces dehors spécieux, elle cache un ame cruelle, & capable des plus grands crimes. L'ambition est la seule divinité qu'elle reconnoisse; elle y consacre tous les momens de sa vie; & il n'y a rien qu'elle n'en-

n'entreprenne, lorsqu'ils s'agit de la contenter.

Comme elle joint à ses charmes beaucoup d'adresse, elle a eu bien-tôt pris sur l'esprit de Soliman un empire absolu; & l'a réduit à un point, qu'il est incapable de lui rien refuser. Elle s'en est apperçuë, & en a profité. Sa vanité depuis longtems la faisoit gémir de son état: elle étoit aimée à la verité du Sultan, & tout lui obéissoit dans le Serrail; mais elle étoit Esclave, & ce titre humiliant la rendoit insensible à tous les autres avantages, dont elle joüissoit. Ce ne lui étoit pas assez de régner souverainement sur le cœur de Soliman, elle vouloit partager avec lui l'Empire. La barriere qui étoit entre le Trône & elle, ne fut pas capable de l'épouvanter; elle osa y porter ses

ses vûës, & fit joüer tant de ressorts, qu'elle engagea l'Empereur à l'épouser; chose inouïe depuis que le superbe Tamerlan avoit traité avec indignité la femme de Bajazet; mais effet ordinaire d'un amour qui tyrannise les cœurs, qui confond les rangs, qui renverse l'ordre, & qui fait que les plus grands Héros oublient le soin de leur gloire.

Ce fut alors que Roxelane souveraine de tant d'Etats, & plus encore de celui qui en étoit le Maître, ne mit plus de bornes à ses projets ambitieux. Elle forma celui d'assurer la couronne à un de ses Fils; elle en avoit eû quatre de Soliman, Mahomet, Zelim, Bajazet & Zéangir. Bajazet étoit celui qu'elle aimoit avec plus de tendresse; ce fut aussi sur lui qu'elle fit tom-

tomber son choix, & elle marqua l'Empire pour son appanage.

Mustapha néanmoins paroissoit un obstacle invincible à ses prétentions. Ce Prince n'étoit alors qu'à sa dix-huitiéme année, & cent belles actions le rendoient déja recommandable. Il étoit aimé de Soliman qui le regardoit comme son successeur ; il étoit cher à tout l'Empire ; & sa valeur & sa générosité lui avoient attiré l'affection & la confiance des troupes ; de sorte qu'il étoit bien difficile de le perdre. Ce fut toutesfois à cette entreprise que Roxelane s'attacha.

Soliman, suivant la coutûme des Ottomans, avoit distribué des Provinces à ses Fils. Il avoit donné à Mustapha l'Amasie, où ce jeune Prince se faisoit

ſoit admirer par la ſageſſe de ſon gouvernement, & par ſes grands exploits contre les Perſes. Roxellane profita de ſon abſence pour exécuter ſon projet. D'abord, pour ne point devenir ſuſpecte, & pour donner une apparence de verité à tout ce qu'elle diroit, elle ne fit pendant quelque tems que vanter à Soliman les vertus de Muſtapha. Elle étoit la premiere à l'inſtruire des ſuccès de ce Prince contre les Perſes. Ta Hauteſſe, diſoit cette femme artificieuſe, doit voir avec bien du plaiſir que Muſtapha ſoutienne avec tant de valeur la gloire du nom Ottoman. Jamais Prince n'a été plus heureux, & plus propre au commandement que lui; il a ſu gagner de telle ſorte le cœur des ſoldats par ſes libéralités, qu'il n'y a point de périls qu'ils

n'affrontassent sous sa conduite, & point d'entreprise qu'ils n'exécutassent par ses ordres; ils l'aiment, ils l'adorent, ils font tous les jours des vœux pour sa conservation; & je crois qu'ils ne seroient pas fâchés de le voir régner.

Ces discours qui n'étoient pas tant faits pour ouvrir les yeux de l'Empereur sur le mérite de son Fils, que sur ce qu'il en pouvoit appréhender, eurent tout l'effet que Roxellane s'en étoit promis. Soliman étoit naturellement défiant, comme le sont la plupart des vieillards: il avoit encore présent dans sa mémoire l'exemple de Bajazet & de Zelim son Pere; & comme il n'avoit jamais envisagé les belles qualités de son Fils du côté qu'on les lui presentoit, elles le firent trembler. Il craignit que ce

Fils

Fils si digne de l'Empire, ne s'ennuiat enfin de le voir vivre & régner si long-tems; & que l'impatience de monter sur le Trône, ne fit entreprendre quelque chose à ce jeune Prince contre sa vie, ou contre son autorité.

Il communiqua ses soupçons à Roxellane, qui fit d'abord semblant de les combattre pour mieux les appuier dans la suite. Je ne crois pas, disoit-elle à Soliman, que Mustapha soit coupable de former de pareils projets : sa vertu, sa conduite, ses actions, sa soumission pour tes ordres me confirment dans cette pensée. J'avouë néanmoins que je me figure au milieu de tout cela, je ne sai quoi qui allarme ma tendresse. Je fremis au bruit de ses belles actions, qui devroient me rassurer; & plus je le vois cou-

vert de lauriers, plus je crains, plus je me represente d'objets funestes. Il me semble que sa gloire ne tende qu'à rendre ta Hautesse méprisable ; son pouvoir, qu'à diminuer le tien ; l'amour que lui portent ses soldats, qu'à t'enlever celui *que* ta douceur & ta clémence t'ont acquis sur le cœur de tes sujets : cent fois j'ai voulu combattre l'injustice de ces préjugés, & toûjours ma passion pour *ta* Hautesse me disoit, que tant de grandeur, de perfection, & de louanges qu'on donne à son mérite, pouvoient revolter sa sagesse, & le faire passer sur les devoirs d'un Fils.

Il n'en falloit pas davantage pour jetter Soliman dans le trouble ; mille pensées confuses s'emparerent de son esprit : ce qui s'étoit passé de plus affreux dans l'Empire Ottoman de-

depuis plusieurs siécles, les funestes révolutions, les catastrophes sanglantes qui avoient troublé le régne de ses Prédécesseurs, tant de meurtres & de parricides, dont jusqu'alors, par des maximes plus douces, il avoit méprisé les cruels exemples, venoient s'offrir à son imagination; & l'âge qui commençoit d'affoiblir sa raison, rendit ses terreurs si puissantes, qu'il résolut d'assurer son repos par la perte de son Fils.

Il faut perdre Mustapha, ou je suis perdu, dit-il à Roxellane. Quand il n'auroit pas l'ambition des Ottomans, il est assez aimé pour causer de grands troubles. La vieillesse rend les Souverains méprisables, surtout chez les Turcs; & bien que le poids des années, loin de diminuer ma valeur, n'ait

 servi

servi qu'à l'affermir ; une jeunesse florissante offre un plus digne sujet d'obéïssance & de fidélité à l'inconstance de mes peuples. Les belles qualités de Mustapha, qui firent autrefois le bonheur de ma vie, en sont devenuës le supplice : *qu'il vive, ou qu'il meure*, je suis également à plaindre. En perdant la couronne, ma condition sera déplorable ; & si je sacrifie mon Fils à mes défiances, fut-il jamais Pere plus coupable & plus malheureux ? J'en mourrois assurément. Eh bien ! Seigneur, s'écria Roxellane, pour dissiper ce nuage de tendresse, assure donc la vie de ta Hautesse par celle de Mustapha. Qu'il vive ! dussions-nous le voir te donner des loix, & être les victimes de son ambition. Non, Madame, interrompit fierement le

Sul-

Sultan, vous ne verrez point un tel changement dans ma fortune; & je n'attendrai jamais des fers de la main d'un Fils. Il donna aussi-tôt des ordres secrets à Rustan pour faire venir Mustapha, & pour le faire étrangler sitôt qu'il seroit arrivé.

Jamais ordres ne furent exécutés avec plus de promptitude: Roxellane se défioit toujours de la tendresse de Soliman; Rustan étoit tout dévoué aux intérêts de cette Princesse; la gloire qu'elle lui avoit procurée, en engageant l'Empereur à lui donner pour épouse Comnene sa Fille, l'avoit engagé pour jamais sous ses loix barbares; il étoit devenu le ministre zelé de ses plus injustes prétentions. Il envoya donc en toute diligence un Muet à Mustapha avec la lettre fatale. Zéangir alloit sortir du Palais,

lorſqu'il vit entrer le Muet, & qu'il apprit le ſujet de ſon voyage. Ce Prince étoit d'un naturel doux & bienfaiſant; il avoit donné toute ſon amitié à Muſtapha, & la vertu plutôt que les liens du ſang uniſſoit leurs cœurs. A peine Zéangir s'étoit-il vû en âge d'aller en Amaſie, que deteſtant les pernicieuſes maximes du Serrail, & de ces flatteurs qui corrompent les perſonnes de ſon rang, par une complaiſance empoiſonnée, il étoit venu trouver ſon Frere dans ſon gouvernement.

L'ordre de Soliman le fit trembler: il connoiſſoit l'innocence de Muſtapha; mais il ſavoit qu'on n'eſt pas vertueux impunément dans une Cour, où le crime eſt d'un uſage ſi familier.

Il courut à Muſtapha, & le voyant

voyant disposé à partir: Où allez-vous, mon cher Frere, lui dit-il en versant des larmes? Vous courez à votre perte; on en veut à votre vie. Roxellane ne vous a-t-elle pas appris à vous tenir sur vos gardes? Elle veut vous tirer de votre gouvernement, parce qu'elle sait que vous y êtes adoré, & qu'il y auroit trop de danger à y entreprendre quelque chose contre vous; & vous voulez vous livrer à sa fureur, & à celle d'un Pere, sur l'esprit duquel elle est toute-puissante. Ah! mon cher Frere, mourons ici glorieusement les armes à la main, plutôt que d'aller tendre le col aux boureaux: mourons; mais faisons repentir Soliman & Roxellane de notre mort.

L'amitié que vous me portez, vous aveugle, mon cher Zéangir, répondit Mustapha:

je sai ce qui m'attend; mais les ordres de l'Empereur quelqu'injustes qu'ils soient, me sont toujours sacrés. J'obéïrai, Zéangir: oui, dussai-je ne vous revoir jamais, j'irai où mon devoir m'appelle. Soliman m'a donné la vie; il peut en dispo-fer: & je vivrai, ou je mourrai par ses ordres. O bien cruel! allez, interrompit Zéangir, faites voir à tout l'univers que vous êtes un Fils soûmis; abandonnez votre Epouse; abandonnez vos Enfans à la rage de leurs ennemis: ils périront; mais c'est peu de chose pour vous, pourvû que vous vous montriez obéïssant. Ah! mon cher Frere, répondit Mustapha, de quel souvenir interessez-vous ma tendresse? Je ne sens que trop mon malheur; & je tremble bien moins pour moi, que pour ces ôtages précieux

cieux de mon amour; mais Zéangir que demandez-vous de moi? Qu'en Fils dénaturé, je me revolte contre mon Pere & mon Souverain; que j'arme ses propres Sujets contre lui, & que je tourne de son côté ces mêmes armes qu'il m'a données pour soutenir ses interêts & la gloire de son nom? Jamais on ne reprochera ce crime à Mustapha. Il n'en dit pas davantage; & malgré les prieres de son Frere, malgré les larmes de la Princesse Camarie son épouse, & de ses Enfans, il se rendit au commandement de l'Empereur.

Zéangir voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir sur l'esprit de ce généreux Prince, & que nulle considération n'étoit capable de l'arrêter, voulut courir la même fortune que lui. Ils quittenent donc tous deux l'A-

masie sans espérance de la revoir. En effet, ils ne furent pas plutôt arrivés à Constantinople, qu'on arrêta Mustapha de la part de Soliman, & qu'on le renferma dans une prison.

A peine y avoit-il passé une heure, qu'il vit entrer *Rustan*, suivi de quatre Muets. Il ne fut pas besoin d'annoncer au Prince le sujet de cette visite: Approchez, dit-il à Rustan, d'un ton de voix ferme & *avec* un visage tranquille; *voilà* ma tête, portez-la à Roxellane: délivrez-la d'un Prince, qui étoit trop vertueux pour lui plaire, & que son ambition a proscrit depuis si long-tems: allez lui dire qu'elle triomphe; que Mustapha est mort, & que Bajazet va régner; & qu'elle vous donne la récompense que méritent vos services. En vain je voudrois recommander mon

Epou-

Epouse & mes Fils ; ils ont trempé dans mon innocence, c'eſt aſſez pour qu'ils paroiſſent coupables aux yeux de perſonnes noircies de tous les crimes. Ils ſubiront ma deſtinée ; mais que la Sultane épargne ſon ſang, en répandant celui de *Zéangir*. L'amitié que ce Prince a eu pour moi, peut lui devenir funeſte par une douleur immoderée ; qu'on ſonge donc à en prévenir les effets. C'eſt à ce Frere ſi tendrement aimé, & ſi digne de l'être, que je donne mes dernieres penſées en lui diſant adieu pour jamais.

Tout autre que Ruſtan eût été touché de ce diſcours, & eût taché de ſauver un Prince vertueux ; mais le crime avoit pour lui trop d'appas ; & celui de perdre Muſtapha, devoit lui mériter trop de gloire au-

près de Roxellane, pour qu'il voulût reculer. Il se reprocha même d'avoir donné au Prince la foible consolation de se plaindre de son malheur, & fit aussi-tôt avancer ses Muets vers l'illustre Victime de son Idole.

Bien que Mustapha n'eut aucune esperance de sauver sa vie, il crut néanmoins qu'il étoit de son honneur de mourir en se défendant courageusement. Il jetta sur Rustan & sur les Muets un regard foudroyant: on lui avoit ôté ses armes; mais il en trouva dans son juste desespoir. Il abattit le premier Eunuque d'un coup de sa main, & se précipita sur les autres avec une force surnaturelle. Rustan toûjours inquiet, & craignant que les Janissaires n'apprissent le triste sort du Prince, & ne le vinf-

vinssent délivrer, (car ils se feroient tous sacrifiés pour lui,) fit entrer plusieurs Soldats, qu'il avoit disposés pour un besoin de cette nature. Le vaillant Mustapha fit des choses au-dessus des forces humaines, mais il ne laissa pas d'être accablé, & de perdre par d'indignes mains, une vie dont la gloire & la vertu avoient fait tout le crime.

Zéangir pendant cette cruelle scêne cherchoit tous les moyens de parler à l'Empereur; mais la Sultane avoit défendu aux Gardes de le laisser entrer, & tout ce qu'il put faire pour rompre leur fidélité fut inutile. Il alloit tout triste à la prison de son cher Frere, pour tâcher de lui parler, & de prendre avec lui d'autres moyens de l'en tirer, lorsque les cris douloureux des gens de guerre, que le

le bruit avoit attirés, lui annoncerent son malheur. Ils vouloient le déclarer Empereur; mais ce Prince infortuné n'étoit gueres en état de goûter leurs offres; il n'écoutoit que sa douleur: Vous êtes mort, mon cher Frere, s'écria-t-il, votre innocence n'a pu vous défendre contre la malice de vos ennemis: si vous vous étiez montré partisan du crime, vous viveriez encore, & vous viveriez heureux sous des personnes qui font gloire de l'être. Votre vertu leur étoit un continuel reproche de leurs forfaits; ils n'en ont pû supporter l'éclat: c'étoit une lumiere qui les bruloit, au lieu de les éclairer; ils ont voulu l'éteindre. Mais vous serez vengé. Il court aussi-tôt tout hors de lui-même à l'endroit où étoit le corps de Mustapha,

&

& l'arrosant de ses pleurs, il le porte tout chaud & tout sanglant en présence des troupes, qui étoient assemblées. On n'entendoit par tout retentir que le nom de vengeance. Les Janissaire vouloient arroser les Mânes de Mustapha, par des fleuves de sang : le murmure augmentoit, les cris redoubloient ; & Soliman pour les appaiser, fut obligé de se montrer.

Ce fut à la vue de ce Pere inhumain, que Zéangir perdit toute considération, & qu'il lui fit mille reproches qu'une juste colere arrachoit à sa douleur. Que t'avoit-il donc fait, ce Fils, lui dit-il ensuite, pour mériter un tel sort ? Est-ce parce qu'il t'a toujours servi avec trop de respect & de soûmission ? Je le vois : tu devois ce sacrifice à l'infame passion qui

qui te soumet à Roxeliane : il ne falloit pas à son ambition une Victime moins illustre. Mais acheve, Pere barbare, je suis assez criminel, puisque j'ai aimé celui qu'elle a persécuté avec tant d'injustice & de perfidie ; répais tes yeux cruels ; nage dans le sang de tes Fils ; tiens, frappe, voilà mon sein ; ou plutôt je vais te priver de ce plaisir, & me retirer le jour que tes forfaits m'ont *rendu* insupportable. Une seule chose me console en mourant, c'est que tu ne porteras pas loin la punition de ton crime : le bras du Tout-puissant est prêt à s'appesantir sur ta tête coupable, tremble au souvenir du compte que tu auras à rendre à ce Juge terrible. En achevant ces paroles, il prend son Poignard, s'en perce le cœur, & tombe sans vie sur le corps de son Frere.

Soli-

Soliman saisi d'horreur se retira dans son Palais, & fut plusieurs jours, sans se laisser voir à personne. J'ai sû par des Esclaves, qui le servoient, qu'il avoit eu des accès de fureur, dans lesquels il avoit voulu plusieurs fois s'arracher la vie. Son air étoit terrible; il avoit les yeux égarés, les lévres enflées, & les joues livides. Il éclatoit en blasphêmes & en malédictions contre le Ciel, & poussoit des hurlemens semblables à ceux d'une bête féroce. Pour moi, j'étois dans de continuelles allarmes; au moindre bruit que j'entendois, il me sembloit voir entrer ce Prince farouche dans ma chambre, & se disposer à me faire violence. Voyant même que ma vertu & mon courage seroient de foibles armes contre un Prince qui se croyoit tout permis, pour satis-

tisfaire ſes paſſions, je commençai à me déſeſpérer. Je voulois me laiſſer mourir de faim, pour me ſouſtraire à des malheurs, qui me paroiſſoient cent fois plus affreux que la mort. Dans ce deſſein je refuſois les vivres qu'on me préſentoit, avec plus de fermeté, qu'on n'en trouve ordinairement dans une perſonne de mon ſexe; mais enfin la raiſon me défendit contre les attentats de mon déſeſpoir. Je fis réflexion que cette conduite me rendroit digne des diſgraces, qui tomboient ſur ma tête, & que mon amour pour vous & ma haine pour Soliman, ne me juſtifieroient pas aux yeux de l'Arbitre ſuprême, qui régle la vie & la mort des humains. Je m'abandonnai donc entiérement aux ſoins de la Providence.

Dieu

Dieu a toujours pitié de nous, quand nous avons recours à lui dans nos malheurs ; & c'eſt ordinairement dans les plus grands dangers, que nous le trouvons le plus ſecourable. Il ne m'abandonna pas dans celui où j'étois, & il m'en retira par la voye, qui me paroiſſoit la plus éloignée. Roxellane inſtruite des déférences, que Soliman avoit pour moi, en devint jalouſe ; elle s'étoit déja apperçue de quelque froideur de la part de Soliman. Ce Prince n'étoit plus ſi empreſſé auprès d'elle, depuis qu'il m'avoit vue ; & elle l'avoit trouvé plus difficile qu'à l'ordinaire à lui accorder les graces qu'elle lui demandoit. Elle ne douta point que cela ne vint de l'amour qu'il avoit pour moi, où elle crut remarquer de la délicateſſe. Cette conſidération la

fit trembler: elle craignit que le cœur de Soliman ne vint à lui échapper, & qu'elle ne me vit un jour occuper une place, où elle s'étoit conſervée juſqu'alors par tant de crimes: c'eût été un coup mortel pour cette ame dévouée aux charmes de la Couronne. Elle ſongea donc d'éloigner de bonne heure une cauſe, qui pouvoit avoir pour elle des effets ſi funeſtes; & ayant appris de quelle *maniere* je recevois les *marques* de la paſſion du Sultan, elle me fit ſecretement dire, que ſi je voulois me ſauver, elle m'en procureroit les moyens.

J'acceptai ſes offres avec bien de la joye; & quoique je les duſſe à la jalouſie de ma Rivale, plutôt qu'à ſa générofité, je ne laiſſai pas de lui en être fort obligée. Le lendemain elle m'envoya Acmet, que

vous voyez auprès de moi, & que vous avez pris pour mon Pere: il m'apporta cet habit de Turc; je m'en revêtis, & nous sortîmes le soir de Constantinople en cet équipage. Nous aurions pû prendre le chemin de la mer, c'est le plus court & le plus facile; mais comme c'est aussi le plus ordinaire, il étoit à présumer que Soliman instruit de ma fuite, ne manqueroit pas d'envoier après nous; nous primes celui de la terre, pour lui mieux dérober notre route. J'ai été regardée comme le Fils d'Acmet dans tous les endroits par où nous avons passé. Vous ne sauriez croire, mon cher Zelim, quelles ont été nos allarmes pendant tout notre voyage. C'eût été fait de nous, si nous avions été reconnus. Nous ne marchions donc que la nuit, & avec

avec beaucoup de précaution. Nous évitions autant qu'il nous étoit possible les routes fréquentées ; de sorte qu'il nous a fallu traverser des déserts arides, où nous étions continuellement exposés au danger d'être dévorés par les bêtes féroces, & où nous ne trouvions pas une goutte d'eau, pour appaiser la soif cruelle qui nous tourmentoit. Enfin après bien des fatigues, auxquelles je me suis étonnée cent fois de n'avoir point succombé, nous arrivâmes à Durazzo. Comme nous ne cherchions qu'à nous embarquer avec sûreté dans cet endroit, & que ce Brigantin étoit le seul Vaisseau prêt à faire voile, nous fîmes prix avec les Corsaires pour nous passer en Sicile.

Le second jour de notre navigation, j'appris que nous

étions

étions pourſuivis. On ſe perſuade aiſément les choſes qu'on appréhende; je ne doutai point que ce ne fut par un Vaiſſeau de Soliman. Cette penſée me cauſa une telle frayeur, & me frappa l'imagination d'une telle ſorte, que je vous ai d'abord pris pour un Turc; mais j'ai été trompé bien agréablement, lorſque j'ai reconnu que vous étiez ce même Zelim, pour qui mon cœur ſoupiroit ſans ceſſe. Je vous croyois toûjours le Fils de Barberouſſe, & cette erreur me faiſoit craindre que vous ne me reconnuſſiez; je me défiois de ma foibleſſe, & j'avois formé le deſſein de vous quitter ſans vous déclarer qui j'étois. J'avouë néanmoins que cette réſolution me cauſoit une douleur mortelle; & que de tendres émotions ont été pluſieurs fois ſur le point de triom-

phe de toute ma vertu. Maintenant que par un bonheur, dont je n'aurois jamais osé me flatter, je puis laisser un libre cours à mon inclination, je veux bien vous laisser voir toute la joye que j'ai de vous retrouver. Damasine finit son discours de cette maniére, & Zelim pour mettre le comble au bonheur de sa Maîtresse, alla aussi-tôt éveiller Léonor; & lorsqu'elle fut en état de paroître, il la pria de vouloir bien le suivre. Il la conduisit dans la chambre de Damasine; & là, lui montrant ce jeune Turc: Madame, lui dit-il, est cette même Agnès que vous avez, crue si long-tems privée de la lumiére du jour.

La Nature agit si puissamment à ces paroles sur le cœur de Léonor & de Damasine, qu'elles se reconnurent mutuellement.

lement. Jamais rien n'a été si tendre, ni si touchant que ce spectacle. Leonor embrassoit Damasine; elle coloit ses joues contre les siennes, & les arrosoit des larmes que lui tiroit l'excès de sa joye. Elles demeurerent long-tems comme pâmées dans les bras l'une de l'autre, sans pouvoir rien dire. A la fin Leonor interrompant ce silence: Quoi! ma chere Fille, s'écria-t-elle, je te retrouve aujourd'hui? il est vrai que tu n'es pas morte; que je te tiens dans mes bras; ce n'est point une illusion qui charme mes sens; tu es cette même Agnès qui faisoit dès sa naissance toute ma consolation; que j'aimois avec tant de tendresse, & dont la mort prétendue m'a pensée coûter la vie. Ah! ma Fille, ma chere Fille, la Fortune m'a traitée bien cruelle-

ment ; mais je ne me plains point de ſa rigueur, puiſqu'elle te rend aujourd'hui à mes vœux. Le plaiſir que j'ai de te voir, ma chere Fille, me fait oublier tous les maux que j'ai ſoufferts. Damaſine répondoit à ſa Mere tout ce qu'on peut inventer de plus tendre. Zelim de ſon côté s'abandonnoit aux mouvemens de la joye la plus vive : Damaſine avoit mépriſé pour lui les offres, & la couronne d'un grand Empereur ; elle ne rejettoit plus ſes vœux, elle y étoit favorable au contraire: Léonor les approuvoit, & rien ne paroiſſoit plus s'oppoſer à ſon bonheur. Il étoit cependant bien éloigné de ſes prétentions, & jamais la Fortune n'avoit été ſi prête de traverſer la félicité de ces deux Amants, que dans le moment où ils la croyoient la plus avancée.

En

En effet à peine commençoient-ils à goûter la douceur que leur procuroit le plaisir de s'être retrouvés, qu'il s'éleva une furieuse tempête. Ils se virent tout d'un coup enveloppés dans une nuit profonde. La mer irritée soulevoit ses flots, qui paroissoient sur leur tête comme de grosses montagnes, & il leur sembloit à tous momens qu'ils étoient précipités du Ciel dans les abîmes. Un coup de vent cassa le grand mât de Hune. Zelim jugeant alors que le Vaisseau alloit périr, fit descendre Léonor & Damasine dans l'Esquif; mais comme il étoit prêt d'y entrer aussi avec Félisor, un coup de vent cassa la corde qui le tenoit attaché au Vaisseau.

Lorsque cet Amant infortuné vit qu'il s'éloignoit, & que sa chere Maitresse lui tendoit

les bras, il pensa expirer de douleur ; & regardant le Ciel avec une action digne de pitié, il poussoit des cris, comme pour lui demander conseil dans cette extrêmité. Malgré la fureur des flots il vouloit se jetter dans la mer pour aller rejoindre Damasine à la nage ; mais une vague couvrit l'Esquif, & le déroba à sa vue. Dans le même instant sa Galére fut portée par l'impétuosité des flots contre un rocher, où elle se brisa en mille piéces. Félisor périt, avec tout l'équipage. Pour Zelim, il se saisit d'une des planches du débris ; & comme il savoit parfaitement nager, il gagna une petite Isle, qui n'étoit pas éloignée de l'endroit où il venoit de faire naufrage.

Il étoit si épuisé d'avoir luté contre la violence de la mer, qu'il

qu'il se laissa tomber sur le rivage à demi mort. Lorsqu'il eût repris ses esprits, il s'abandonna tout entier à son désespoir : Barbare Destinée, s'écria-t-il, par quels forfaits ai-je mérité les supplices, dont tes rigueurs m'accablent ? Dans le funeste état où ta cruauté me réduit, devois-tu m'envier la triste consolation de mourir avec ma Maitresse ? O ! ma chere Damasine, continua-t-il en levant au Ciel ses yeux baignés de larmes, je ne verrai donc plus vos charmes ? Vous ne répondrez plus à mes soupirs ; une éternelle nuit nous sépare, & je vis encore.

Le bruit qu'il entendit, comme d'une personne qui marchoit derriére lui, l'empêcha d'en dire davantage ; il leva un peu la tête pour regarder qui c'étoit, & il vit un homme

qui se promenoit tristement le long de la mer. Bien que cet Inconnu parut dans un âge avancé, il sembloit néanmoins avoir encore tout l'agrément de la jeunesse; sa démarche étoit aisée, ses yeux vifs & perçans: il étoit mis d'une maniére fort simple; mais à travers cette simplicité, on découvroit en lui quelque chose de noble & de grand. Il s'arrêta quelque tems à considérer Zelim; & surpris de sa *bonne mine*, & de l'état où il le voyoit: Oserai-je me flater, lui dit-il, que vous voudrez bien accepter le secours que vous offre un malheureux; ma retraite est à quelques pas d'ici, trouvez bon que je vous y conduise pour y sécher vos habits, & vous y remettre des fatigues de la mer. Ne vous empressez pas, généreux In-
con-

connu, lui répondit Zelim, de vouloir sauver un miserable qui ne doit plus vivre, après la perte qu'il vient de faire. Il se tut après ce peu de mots, & tourna la tête de l'autre côté. Puis reprenant la parole tout à coup : Oui, c'est trop souffrir, s'écria-t-il, c'est être trop long-tems le jouet des caprices du Sort. C'est est fait, cruelle Fortune, tu me vois vaincu ; & je céde à la plus triste destinée, dont un homme ait jamais été accablé. Et s'adressant ensuite à l'Inconnu ; Laissez-moi mourir, lui dit-il ; une mort qui m'affranchisse de l'esclavage, où la Nature me retient malgré moi, est le secours le plus favorable que je puisse maintenant recevoir ; & la plus cruelle néceffité pour un malheureux comme moi, est celle de survivre à son infortune.

L'Inconnu fut sensiblement touché de la maniere triste dont Zelim venoit de prononcer ces dernieres paroles; il redoubla ses instances, & fit tant enfin par ses prieres, que Zelim ne put se défendre d'accepter ses offres. Il se leva donc, & se laissa conduire. Lorsqu'il eut fait quelques pas, il apperçut une grotte, dont l'entrée n'étoit fermée que par une palissade; elle étoit située dans un endroit planté de palmiers, & de plusieurs autres arbres de differentes espéces, qui causoient une ombre impénétrable aux rayons du Soleil. Un petit ruisseau, qui couloit tout auprès avec un doux murmure y entretenoit une fraîcheur délicieuse. Voici ma demeure, dit l'Inconnu à Zelim: il y a près de trente ans que je l'habite, & je n'en sors que pour me

me promener sur le bord de la mer. La tempête fait souvent briser des Vaisseaux contre cette Isle qui est bordée de rochers ; vous êtes le seul homme néanmoins depuis que j'y demeure, à qui j'aye été assez heureux que de procurer du secours ; tous ceux qui ont fait naufrage avant vous, n'ont pu aborder dans l'Isle.

En achevant ces paroles, ils entrerent dans la grotte, qui étoit voutée en rocailles : l'Inconnu alluma aussi-tôt un grand feu, & fit mettre Zelim au lit. Il fut impossible à cet Amant malheureux de prendre aucun repos ; il avoit sans cesse le nom de Damasine à la bouche. L'Inconnu tâchoit par toutes sortes de moyens de le divertir des tristes pensées, dont il le voyoit occupé : il ne le quittoit point, & le menoit sou-

vent promener dans quelques endroits de l'Isle qui étoient fort agréables; mais ces beaux lieux n'avoient aucun charme pour Zelim, & ils ne lui paroissoient que comme un affreux désert. En vain l'Inconnu s'empressoit de faire diversion à sa tristesse; il en revenoit toûjours à se dire, que pour jamais il étoit séparé de sa chere Damasine. A ce souvenir sa douleur s'aigrissoit; elle ne lui laissoit plus envisager dans la vie, que des objets lugubres, & la mort qui pouvoit seule le rendre à ce qu'il aimoit, étoit le seul bien qu'il souhaitât. A ce que je puis comprendre, lui dit l'Inconnu, vous pleurez une personne qui vous étoit chere, & qui a péri dans le naufrage? Qu'elle me l'étoit en effet, s'écria Zelim; j'aurois été trop heureux, adorable Damasine, si

si le Ciel m'avoit donné de passer mes jours avec vous. A ces paroles, il fit en peu de mots le récit de ses avantures à son Hôte, & lorsqu'il l'eut achevé: Jugez maintenant, lui dit-il, s'il y a quelqu'un au monde plus malheureux que moi, & si j'avois tort de refuser le secours que vous m'offriez si obligeamment. Il est encore une sorte de malheur que vous ignorez, lui répondit l'Inconnu; car enfin vous n'avez à vous plaindre que de la Fortune: vous n'avez en rien contribué à vos disgraces, & c'est ce qui me rend le plus infortuné de tous les hommes. J'aimois, continua-t-il, une personne toute divine; elle avoit pour moi les mêmes sentimens; & cependant j'ai pris plaisir à la tourmenter, & à me tourmenter moi-même. C'est

moi, qui par ma cruauté à été la cause de ma perte; c'est moi qui ai creusé l'abîme dans lequel je suis tombé; & je ne puis accuser que moi seul dans tous les maux que je souffre. Bien que Zelim ne fût guére capable de s'occuper d'autres pensées que des siennes; il ne put toutes fois se défendre de la curiosité d'apprendre quels étoient ces malheurs, que l'Inconnu disoit être plus grands que les siens; & ce dernier pour témoigner au Prince sa confiance, commença de la sorte l'Histoire de ses déplaisirs.



HISTOIRE D'ABUNACER.

JE m'appelle Abunacer, & je suis fils d'Oatas Roi de Fés. On me donna dans mon enfan-

te pour Gouverneur le Cherif Mahamet : c'étoit un homme, qui ſous les dehors ſpécieux d'une vertu auſtere, cachoit de pernicieux deſſeins. Perſonne ne ſavoit mieux que lui l'art de s'accommoder au tems; & il prenoit quand il le vouloit toutes ſortes de formes pour plaire, & pour ſe rendre néceſſaire.

Il avoit pour frere le Cherif Hamet, qui n'étoit pas moins fourbe & moins diſſimulé que lui : tous deux n'étoient occupés que du ſoin de leur élevation, & il n'aſpiroient à rien moins qu'à un état qui les rendit indépendans. Ils couvrirent leurs projets d'un prétexte de Religion, & demanderent au Roi de Fés qu'il leur fût libre d'aller combattre les Chrétiens, qui commençoient à ſe rendre trop puiſſans en Afrique

que, & de maintenir par les armes la loi de Mahomet.

Le Roi jugea bien que cette permission pouvoit avoir de dangereuses conséquences, & que les Cherifs joignans le titre des Protecteurs du peuple à leur dignité, pourroient usurper l'autorité toute entiere. Trompé néanmoins par leur piété apparente, il les laissa publier une Gazie contre les Chrétiens.

Ce fut alors que ces Traîtres à la tête d'une puissante *Armée*, leverent le masque: Hamet qui étoit l'aîné, se fit déclarer Roi de Maroc, & Mahamet Roi de Suz.

Oatas irrité de leur révolte, marcha aussi-tôt contre eux; mais les Cherifs sans attendre son arrivée, allerent au devant de lui. Comme ils étoient beaucoup plus forts, ils le vainquirent; & ce malheureux Prin-

ce ayant été pris, fut égorgé par les ordres du cruel Mahamet.

Cette mort funeste me laissoit en possession d'une couronne; mais comme je n'avois pas l'ame interessée, je supportois ce malheur avec tant d'impatience, qu'il n'y avoit rien que je n'eusse fait pour me venger de celui qui me l'avoit causé. La Fortune m'en fournit bientôt les moyens. Les deux Cherifs ne s'accommoderent pas long-tems ensemble: l'ambition étoit également le partage de tous les deux; & ils n'eussent pas été fâchés de s'élever sur les ruines l'un de l'autre. Hamet commençoit à ne plus voir qu'avec des yeux jaloux son Frere marcher de pair avec lui, & ce dernier ne souffroit qu'avec peine, que l'autre voulut lui faire la loi.

De telles dispositions ne devoient pas leur permettre d'être long-tems unis; ils ne le furent pas en effet, & la guerre s'alluma entre ces deux Princes. Hamet voyant qu'il ne pouvoit pas seul résister à son Frere, chercha à fortifier son parti de quelque secours étranger. Comme il savoit que ma haine pour Mahamet, étoit sans comparaison plus grande que celle que je lui portois, il crut pouvoir me faire goûter les propositions d'une ligue, & mériter par cela même auprès de moi l'oubli de sa révolte. Après ce qu'il avoit fait contre Oatas, il devoit m'être suspect & odieux; l'envie néanmoins que j'avois de venger la mort de mon Pere, me fit dissimuler une partie de mon ressentiment, j'acceptai le parti qu'il m'offroit.

Je me jettai dans la Province

de Delta, où je portai le fer & le feu. Mahamet ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle révolution. L'alliance que j'avois faite avec Hamet avoit été fort secrete; il me croyoit toûjours occupé du soin de me fortifier dans Fés; il s'imaginoit que dans l'état où étoient mes affaires, je n'oserois jamais rien entreprendre contre lui; & il ne me regardoit que comme un foible ennemi, dont il sauroit bien se défaire, quand il le jugeroit à propos. Cette erreur l'avoit engagé à diminuer les garnisons des Villes frontieres, pour les opposer aux progrès que son Frere faisoit dans la Province de Suz.

Ne trouvant donc point de résistance, je m'emparai de Teteger, de Meusala, d'Adendom, & je venois de prendre Zarpha, lorsqu'on vint me di-

re que le Roi de Maroc m'envoyoit Muleidan, Fils de Mahamet, & Xica ſa Fille, qu'il avoit fait priſonniers dans une rencontre, & qu'il remettoit à ma diſcrétion.

Xica faiſoit l'admiration de toute l'Afrique : on en parloit comme d'un miracle de la Nature ; elle étoit à la verité de petite taille ; mais les graces ſembloient avoir compoſé ſa perſonne : & ſon air étoit ſi engageant, qu'il lui gagnoit d'abord tous les cœurs. On s'étonnera peut-être de ce que Hamet livroit à ma fureur des Priſonniers, qui devoient lui être ſi chers : il étoit aiſé de juger qu'ayant reçû tant d'outrages de leur Pere, je ne manquerois pas de les immoler à ma vengeance ; mais telle eſt la haine de deux Freres. Elle ſe caractériſe par les effets les

plus

plus cruels. Hamet crût ne pouvoir pas mieux mortifier le Roi de Suz, qu'en livrant ses Enfans à son plus mortel ennemi.

Je fremis à cette nouvelle: & l'image sanglante d'Oatas, s'offrant à ma mémoire, avec toute l'étendue qu'elle devoit exercer sur mon ame: O! mon Pere, m'écriai-je; vous allez être vengé. Mahamet va payer d'une partie de son sang, celui qu'il vous a fait répandre. A ces mots je commandai qu'on m'amenât les Prisonniers; & ils ne furent pas plutôt en ma présence, que croyant faire autant d'outrage à ma haine, que je différois de momens à la satisfaire, je fis percer Muleidan de mille coups; & j'avois déja la bouche ouverte pour commander qu'on en fit autant à Xica, lorsque par ma fatale curiosité, je fis arracher le voile qui

qui lui couvroit le visage.

Bien que le déplaisir, que cette belle Captive ressentoit depuis quelques jours, eût un peu terni l'éclat de ses yeux, & dérobé quelque chose à la vivacité de son teint; elle me parut si charmante, que je n'eus pas la force de rien ordonner contre ses jours; & que si j'avois suivi mon premier mouvement, je lui aurois rendu la liberté. Mais ce que *je* devois à mon Pere & à *toute* l'Afrique, qui avoit les yeux attachés sur moi, me fit affecter en cette rencontre une sévérité, que je condamnois dans le fond de mon cœur. Voyant donc couler des larmes des yeux de Xiea: Ne croyez pas, lui dis-je, que touché de vos larmes, je me laisse surprendre à la pitié. Vous mourrez; mais je veux aupa-

ravant

ravant que vous serviez ma vengeance.

J'étois bien éloigné de vouloir effectuer ces menaces. Les charmes de ma belle Captive avoient désarmé mon couroux, & je sentois qu'elle m'étoit déjà plus chere que ma propre vie. J'eus honte de cette connoissance, & je me retirai dans mon cabinet, si cruellement tourmenté de mes différentes passions, que tout le monde s'apperçut aisément de mon trouble. Tamas m'y suivit pour m'en demander la cause: c'étoit un homme, qui m'étoit entiérement dévoué, qui m'avoit donné plusieurs marques de son zéle, & en qui j'avois beaucoup de confiance. Il me surprit les larmes aux yeux, & me témoigna qu'il étoit sensiblement touché de mon affliction

tion. Tu me plains, mon cher Tamas, lui répondis-je; mais tu n'auras pas pour *moi* cette même pitié, quand tu ſauras que l'Amour a part à ma douleur, & que j'aime Xiea. O Ciel! que me dites-vous, s'écria Tamas tout *ſurpris*? Ce que je voudr*ois* pouvoir me cacher à moi-même, interrompis-je; mais ce qui n'eſt pourtant que trop vrai pour la perte de ma *gloire* & de mon repos. Ce*tte Fil*le audacieuſe vient juſques dans mon cœur triompher de ma haine: j'adore un ſang que je dois déteſter: je veux tout le bien & tout le mal, dont je ſuis capable, à une même perſonne; mon cœur n'oſeroit ſe croire ſur aucun de ſes mouvemens. Tout ce qu'il doit vouloir, lui fait horreur; tout ce qu'il veut effec-

effectivement, lui donne de la confuſion; & avec les mouvemens de haine & d'amour les plus violens qu'on puiſſe avoir, je ne ſaurois leſquels ſuivre. Puis-je traiter Xica comme mon Amante avec bien-ſéance; mais pourrai-je auſſi traiter en ennemie une perſonne que j'adore! Lorſque je fais attention à la mort de mon Pere, à mes Sujets pillés, à mon Royaume déſolé, je crois ne pouvoir jamais aſſez faire pour me venger de ces outrages. Quand d'un autre côté je me repréſente les graces infinies de Xica, cette majeſté, & cette douceur tout enſemble, qui lui donne tant d'empire ſur les ames, je crois ne pouvoir porter mon amour trop loin. Que ferai-je pour accorder deux choſes ſi oppoſées? Comment

la haine & l'amour peuvent-elles habiter ensemble dans un même cœur pour la même personne ? Comment Xica sera-t-elle en même-tems l'objet de ma tendresse, & celui de mon ressentiment ?

Tamas ne savoit que me répondre : il ne me pouvoit rien dire, que je ne me fusse dit avant lui. Il voyoit bien que je n'étois pas maître de moi-même ; & que le penchant qui m'entraînoit vers Xica, étoit comme un torrent, auquel on feroit de vains efforts pour s'opposer. Tout ce qu'il put faire en cette occasion, fut de me plaindre, & d'avouer que le Sort me persécutoit bien cruellement. Il me rappella néanmoins tous les sujets de haine que je devois avoir pour tout ce qui appartenoit à Mahamet. Quel tort, me disoit-il, ne fe-

riez-vous pas à votre gloire, si vous vous laissiez vaincre à l'amour que vous avez pour Xica? Quoi! il seroit dit qu'Abunacer auroit trahi son Pere; qu'il se seroit donné à la Fille de son ennemi? Mais êtes-vous ce Prince qui ne devoit éteindre sa vengeance, que dans tout le sang de Mahamet? Avez-vous donc sitôt oublié ce que vous devez à Oatas, à vos Sujets, à vous-même? Le sang de votre Pere lâchement répandu, ne pourra-t-il rien sur vous; & oublieriez-vous dans les bras de l'Amour, le juste soin de le venger?

Je me fis mettre au lit au sortir de cet entretien; mais que cette nuit fut cruelle pour moi. Le spectre sanglant de mon Pere, l'image triomphante de Xica, me causoient autant de mouvemens de haine & d'a-

mour ; que leurs idées différentes s'offroient de fois à ma mémoire. Je murmurois contre le Ciel de m'avoir fait naître l'ennemi de la plus charmante personne du monde. Je murmurois contre moi-même d'aimer une femme, dont mon honneur & ma réputation me demandoient la vie ; & par une envie ordinaire aux Amans, je n'avois pas si-tôt conçu cette derniere pensée, que je la condamnois, & que je formois la résolution de mourir le plus infortuné des hommes, plutôt que de ne pas vivre le plus fidele des Amans.

Ces terribles combats ne me permirent pas de donner aucun moment au repos, & le jour commençoit à paroître lorsque Tamas vint me trouver. Il se doutoit que dans l'agitation où il m'avoit laissé la veille, sa pré-

présence m'étoit nécessaire. Il avoit passé toute la nuit à rêver aux remédes qui pouvoient procurer ma guérison ; & n'en ayant point trouvé de plus prompt que celui d'éloigner la cause de mon mal, il venoit me proposer de renvoyer ma Captive à Hamet. L'Amour, me dit-il, est un feu dévorant, qui, lorsqu'on lui dérobe ce qui servoit à l'entretenir, tourne son activité contre lui-même, se consume, & s'exhale en fumée : résolvez-vous à l'absence, mon cher Prince, c'est le seul moyen de rompre des fers qui vous deshonnorent, & de recouvrer votre ancienne liberté.

Ces discours si conformes à la raison, & prononcés par un homme que j'estimois, & qui avoit été tendrement cheri de mon Pere, réveillérent les pre-

miers ſentimens de haine, que mon amour naiſſant avoit étouffés ; & j'allois ſuivre le parti que Tamas me propoſoit, lorſqu'on vint m'avertir qu'il paroiſſoit un gros d'ennemis.

C'étoit Mahamet : les progrés que je venois de faire, lui avoient ouvert les yeux ; & il venoit à la tête de la meilleure partie de ſes troupes pour s'y oppoſer, & m'empêcher de joindre mes forces à celles de Hamet. Je ne voulus pas l'attendre dans Zorpha ; je ſortis au devant de lui, à deſſein de lui offrir la bataille, il l'accepta : mais ſes troupes fatiguées de la diligence extraordinaire, qu'il leur avoit fait faire, ne purent tenir contre des gens frais, & à qui j'avois inſpiré mon animoſité pour ce Tyran. Elles pliérent au premier choc, & ce fut moins un com-

combat qu'une déroute générale. Mahamet fut pris en voulant rallier ses fuyards, & amené devant moi.

Xica n'eut pas plutôt appris que son Pere étoit prisonnier, qu'elle vint fondante en larmes me demander sa grace. Ah! Seigneur, me dit-elle, épargnez Mahamet, sauvez mon Pere. Je sai que les outrages que vous avez reçus de lui, vous demandent sa tête; mais il est beau, Seigneur, de pardonner à un ennemi, quand on l'a vaincu. Montrez-vous digne de votre victoire; faites voir qu'elle n'a point été injuste en favorisant vos armes, & donnez à tout l'Univers un exemple de générosité, en pardonnant à votre plus grand ennemi. S'il vous faut une victime, me voilà prête, Seigneur, frappez. ....

Il sembloit que ce discours

de la bouche d'une personne que j'adorois, dût arrêter les effets de ma colere; mais dans cette occasion le Roi l'emporta sur l'Amant; tous les sentimens de haine que j'avois contre Mahamet, vinrent en foule se présenter à mon esprit. En vain la passion que j'avois pour Xica, voulut prendre la défense de son Pere, & combattre mon ressentiment, je n'écoutai que ma vengeance; je plongeai mon épée dans le *sein* de Mahamet.

Je crus avoir étouffé mon amour dans le sang de ce Prince; mais dès que ma haine fut satisfaite, cette passion impérieuses se réveilla. Ce fut alors que je détestai mille fois un emportement qui alloit me rendre odieux à Xica, & que la voyant tombé évanouie dans les bras de ses femmes, je ne pus m'empêcher

pêcher de répandre autant de larmes que je venois de répandre de sang. Je commandai qu'on n'omit rien pour faire revenir cette Princesse, & je rentrai dans mon appartement, dans une situation si pitoyable, que je crus y succomber. Bien que j'eusse toutes les envies du monde de voir Xica, je ne pus me résoudre de l'aller trouver sitôt. Je craignois ses reproches. Je voulois auparavant lui donner le tems d'essuyer ses larmes. Le fidel Tamas ne m'abandonnoit point dans mon affliction; il tâchoit de me consoler le mieux qu'il lui étoit possible, & faisoit tant par ses discours, qu'il modéroit un peu l'excès de mes déplaisirs: mais quand je me représentois la douleur, où se laissoit transporter Xica, je m'abandonnois à un desespoir, que toutes les

remontrances de ce sage Confident ne pouvoient appaiser. Ingrat que je suis, disois-je, est-ce de l'amour, que ce que j'ai ressenti pour l'infortunée Xica? Si mon cœur avoit été véritablement touché pour cette Princesse si digne d'être aimée, aurois-je été capable de faire mourir son Pere à ses yeux; & ces conjurations si tendres, par lesquelles elle me demandoit sa vie, n'auroient-elles pas dû suspendre les effets de *mon* couroux? Ah! cruel Abumacer, ce n'est point ainsi qu'on aime; tu t'es trompé, l'Amour ne laissa point tant de force d'esprit.

Je passai trois ou quatre jours à me tourmenter de la sorte, sans oser me présenter devant Xica; mais enfin son absence m'étant insupportable, j'allai la voir. Elle pâlit à ma

vue

vue, & fit un cri, dont mon ame fut attendrie; & attribuant cette agitation à l'horreur qu'elle avoit pour moi: Ne vous irritez point, Madame, lui dis-je, si je parois devant vous, je n'y viens que pour vous apprendre que l'Amour vous a vengée; qu'Abumaçer brûle pour vous, & qu'il se fera toujours une gloire de s'humilier sous vos ordres.

Xica ne répondit à ma déclaration, que par des regards méprisans; & elle demeura dans un silence, dont je fus épouvanté. Enfin vaincuë par mes importunités, elle le rompit; mais ce ne fut que pour prononcer l'Arrêt de mon malheur. Cruel, me dit-elle, ce n'est pas assez que vous ayez immolé mon Pere à mes yeux, vous joignez l'insulte à l'outra-

 ge.

ge. Mais de quel front osez-vous me déclarer un amour qui m'offense? Mahamet expiroit; ses yeux étoient fermés à la lumiere; son sang couloit encore, & couloit par vos mains; Barbare, en cet état, me parloit-il pour vous? Qu'il m'est doux de vous voir brûler pour Xica: conservez votre amour, il servira ma haine. Cependant, que dis-je? mon cœur, mon lâche cœur n'y est que trop sensible. Lieux *encore* teints du sang de Mahamet, éternels monumens de ma douleur, soûtenez ma fureur chancelante, & défendez la Nature contre un amour que je déteste. A ces mots elle tira un poignard qu'elle tenoit caché sous sa robe, & se l'enfonça dans le sein.

Jugez quel je devins à la vue d'un spectacle si touchant.

Je

Je voulus m'empresser pour secourir Xica; & appellant tous mes gens à la fois, je demandois des Médecins; je faisois des imprécations contre le Ciel, je m'arrachois les cheveux: & voyant qu'il n'y avoit plus de remède, je me laissai tomber sur une chaise, qui se trouva derriere moi, d'où contemplant Xica mourante, j'étois dans un saisissement si grand, que je n'avois pas assez de force, pour déplorer mon infortune. Mes sens me représentoient Xica baignée dans son sang; & il n'y en avoit aucun, à qui il fût resté la liberté d'exhaler la douleur excessive que je ressentois; si bien que sans être évanoui entiérement, ni sans être animé tout-à-fait, j'avois toute l'immobilité d'une personne morte, & toute la sensibilité d'un homme plein de vie.

Lorsque le premier transport de ma douleur fut passé, dégoûté du monde, où je ne pouvois plus trouver de plaisir, après ce que je venois d'y éprouver, je résolus d'aller déplorer mon malheur dans quelque Isle déserte. Celle-ci m'a paru assez agréable & fort solitaire; je l'ai choisie. Mon Oncle a soin de m'envoyer des vivres tous les trois mois; & avec ce secours j'entretiens une vie, qui m'est à charge, si toutefois on peut appeller vie, un cours de larmes perpetuel, & de regrets les plus sensibles. Abunacer finit son discours de cette maniere; & il eut la consolation de voir pleurer Xica par le Prince du monde le plus accompli. Zelim ne put s'empêcher de donner des larmes à un trépas si douloureux.

Cependant pour charmer son en-

ennui, souvent il s'entretenoit avec Abunacer, sur les richesses de la Nature & sur l'indigence de l'Art. Contemplez, lui disoit-il, la verdure de ce gazon, la hauteur & la majesté de ces arbres, le cristal de ce petit ruisseau, l'émail des fleurs, qui ornent ses rives. Quel Palais du plus grand de tous les Rois a reçû de l'Art une beauté si parfaite, que ce petit réduit en a reçû de la Nature? N'admirez-vous pas, reprenoit Abunacer, la folie des hommes qui passent leurs jours dans les soins & dans les inquiétudes, pour accumuler des trésors? S'ils avoient appris à se contenter de la simple Nature, rien ne leur manqueroit; ils vivroient heureux; les chagrins & les noirs soucis fuiroient loin d'eux: On n'entendroit point parler de ces guerres

cruel-

cruelles, qui ravagent toute la terre, & qui ne s'éteignent que dans le sang de tant de milliers d'hommes : On ne verroit point de Fils s'élever contre leurs Peres ; & des familles entieres cruellement divisées par des raisons d'intérêt. La paix & l'union regneroient dans tout l'Univers. L'injustice, les trahisons, le parjure & tant d'autres maux, qui obsédent le cœur des hommes, en seroient bannis : Il n'y auroit point de séparation d'héritages ; le Paisan cultiveroit la terre en commun, & ne prenant de ses riches trésors, que ce qui lui seroit nécessaire pour sa subsistance, il donneroit son superflu à ceux, qui seroient pour entretenir les Arts. Ainsi tous....

Comme abunacer prononçoit ces derniers paroles, ils vi-

virent de loin arriver le Vaisseau, qui lui apportoit sa provision ordinaire. Zelim en conçut de la joye ; l'inquiétude que donne l'Amour, ne lui permettoit pas de s'accoûtumer dans cette solitude ; & il étoit pressé d'en sortir ; par une sécréte espérance, qu'il ne connoissoit pas lui-même, de pouvoir retrouver Damasine. Le Sort lui avoit renduë tant de fois, aprés avoir desespéré de la revoir jamais, qu'il s'imagina qu'elle avoit peut-être échappé comme lui au naufrage, & que son malheur n'étoit pas aussi certain qu'il se le persuadoit. Dès qu'une fois il eut fait cette réflexion si flateuse, son esprit ne s'occupa plus d'autre chose. Il en dit son sentiment à Abunacer, qui tâcha de le combattre : il lui représenta qu'il comp-
toit

toit trop sur la Fortune ; que la faveur qu'elle lui avoit accordée, étoit une espéce de miracle, dont elle étoit avare ; & qu'ainsi il ne devoit pas douter que Damasine n'eut péri dans les flots. Après cette perte, poursuivit-il, qu'irez-vous faire encore dans le monde ? Vous y exposer à de nouveaux malheurs ? Ah ! restez plutôt dans cette solitude, où il semble que le Ciel ne vous a conduit, que pour *travailler* à votre guerison. Ici rien ne vous rappellera le souvenir de la personne que vous avez si chérement & si vainement aimée ; aucontraire tout vous prêchera l'amour de la sagesse, & le mépris des plaisirs passagers de cette vie. Ces considérations ne firent aucune impression sur l'esprit de Zelim, & il aima mieux se mettre d'in-

d'intelligence avec ses desirs, qu'avec sa raison. Laissez-moi, repondit-il à Abunacer ; suivre ma triste destinée ; le repos n'est pas fait pour moi. Vivez tranquille, puisque la Fortune vous le permet. Un déplorable amour, proscrit par le courroux du Ciel, m'entraine aux extrémités de l'Univers. Je vais parcourir l'immensité des Mers ; & tels sont les maux qui m'accablent ; qu'un prompt naufrage est peut-être ce qui peut m'arriver de plus avantageux.

Zelim persista donc dans la résolution de partir : & dès le lendemain le Vaisseau étant prêt de retourner, il prit congé d'Abunacer. Il n'y eut jamais d'adieu plus triste, & de séparation plus douloureuse. Ils parlerent de tous les malheurs de leur vie ; ils y ajouterent celui

celui de ne se plus voir ; & après s'être juré une amitié éternelle, Zelim s'embarqua.

Après plusieurs jours d'une navigation assez favorable, le Vaisseau fut surpris d'un grand calme à la vûë d'une petite Isle déserte. Il prit envie à *Zelim* de la parcourir ; & s'étant mis dans l'Esquif, il descendit à terre. Ce n'étoit qu'un Bois sombre & épais ; Zelim s'y engagea ; & las de marcher, il s'assit au pied d'un arbre. Il s'y abandonnoit à ses rêveries ordinaires, lorsque jettant les yeux sur un Cyprès, qui étoit devant lui, il remarqua qu'il y avoit des caractéres gravés sur son écorce. Il s'en approcha de plus près pour distinguer ce qu'il y avoit apperçu, & il y lut ces deux Vers.

Si...

Si... venoit ici quelque jour,
Rendez lui ce dépôt que vous laisse l'Amour.

A mesure qu'il lisoit ces Vers, il remarquoit dans ces caractéres des traits, qui ne lui étoient pas absolument inconnus. Il se sentit ému à cette remarque; & cherchant un nom, qui pût remplir la mesure du Vers, qui n'étoit pas complet, il trouva que le sien étoit si juste, qu'il ne put s'empêcher d'être troublé. Mais il n'eut pas le tems de poursuivre cette réflexion; car à peine commençoit-il de la faire, qu'il entendit la voix de plusieurs Matelots, qui prononçant le nom de Zelim, lui firent comprendre qu'on vouloit lui dire quelque chose. Il se rendit sur le bord du rivage, & vit un grand nombre de Vaif-

Vaisseaux, qui s'approchoient de l'Isle.

C'étoit la flotte de Jannetin Doria, qui cherchoit Dragut Rais. Ce dernier ravageoit les côtes de Naples & de Sicile. Aucun Vaisseau n'osoit plus s'exposer à passer d'Italie en Espagne, qu'il ne fût aussi-tôt enlevé; & quand la Mer ne lui fournissoit pas des prises assez considérables, il s'en dédommageoit par des descentes le long des côtes, où il pilloit les Bourgs & les Villages, & faisoit esclaves les Habitans.

L'Empereur fatigué des plaintes qu'il en recevoit de tous côtés, ordonna à André Doria son Amiral, de tâcher à quelque prix que ce fût, de s'en défaire, & d'en purger la Mer. André Doria sur ces ordres de l'Empereur, arma

aussi-

aussi-tôt ce qu'il avoit de Vaisseaux & de Galéres en état d'aller en Mer ; & comme ce vieux Général étoit rassasié de gloire, pour en faire acquerir à Jannetin Doria son neveu, il le chargea de cette expédition. Le jeune Amiral parcouroit toute la Méditerranée pour chercher sa proie, & ayant été averti qu'on découvroit à la rade de l'Isle le Vaisseau de Zelim, il l'avoit pris pour un Corsaire, & envoyoit une partie de son Escadre pour l'obliger à se rendre de gré ou de force.

Zelim vit bien qu'on venoit à lui, & ne sut d'abord à quoi se résoudre. Il étoit incertain, s'il devoit se défendre ou non ; mais comme il avoit affaire à trop forte partie, il arbora Pavillon blanc. Il fut pris & conduit à l'Amiral, pour qu'il ordon-

donnât de sa destinée. Mais qu'il fut agréablement surpris de voir que c'étoit Jannetin Doria, qui étoit à la tête de cette flotte. Il l'avoit vu au Camp de l'Empereur; & dans le peu de tems qu'ils y avoient resté ensemble, ils s'y étoient donnés des marques de l'amitié la plus tendre & la plus sincere.

Je recevrai, dit Zèlim en abordant Doria, des chaînes avec bien du plaisir, *puisque* c'est vous qui me les présentez. L'Amiral, qui reconnut aussi-tôt son ancien ami, se jetta à son col, & lui demanda par quelle avanture il se trouvoit sur ce Corsaire. Zelim le détrompa, & lui fit le récit de ce qui lui étoit arrivée depuis qu'il avoit quitté le Camp de l'Empereur. Doria lui témoigna qu'il prenoit beaucoup de

de part à son malheur, & lui dit tout ce qu'il crut nécessaire pour le consoler. Il lui apprit ensuite le sujet de son armement. Zelim, à qui la vie étoit indifferente, & qui trouvoit une occasion de la terminer glorieusement, offrit ses services à Doria.

L'Amiral les reçut avec bien des marques de joye: il fut ravi, qu'un homme qui avoit donné des preuves si éclatantes de sa prudence & de sa valeur, voulut bien le seconder dans une entreprise aussi périlleuse, que celle dont il étoit chargé; & pour lui faire voir l'estime qu'il faisoit de son mérite, il ordonna que toute la Flotte regardât Zelim comme un autre lui-même. Je me défiois toujours, lui dit-il fort obligeamment, des ruses de Dragut. Ce vieux Marin est d'une ex-

expérience consommée, & il a fait voir plus d'une fois aux Chrétiens qu'il savoit les vaincre. Mais puisque je serai aidé de votre courage & de vos conseils, je n'ai plus rien à craindre, & il n'est point de succès que je ne doive me promettre.

Il est vrai, lui répondit Zelim, que vous pouvez vous flater d'une victoire certaine; mais tout l'honneur en appartiendra à un homme qui a fait un si glorieux apprentissage, & dont les essais ont été des coups de Maîtres. Ils se firent encore plusieurs complimens. Zelim renvoya le Vaisseau d'Abunacer, qui lui devenoit inutile; & Doria fit prendre à sa flotte la route de l'Isle de Corse; il fut assez heureux pour y rencontrer Dragut dans le port de Giralatte, Château situé entre Calut & Lajazzo.

Le Corsaire qui ne savoit point que la flotte de Charles-Quint fût en mer, se croyoit en sûreté dans cette anse; mais il s'y vit bien-tôt enfermé & foudroyé par le canon du Château; & par l'Artillerie des Vaisseaux. Il se défendoit d'abord avec son courage ordinaire; mais le feu superieur des Chrétiens fit taire le sien. Il vit en même tems toute la côte de l'Isle bordée des habitans en armes, gens féroces, qui accoururent pour contribuer à sa defaite & pour se venger des ravages qu'il avoit faits dans leur pays.

Dans cette extrêmité Dragut n'eut point d'autre parti à prendre, que d'arborer le drapeau blanc. Il demanda à entrer en négociation, & qu'on lui fît bonne guerre; mais toute la composition qu'il obtint,

 fut

fut de racheter sa vie au prix de sa liberté : il fut contraint avec tout ce qu'il avoit de Galeres, de se remettre au pouvoir de l'Amiral Chrétien.

La joye de cette prise fut générale ; les Soldats & les Matelots la célébrerent par des cris qui firent retentir tous *les* rivages d'alentour, & qui annoncerent aux peuples de ces Isles qu'ils étoient vengés de leur commun Ennemi. Le seul Zelim au milieu de *cette* allégresse étoit accablé de douleur ; il ne pouvoit se consoler d'avoir échapé à la mort, qu'il esperoit trouver dans cette rencontre ; & dans la derniere nécessité où il se voyoit de vivre plus long-tems, il se plaignoit de la rigueur du Sort, qui refusoit de terminer ses malheurs ; lorsque jettant les yeux sur les Prisonniers,

niers, il reconnut parmi eux sa charmante Damasine, dans le même habit de Turc où il l'avoit trouvée la derniere fois.

Il ne fut pas alors le maître de son transport; & oubliant qu'il avoit tout l'équipage pour témoin, il alla se jetter aux pieds de sa chere Maîtresse. Dans ce premier mouvement qu'excite une rencontre si imprévûë, ces deux Amans restent comme saisis & hors d'eux-mêmes. Leurs voix entrecoupées de soupirs; leurs visages baignés de larmes; leurs yeux où paroît admirablement le feu, dont leurs cœurs sont embrasés; leurs actions; les différents mouvemens de leurs corps; tout forme un spectacle bien touchant de la passion la plus tendre, du plaisir le

plus sensible, & de la joye la plus vive.

Zelim prend une des *belles* mains de Damasine, qu'il arrose de ses larmes: Je vous revois, charmante Damasine, s'écria-t-il d'un air tendre & passionné, je vous revois. La Nature prend une nouvelle *face*, & la vie me devient aussi agréable, qu'elle me sembloit odieuse auparavant; mais par quel heureux évenement m'êtes-vous rendue? Faites *moi*, je vous prie, sans plus attendre, le récit de vos avantures depuis le jour malheureux, où je vous perdis. Mais comme il vit que Doria étoit surpris des caresses, qu'il faisoit à ce Turc prétendu, il lui dit que c'étoit cette même Damasine, dont il l'avoit tant de fois entretenu. Doria félicita les deux Amans

Amans sur leur bonheur. Il parut frappé de la beauté de Damasine, il la regarda quelque-tems avec admiration ; & comme il n'étoit pas moins galant que brave, il dit à Damasine qu'il avoit toujours condamné la douleur excessive de Zelim ; mais qu'il se voyoit contraint d'avouer qu'elle étoit des plus justes, puisque la perte d'une aussi aimable personne, étoit de celles dont on ne devoit jamais se consoler. Il joignit ensuite ses prieres à celle de Zelim, pour qu'elle leur apprit par quel accident elle étoit tombée en la puissance de Dragut ; & Damasine pour satisfaire à la curiosité de l'un & de l'autre, prit la parole en ces termes.

Suite de l'Histoire de Damasine.

ZELIM vous a sans doute raconté, Seigneur, de quelle maniere nous fûmes séparés par la tempête. Après que le vent eût cassé le cable qui attachoit l'Esquif au Vaisseau, nous fûmes le jouet des vents & des flots; je crus cent fois que la mer alloit nous engloutir. J'étois bien moins épouvantée du péril affreux qui me menaçoit, que du vôtre, mon cher Zelim, & de celui de ma Mere. Je la serrois tendrement entre mes bras: je mêlois mes larmes aux pleurs qui couloient de ses yeux: O Ciel! m'écriai-je, ne nous avez vous donc réunis après tant de traverses, que pour nous séparer si cruellement? Epuisez sur moi votre colére; laissez vivre ma Me-

re;

re; sauvez l'infortuné Zelim.

Cependant les vagues porterent notre Esquif avec violence sur le sable. A ce coup terrible, je m'écriai: Nous périssons, ma chere Mere, tenez-moi bien; mourons ensemble & que rien ne nous sépare. A peine eus-je prononcé ces dernieres paroles, que la chaloupe s'ouvrit, & je sentis que je tombois dans l'eau. L'impétuosité des flots m'arracha d'entre les bras de Léonor, & je fus jettée par la fureur des ondes sur le rivage d'une petite Isle, où je demeurai près de deux heures sans force & sans connoissance. Cependant les vents s'appaiserent; les nuages qui obscurcissoient le tems, se dissiperent; le Ciel devint serain, & le Soleil reparut.

La chaleur favorable de cet astre bienfaisant me rendit l'u-

sage des sens ; j'ouvris les yeux, & sortant comme d'un profond sommeil, je promenai plusieurs fois mes regards autour de moi sans les fixer sur aucun objet ; mais à mesure que mes esprits se réveilloient, je sentois plus vivement mon malheur. O! ma chere Mere, ô Zelim! m'écriai-je, vous n'êtes plus. Mes autres disgraces me laissoient toujours quelque foible rayon d'espérance ; à présent mes maux *sont* sans remède. ô Ciel, quelle destinée est la mienne! Je retrouve ma Mere, & ce n'est que pour assister à son trépas ; & j'apprends que je peux être légitimement à Zelim, comme si le Sort ne me vouloit pas laisser ignorer la seule chose qui peut augmenter la douleur d'être séparée de lui pour jamais.

Après

Après ces tristes réflexions, je me levai de l'endroit où la mer m'avoit poussée, & je parcourus l'Isle pour voir si elle n'étoit point habitée. Je n'y trouvai aucuns vestiges d'hommes. De sorte que n'ayant point de vivres pour subsister, & ne voyant aucuns secours à esperer dans un lieu si éloigné de tout commerce, je n'attendois plus que la mort; & ennuyée d'une vie aussi triste que la mienne, je m'y disposois avec assez de tranquillité, lorsque sur la fin du jour j'apperçus un Vaisseau, qui s'arrêtoit à la vûë de mon Isle. J'en vis peu après sortir quatre hommes, qui descendirent dans la chaloupe, & vinrent à terre; je m'avançai sur le bord de la mer, & je priai ces gens, qui étoient des Matelots, de me

recevoir avec eux. Je leur dis que je venois de faire naufrage; ils parurent touchés de mon malheur: & après qu'ils eurent fait de l'eau, ils me firent monter dans leur Esquif. Pendant le tems que nous fûmes à rejoindre le Vaisseau, j'appris d'un de ces Matelots que leur Chef étoit Dragut Rais.

Cette nouvelle jetta l'épouvante dans mon ame: je n'ignorois pas que Dragut étoit le Corsaire le plus cruel, qui courût alors la Méditerranée, & qu'ainsi j'avois tout à craindre de sa violence. Je résolus donc de lui cacher avec soin qui j'étois; je me jettai à ses genoux: Ayez pitié, Seigneur, lui dis-je, d'un malheureux, qui après avoir vû périr sa Mere dans la derniere tempête, & avoir perdu tous ses

ses biens par le naufrage, n'a d'autre recours qu'à votre générosité.

Ce fier Corsaire ne me permit pas d'en dire davantage; il me releva avec hauteur & avec dureté, & il me mit auprès d'une Angloise, dont il vouloit faire sa concubine, pour la servir. Vous ne sauriez croire combien cet indigne procedé me causa de douleur. Je n'aurois jamais pû résister à ce dernier coup de la Fortune, si ma nouvelle Maîtresse n'eût pris soin elle-même de me consoler, & d'adoucir la cruauté de mes maux.

Je reconnus bien-tôt qu'il se mêloit un autre interêt à la compassion qu'elle avoit pour moi. Minolde, c'étoit son nom, me faisoit souvent venir dans sa chambre, pour me confier, à ce qu'elle disoit, des secrets d'im-

d'importance; & lorsque j'étois avec elle, je ne pouvois arracher de sa bouche que des gémissemens, & des discours sans suite. Elle me regardoit en soûpirant; & elle paroissoit émûë. Un jour elle me demanda si mon cœur n'avoit point été touché.

Le souvenir que cette demande rappelloit à ma mémoire m'arracha un profond soûpir: Oui, Madame, lui répondis-je, je vous avouë que mon cœur a été touché; que j'aime; mais sans espérance, & que je suis destiné à être toute ma vie le plus infortuné de tous les hommes.

Il parut à cette déclaration beaucoup de joye dans les yeux de Minolde. Elle s'imaginoit sans doute que c'étoit elle que j'aimois sans espérance; & que n'osant croire qu'elle eût pour moi

moi la même foiblesse, je craignois de lui laisser voir mes sentimens : Que nous serions heureux, me dit-elle, si nos soûpirs n'avoient qu'une même fin. Elle ouvrit aussi-tôt un petit cabinet d'Ebene, & en ayant tiré un diamant de prix, taillé en forme de cœur, elle me le présenta, & me dit que si je savois profiter de mon bonheur, elle m'en donneroit un autre, dont la possession pourroit me rendre heureux.

Ces dernieres paroles m'ouvrirent entierement les yeux; je ne faisois point attention auparavant à mon déguisement, & je ne pouvois m'imaginer que je fus capable d'inspirer de l'amour à une femme. Il me fut néanmoins alors impossible de douter des sentimens que Minolde avoit pour moi. Je me trouvai fort embarrassée,

je

je voyois bien qu'il seroit très-difficile d'éteindre les flâmes que j'avois allumées sans le vouloir dans le sein de la belle Angloise; le péril où j'étois exposéé, me fit trembler. Minolde pouvoit tout sur l'esprit de Dragut; je craignis, qu'après avoir entretenu sa *passion si* long-tems, & lui avoir donné lieu de s'accroître par mon silence, son amour ne se changea en haine, lorsqu'elle auroit découvert qui j'étois. Je *résolus* donc de prévenir ce malheur, de ne le lui pas celer davantage, & de la détromper à la premiere occasion.

Je ne fus pas long-tems *sans* la trouver. J'avois plusieurs fois dit à Minolde que la Fortune m'avoit éprouvée par bien des traverses; & ayant encore le lendemain fait tomber la conversation sur ce chapitre, elle me

me pria, comme je le désirois, de lui en faire le récit.

Avec bien du plaisir, Madame, lui répondis-je ; je me ferai même toujours un crime d'avoir différé si long-tems à vous dévoiler le mystere de ma vie ; mais pardonnez à un malheureux, qui a craint qu'en vous découvrant ses foibles, vous ne perdissiez l'estime que vous aviez conçûë si facilement pour lui. Non, non, reprit Minolde, vous n'aviez rien à craindre de ce côté là ; on pardonne aisément des foiblesses à votre âge, & je n'aurois jamais été assez injuste pour vous condamner. Je sai que la jeunesse a le cœur tendre ; l'Amour ne lui présente rien que d'agréable ; il se laisse vaincre à ses charmes ; & y peut-on résister ? Hélas ! j'éprouve tous les jours la force de ses armes.

J'aime, poursuivit-elle en me regardant d'un œil passionné, & peut-être sans être *aimée*; j'aime une personne qui ne fait pas semblant de le voir, & qui ne paye ma tendresse, que par des marques d'indifférence. L'aveu que je viens de vous faire, doit vous ôter toute *crainte*, & vous faire tout espérer d'un Juge, qui se sent coupable du même crime que vous : satisfaites donc, je vous prie, ma curiosité.

Je commençai alors l'histoire de ma vie ; mais quand Minolde eut entendu que je m'appellois Damasine ; que j'étois une fille ; & que voyant sa surprise, je lui eus appris le sujet de mon déguisement ; elle demeura frappée comme d'un coup de foudre. Je voyois qu'elle étoit confuse : le dépit, le desespoir, l'amour, & la honte

honte, paroissoient tour à tour peints sur son visage ; elle gardoit un morne silence, & ne l'interrompoit que par des soupirs. Elle m'avoit pris pour un homme ; je lui en avois toûjours tenu le langage ; ces apparences l'avoient séduite ; par un caprice d'Amour elle brûloit pour moi, & croyoit que j'étois sensible à ses peines ; son secret lui avoit échappé ; elle m'avoit laissé voir toute sa foiblesse. Mon mal est sans remede, s'écria-t-elle, je vois que je me suis trompée ; cependant j'aime encore, & mon amour n'a pour objet qu'une chimere, qui ne sauroit ni flater ni guerir les maux que je souffre. Hélas, poursuivit-elle, en m'adressant la parole, pourquoi avez-vous pris plaisir à me rendre malheureuse ; vous m'avez engagée dans des

des liens que je ne saurois rompre : ou plutôt, je n'en dois accuser que ma foiblesse; *je ne* devois pas livrer si inconsidérément mon cœur à la plus fole des passions.

Elle se tut à ces mots, & parut accablée de douleur. Je faisois tout ce qui m'*étoit* possible pour la consoler. J'avoue, Madame, lui dis-je, que vous êtes à plaindre; mais si vous saviez ce que je souffre tous les jours, vous conviendriez que vos maux ne peuvent entrer en comparaison avec les miens. Va, ma chere Damasine, me répondit-elle, la Fortune n'a jamais persécuté personne avec tant de rigueur, que Minolde. Je veux t'en convaincre, ajouta-t-elle, & mériter toute ta compassion. Alors sans me donner le tems de lui répondre, elle commença

ça

ça de la sorte l'Histoire de ses malheurs.



HISTOIRE DE MINOLDE.

L'Angleterre est ma patrie, & je suis fille unique de Bucki. On me regarda dans les premieres années de ma vie, comme un parti considérable; mais j'eus le malheur de perdre mon Pere & ma Mere presque dans le même tems, & je demeurai sous la tutelle d'un de mes Oncles, qui avoit toujours détesté les erreurs de Calvin. Son grand âge lui fit appréhender que s'il venoit à mourir, mes autres Parens ne m'élevassent dans la Religion Protestante, dont ils étoient zelés Partisans. Il resolut donc de me mener en Fran-

France chez le Vicomte de Beaujelieu, qui avoit été un des grands amis de mon Pere.

Il fit vendre pour cet effet la meilleure partie de mon bien, & nous nous embarquâmes au mois de Mai pour passer en France. La fatigue de la mer jointe à la foiblesse, causerent une violente maladie à mon Oncle: rien ne fut épargné pour sa guérison; mais les remédes furent inutiles, j'eus la douleur de le voir expirer.

Je n'étois pour lors que dans ma douziéme année, & je sentois vivement ma fortune; tout avoit contribué à me la faire paroître charmante dans le commencement de ma vie; l'amour d'un Pere, les tendres caresses d'une Mere, une foule de Domestiques empressés à me plaire & à me faire la cour; je

je vivois comme si mon bonheur n'avoit jamais dû finir, & je me croyois éternellement heureuse; mais que je me suis trompée! Quel changement! quel perte! Un Pere & une Mere, qui m'aimoient tendrement. Mon Oncle à la vérité par mille complaisances, tâchoit d'adoucir la dureté de mon sort; & il meurt dans le tems que j'ai le plus besoin de son secours. Je me trouve sans appui, pour ainsi dire, sur un élement fameux par ses naufrages, au milieu de Matelots, gens grossiers, & sans autre consolation que celle d'un Maître de Hôtel & de quelques Domestiques, à qui mon Oncle m'avoit recommandée en mourant. Une constance si cruelle de la Fortune à me persécuter, me jetta dans la plus sombre mélancholie, & ce mal-

heu-

heureux voyage se fit dans les larmes.

Le Vicomte de *Beaujelieu* me donna d'abord toutes les marques d'une généreuse bonté ; il plaignit mon infortune, & m'assûra qu'il me regardoit comme sa propre Fille. Mais que les promesses des *hommes* sont peu certaines, & qu'il y a d'imprudence à s'y fier ! Ses caresses affectées arrêterent le cours de mes larmes ; & le commerce agréable de *Madame* de Chaumont sa sœur, aux soins de laquelle il m'avoit confiée, assoupit une douleur, qui avoit été aussi violente que juste. Je respirai à Paris ; j'y fis même des projets de repos & de prospérité ; mais je comptois sans la Fortune, qui n'étoit pas dans mon parti.

Quelques jours aprés mon arrivée, j'allai prendre l'air avec

vec Madame de Chaumont à une maison de plaisance que le Vicomte avoit à quatre lieuës de Paris. Un jour que je me promenois seule dans la campagne, je vis plusieurs Cavaliers qui suivoient un homme admirablement bien fait, & dans sa premiere jeunesse. Il s'arrêta pour me regarder, & m'ayant saluée d'un air fort gracieux, il continua son chemin.

Dès qu'il fut éloigné, je crus n'y point penser, mais un instant de cette vûë avoit trop fait d'impression sur ma foiblesse; & mon imagination frappée me retraça fidelement cette agréable image. Je la portai à la maison, où l'on m'apprit que le Marquis de Saint-Ris, fils du Vicomte, venoit de passer.

Son Pere, pour l'instruire

des langues & des mœurs différentes des Etrangers, le faisoit voyager depuis plusieurs années dans toutes les Cours de l'Europe. On parloit de ce jeune Seigneur en des termes fort avantageux, & j'avois conçû pour lui sans le connoître, toute l'estime qu'on doit à un homme d'un mérite extraordinaire.

A cette nouvelle, je changeai plusieurs fois d'intention. Je ne pouvois douter que le Marquis de Saint Ris ne fût ce Cavalier que j'avois distingué par sa bonne mine. Je voulois partir; je voulois demeurer; je condamnois un trouble qui augmentoit à chaque instant; mais je ne faisois que de vains efforts pour rappeller ma raison. J'engageai donc Madame de Chaumont à retourner à Paris.

J'y vis le Marquis ; & quelques momens de conversation, où ce jeune Seigneur fit briller toute la délicatesse de son esprit, acheverent ma défaite. Je ne fus plus la maîtresse de mon cœur ; & je ne pus m'empêcher d'en disposer pour lui.

Je reconnus bien-tôt à ses regards passionnés & à l'air embarrassé avec lequel il m'approchoit, que j'avois fait impression sur le sien. Il ne m'avoit néanmoins encore rien déclaré de ses sentimens, lorsque le Vicomte lui dit de s'apprêter à épouser Mademoiselle de Gersé.

Le Marquis avant que de m'avoir vûë, ne s'étoit senti ni empressement, ni répugnance pour elle ; & comme les alliances des Grands se font presque toujours dans les vûës d'intérêt & d'ambition, il n'avoit point

résisté à son Pere. Mais sentant alors que son inclination s'opposoit fortement à l'obéïssance qu'il lui devoit: Je croirois, lui dit-il, trahir vos desseins, & abuser de votre confiance, si je vous cachois plus longtems l'amour que j'ai pour Minolde. Tout ce que vous avez fait jusqu'ici pour moi, me donne lieu de penser que vous ne voulez que mon bonheur: ce seroit me rendre le plus infortuné des hommes, que de m'arracher à ce que j'aime, pour me forcer à épouser une Femme que le Ciel ne m'a pas destinée, puisqu'il m'a donné des inclinations toutes contraires.

L'impérieux Vicomte, qui n'étoit pas accoûtumé à changer les choses qu'il avoit une fois résoluës, dit à son Fils qu'il se contentât que Mademoiselle

de

de Gersé fût son choix, & qu'il se disposât à lui obéir.

Le Marquis vint me trouver au sortir de cet entretien ; & surprise de le voir entrer la larme à l'œil, je lui demandai avec empressement le sujet de son chagrin. Je suis perdu, Madame, s'écria-t-il douloureusement, je suis perdu, si vous ne m'êtes favorable. Mon Pere veut que je prenne Mademoiselle de Gersé pour épouse ; mais c'est en vain qu'on lui destine mon cœur ; vous le posséderez éternellement. Ah ! Monsieur, interrompis-je, étouffez un amour, qui ne pourroit que nous causer bien des larmes à tous les deux ; & que je ne dois pas approuver, puisqu'il est condamné de Monsieur votre Pere. D'ailleurs quel avantage pourriez-vous trouver auprès de la triste Minolde ?

nolde? Elle ne doit point aspirer à plaire. Obéïssez, Monsieur, obéïssez au Vicomte, & gardez-vous d'irriter le Ciel par une rebellion qu'il condamne. Ah! que votre vertu est impitoyable, poursuivit le Marquis; pourquoi me défendez-vous de vous aimer? *N'est*-ce pas un sort inévitable pour tous ceux qui ont le bonheur de vous voir? Si c'est un crime, vous devez vous en prendre à vos charmes, & non pas à un malheureux, à qui ils ont enlevé toute sa liberté.

Il parut alors dans les yeux du Marquis une douleur si vive que j'en fus touchée; cependant je ne changeai pas de langage.

La résistance que j'apportois à l'amour du Marquis, ne servit qu'à l'enflâmer davantage. Il refusa absolument d'épouser

Ma-

Mademoiselle de Gersé; & le Vicomte irrité de ce refus, & en accusant ma présence, prit la résolution de me faire conduire à Londres, où il savoit que j'avois des Parens. Il donna tous les ordres nécessaires pour ce voyage si secretement, que je ne le sus qu'au moment où il me fallut monter en carosse.

Je ne saurois vous représenter, de quelle douleur mon ame fut alors saisie; je ne m'attendois à rien moins qu'à une telle disgrace, & l'intelligence secrete que j'avois avec le Marquis, me faisoit espérer toute autre chose. J'aurois bien voulu l'informer de mon malheur; mais on veilloit de trop près sur mes démarches, & je partis sans cette consolation.

Lorsque nous fûmes arrivés à Londres, mes Gardes me di-

dirent qu'ils avoient ordre de leur Maître de me laisser sur le Port, & remonterent aussi-tôt sur le Vaisseau qui nous avoit apportées. Lorsque je vis qu'il s'écartoit du Rivage à pleines voiles, ma douleur fut si vive, que j'y succombai; je m'évanouis, & me démis un bras en tombant. Des Personnes de qualité qui se promenoient dans cet endroit eurent pitié de moi; & jugeant de ma condition par mes habits, ils me firent porter chez eux.

Je fus bien surprise lorsqu'à mon réveil je me trouvai dans une chambre, qui ne me paroissoit pas la mienne, & que j'eus apperçû autour de moi des personnes que je ne connoissois pas. Je croyois être dans un songe; je ne savois que m'imaginer; mes yeux étoient ouverts, & je doutois en-

encore de la vérité de ce que je voyois. Je demandai où j'étois; mais on parut ne me pas entendre, & on ne me répondit rien: ma ſurpriſe en augmenta. Je m'appuyai alors ſur mon bras, & la douleur qu'il me cauſa ayant entiérement réveillé mes eſprits, je me rappellai mon malheur, & pouſſant un cri, je me mis à repandre un torrent de larmes.

Je fus alors frappée par le ſon d'une voix, qui ne m'étoit pas inconnuë: je tournai la tête, & je reconnus une de mes Couſines, que j'avois vue pluſieurs fois chez mon Pere. Elle étoit mariée au Milord Dembrok, chez qui on m'avoit tranſportée. Elle me regardoit avec une ſurpriſe mêlée de compaſſion. Je voyois bien qu'elle avoit des penſées confuſes qu'elle ne ſavoit démêler:

Vous ne vous trompez pas, Madame, lui dis-je en Anglois, j'ai l'honneur de *vous* appartenir.

Ces paroles éclaircirent tous ses doutes. Elle me reconnut dans l'instant ; & se jettant à mon col, elle me demanda avec empressement, *pourquoi* je me trouvois dans une pareille situation. Je le lui appris, & elle parut fort sensible à mes peines. Elle me promit même pour me consoler de *faire* tenir de mes lettres au Marquis de Saint Ris. Ce fut alors que je ne pus m'empêcher de condamner ce scrupule, qui m'avoit fait combattre l'amour du Marquis. Si je ne lui avois point caché mes sentimens, me disois-je en moi-même, je pourrois lui écrire, je pourrois lui apprendre où je suis, & lui protester qu'en quelque lieu

que

que le hazard me conduise, & quoiqu'il puisse m'arriver, je ne respirerai jamais pour d'autre, que pour lui : peut-être que cet Amant passionné me demeureroit fidel; & que son Pere touché de sa constance, ne s'opposeroit pas toujours à notre bonheur; mais j'ai condamné sa flâme, je lui ai ravi toute espérance, & peut-être qu'à l'instant que je parle, il se rend aux sollicitations du Vicomte, & qu'il épouse ma Rivale. Ridicule bienséance, c'est vous qui causez tous mes maux, & qui me rendez la plus malheureuse de toutes les femmes.

C'est ainsi que je m'abandonnois aux réflexions les plus tristes, le tems ne pouvoit rien sur ma douleur ; & elle étoit aussi vive au bout de six mois que le premier jour, lorsqu'un

qu'un soir en me promenant sur le Port avec quelques Dames de ma connoissance, je vis descendre d'un Vaisseau le Marquis de Saint Ris en habit de deüil.

Quelle fut ma joye quand cet Amant passionné vint à mes pieds me jurer que le tems & l'éloignement n'avoient fait que donner de nouvelles forces à son amour.

Rien ne nous est plus contraire, me dit-il, la mort nous a delivré du Vicomte ; il ne tient plus qu'à vous, Madame, de me rendre heureux. Les raisons qui vous faisoient vous refuser à mes empressemens ne subsistent plus ; en trouverois-je de nouvelles dans votre cœur, & feriez-vous insensible au plus tendre de tous les Amans ? J'avoue que je ne pus résister à des sollicitations si pres-

pressantes ; & sachant ce qu'il m'en avoit couté pour lui avoir déguisé mes sentimens, je lui répondis que de mon côté il ne trouveroit jamais d'obstacle à son bonheur.

Monsieur de Saint Pris parut transporté de joye à ces assurances. Il me raconta que son Pere avoit conçu tant de chagrin de le voir toûjours brûler pour moi, qu'il en étoit mort ; que les Domestiques qui m'avoient conduite en Angleterre, n'avoient jamais voulu lui dire où j'étois, tant qu'il avoit vécu ; mais qu'après sa mort, ne se croyant plus obligés au secret, ils le lui avoient déclaré, & qu'à l'instant il s'étoit embarqué pour me venir trouver.

Nous demeurâmes encore quelques jours à Londres, & après avoir remercié le Milord

& sa femme des soins qu'*ils* avoient pris de moi, & les avoir assurés d'une amitié éter*nelle*, nous repassâmes en France.

Le jour de notre mariage fut arrêté pour le lendemain de notre arrivée. Les nôces se célébrerent à un Chateau que le Marquis avoit au bord *de la* mer. Ce ne fut pendant quelques jours, que jeux, que bals, que festins. Nous étions tous deux au comble de la joye & nous regardions que *de* bien loin la nécessité de nous séparer; mais elle étoit bien plus prochaine que nous ne pensions.

Comme on ne songeoit qu'à se divertir, & à passer le tems agréablement, on proposa une partie de chasse. Je ne fus pas d'abord de cet avis: j'avois je ne sai quel pressentiment de ce qui devoit arriver; mais tou-

toute la compagnie l'accepta, & je l'acceptai moi-même par complaisance. Nous eûmes d'abord beaucoup de plaisir, & on nous conduisit si heureusement, que nous vîmes le Cerf plusieurs fois; mais que la fin de cette fête fut malheureuse pour moi! quelle me coute de larmes! que ce jour me fut funeste!

Le Marquis ayant apperçû un Chevreuil qui traversoit le bois, s'écarta de la compagnie pour courir après lui. Lorsqu'il l'eut poursuivi quelque-tems sans pouvoir l'attraper, il revint sur ses pas; & il étoit prêt de nous rejoindre, quand il rencontra un Sanglier couché dans un fort. Il lui tira un coup de fusil. Ce furieux animal se sentant blessé, loin de s'enfuir, vint sur son ennemi. Le Marquis voulut l'éviter; il n'é-

n'étoit pas assez avantageusement armé pour le combattre ; mais il se trouva embarrassé dans des branches d'arbres : tout ce qu'il put faire fut d'appeller au secours.

On y courut : on trouva le cheval renversé, & le Sanglier qui traînoit M. de S. *Ris* par la cuisse, & qu'il fallut tuer pour lui faire lâcher prise. On pansa aussi-tôt la plaie du Marquis ; mais la veine-cave étoit offensée, il n'y avoit plus de reméde. O Ciel ! quel souvenir ! je me suis étonnée cent fois, comment je n'avois pas succombé à ma douleur dans cette occasion.

Rien ne me retenant plus en France, je m'embarquai pour retourner auprès de mes Parens. Mais à peine avions-nous quitté le Port, qu'une furieuse tempête nous fit perdre

notre

notre route & nous jetta dans la Méditerranée. Le calme commençoit à revenir, lorsque nous fumes attaqués par Dragut.

Notre Vaisseau avoit été si fort endommagé par l'orage, qu'il faisoit eau de tous côtés. Voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de nous défendre, nous nous rendimes sans combat. J'ai eu le malheur de plaire à ce Corsaire; il me presse tous les jours de satisfaire son infame passion. La dureté avec laquelle je reçois ses vœux, loin de le rebuter, ne sert qu'à le rendre plus assidu auprès de moi; & j'ai tout à craindre pour mon honneur, si le Ciel, par un secours inprêvu, ne m'arrache de ses mains.

Elle se tut à ces mots, & me parut si accablée de douleur, que je crus plusieurs fois

qu'elle alloit expirer. Elle étoit trombée dans mes bras ; j'essuyois ses larmes, ou plutôt j'y mêlois les miennes.

Dragut entre dans ce moment ; il avoit fait si peu de bruit, que nous ne l'avions point entendu. Il vit que Minolde m'embrassoit avec beaucoup de tendresse, & jugeant selon les apparences, il ne douta point que nous n'eussions l'un pour l'autre un amour qui l'offensoit. Cette pensée le transporta de jalousie : Ingrate, s'écria-t-il d'une voix terrible, tu ne t'es donc refusée à mes désirs, que pour te livrer à un vil Esclave ? Mais tu ne jouiras pas long-tems de ton crime. Il tira aussi-tôt son poignard, & n'écoutant que sa fureur, il le plongea dans le sein de l'infortunée Minolde. Pour toi, me dit-il en m'adres-

sant

sant la parole une mort prompte n'est pas ce que je te destine ; elle te déroberoit à ma vengeance, & je veux t'en faire sentir tout le poids.

Jugez de ce que je devins alors. Mon premier mouvement me portoit à lui avouer que j'étois une Fille ; mais ayant encore présent dans la mémoire ce que j'avois souffert de la passion de Soliman. Je résolus de perir sous mon déguisement, & j'aimai mieux m'exposer aux tourmens, dont Dragut me menaçoit, que d'immoler ma gloire à sa brutalité.

Il me fit aussi-tôt charger de chaînes ; & il se disposoit en effet à épuiser toute sa cruauté sur moi, lorsque vous l'avez attaqué avec tant de valeur, & que vous m'avez délivrée si heureusement de ses mains. Da-

masine finit ainsi son histoire.

Doria paroissoit hors de lui-même ; il n'avoit point levé les yeux de dessus Damasine pendant tout son discours ; il ne pouvoit se lasser de contempler ses charmes : Tant de vertu & de constance dans une personne, d'ailleurs si aimable, lui inspira un violent amour pour elle ; mais comme il connoissoit ses sentimens pour Zelim, il prévit avec douleur que sa passion n'auroit pas auprès d'elle le succès qu'il souhaitoit. D'un autre côté ce qu'il devoit à son Ami, venant à combattre son inclination, il tomba dans une sombre & triste mélancolie. On lui en demanda plusieurs fois la cause ; mais inutilement. La blessure qu'il cachoit le mit dans un état, qui fit trembler pour ses jours.

Zelim se désesperoit de voir son

son Ami dans une si triste situation. Souvent il lui faisoit de tendres reproches sur son silence opiniâtre, & il n'en obtenoit pour toute reponse que des larmes & des soupirs. Hermodon aux soins duquel ce Prince avoit été confié dès ses plus tendres années, & qui l'accompagnoit toûjours pour l'aider de ses conseils, vint après bien des peines à bout de dévoiler le mystere, & de lui tirer l'aveu de sa bouche.

Quoi! Seigneur, lui dit-il, vous pour qui les beautés d'Espagne n'ont étalé jusqu'ici que des appas inutiles, qui n'avez jamais daigné jetter sur elles un seul de vos regards, qui avez conservé votre liberté au milieu d'une Cour brillante, où regnoit la molesse & la volupté, charmes si puissants sur

les cœurs, vous oubliez maintenant votre gloire, & vous souffrez que l'Amour vous arrache les lauriers dont vous venez d'être couronné par les mains de la Victoire, pour vous charger de ses fers?

Ces discours firent enfin impression sur l'esprit de *Doria*; il résolut à quelque prix que ce fut de vaincre la passion qu'il avoit pour Damasine, & de rétablir le calme dans son cœur. Un ame héroique fait prendre un ascendant victorieux sur ses foiblesses. La main puissante, qui nous forma, ne nous a pas laissés en bute aux passions, sans nous fournir des armes pour les dompter. Si souvent elle triomphent, ce n'est que par notre négligence.

Il fit donc venir Zelim, & d'une voix si foible, qu'à peine pouvoit-on l'entendre: Je veux

veux, lui dit-il, vous faire connoitre la violence des maux que je souffre, & l'étenduë de l'amitié que j'ai pour vous. Les premiers regards de Damasine ont allumé dans mon cœur une violente passion, dont ma raison n'a pû me defendre, quoi qu'elle la condamnat, & je vous l'avouerai à la honte de ma gloire, j'ai balancé sur mon devoir, & peu s'en est fallu que je n'aie oublié ce que je dois à notre amitié; mais graces au Ciel, mes yeux se décillent; les discours d'Hermodon ont rompu le charme trompeur qui tenoit ma raison captive; je sai être malheureux, & je ne puis me résoudre à la moindre injustice. Pardonnez-moi, cher Zelim, un court égarement dont je rougis, désormais je bornerai tous mes plaisirs à vous voir tranquilles; mais fuyez;

yez, & que Damaſine ne reparoiſſe jamais devant moi, elle m'eſt trop redoutable, ma vertu chancelante ſuccombe à ſes regards. Adieu, lui continua-t-il en lui tendant la main, je vais vous donner un de mes Vaiſſeaux pour vous conduire à Naples, où je ſai que vous avez envie d'aller.

Zelim fut fort ſurpris de ce diſcours : il ſavoit par expérience le pouvoir que les charmes de Damaſine avoient ſur les cœurs ; mais il ne put que plaindre ſon Ami dans cette occaſion. Il accepta volontiers un parti qui lui étoit ſi favorable ; & ayant fait ſes adieux à Doria en des termes, que l'amitié ſi tendre & ſi ſincére, qui étoit entr'eux pouvoit ſeule leur inſpirer, il monta avec ſa chere Damaſine ſur le Vaiſſeau qui les attendoit. Leur navi-

navigation ne fut traverſée d'aucun accident, & ils arriverent heureuſement à Naples.

Ils allerent droit chez le Vice-Roi ; & comme ſi le Sort eut voulu les dédommager avec uſure des maux qu'il leur avoit fait ſouffrir, & les combler de toutes ſes faveurs à la fois, les premieres perſonnes qui s'offrirent à leur yeux furent Léonor & Dona Bella, qui ſe promenoient enſemble dans la premiere Cour.

Zelim courut embraſſer ſa Mere, que la Nature & l'idée qu'on lui en avoit donnée, lui firent reconnoître ; pendant que Damaſine agréablement ſurpriſe de retrouver la ſienne qu'elle croyoit enſevelie dans les flots, lui témoignoit l'excès de ſa joye, par les tranſports les plus vifs & les plus ardens.

Cet-

Cette entrevuë eût quelque chose de si tendre & de si touchant, que tout ce qu'on en pourroit dire, n'en donneroit qu'une foible teinture. Dona Bella bénissoit le Ciel de lui avoir rendu un Fils si accompli, & qui jusqu'alors avoit été l'objet de ses souhaits. *Léonor* regardoit la vie de Damasine comme une résurection, après les périls où elle avoit été exposée ; & nos deux Amans ne pouvoient assez se louer de leur bonheur, qui après les avoir si heureusement réunis, leur faisoit encore retrouver à chacun une Mere, dont ils étoient tendrement aimés.

Ils allerent tous ensemble trouver le Vice-Roi. Pendant le peu de chemin qu'il y avoit à faire, Léonor aprit à Damasine & à Zelim la maniere

dont

dont ellle s'étoit sauvée du naufrage, en se saisissant d'une planche de l'Esquif où elle s'étoit fortement attachée. Elle leur dit que les vagues l'avoient portée contre un Vaisseau Venitien ; & que les Matelots ayant vû le danger où elle étoit, l'avoient tirée de l'eau, & l'avoient ramenée à Naples.

Le Vice-Roi fit éclater sa joye à la vue d'une Fille & d'un Gendre si accomplis ; il ne voulut pas que leur bonheur fût differé. Dès le lendemain un Hymen fait sous les auspices de l'Amour, couronna leur flâme ; & il jouïrent dans la suite à longs traits des douceurs d'une union, qui leur avoit coûté tant de larmes, tant de peines, & tant de travaux.

FIN.

